

Leafar IZEN

GRAND CENTRE

À Lila, qui lira ce livre quand elle aura grandi.

Première partie

« Il n'y avait qu'un tunnel obscur et solitaire : le mien, celui où j'avais passé mon enfance, ma jeunesse, ma vie »

Ernesto Sabato.

Chapitre I

En matière d'homicide, selon l'idée reçue, le plus difficile serait de tuer pour la première fois. « Ce n'est pas le souvenir que j'en garde », confessa Félix dès notre premier entretien. Lui qui prélevait les existences avec la même indifférence qu'on éprouvait à cueillir un coquelicot le long d'un chemin de campagne, quand les printemps promettaient des étés radieux et qu'il existait encore des filles et des garçons assez insoucians pour prendre ces promesses au sérieux.

Félix prétendait n'avoir rien ressenti de particulier au moment de mettre fin à la vie d'autrui. « Les images demeurent, mais mon esprit, au moment de presser la détente, paraissait s'absenter », s'étonnait-il.

Disant cela, il me faisait l'effet d'un spectateur distrait, indifférent à sa propre fiction.

Les souvenirs de cette époque n'avaient pas disparu, mais ils lui étaient devenus aussi étrangers que ces portraits de familles inconnues dont il fit longtemps collection. Le néant émotionnel dans lequel il semblait se débattre m'intriguait davantage encore que les événements improbables qui jalonnent son existence.

« Monsieur Martin, la seule sensation qui rejaillisse clairement de ma mémoire, c'est la surprise en sentant l'arme prendre vie dans ma main. C'était comme un sursaut vif, le spasme d'un poisson tiré hors de l'eau... Alors je scrutais ce qui, l'instant d'avant encore était un visage, pour y lire quelque chose. Quoi ? Je ne sais. Mais sur le sol il n'y avait plus personne. Un cadavre ce n'est pas une personne morte. C'est beaucoup moins que ça. Même un putain de mannequin du musée Grévin a l'air plus vivant. Et cela n'a rien à voir avec la

personne, avec mon épouse et les... Enfin, c'est la même chose avec ceux qu'on aime. Quand on arrive trop tard, c'est vraiment trop tard. Vous reconnaissez les vêtements, la silhouette, mais plus le visage. Ce n'est vraiment pas comme s'ils étaient partis sans vous, en vous laissant un mot sur le frigo... »

Je revois son air à la fois illuminé et lointain lorsqu'il évoquait les exécutions. Il semblait vaguement incrédule face à sa propre histoire, ce qui me fit moi-même douter de la sincérité de son récit.

« C'est curieux, avait-il admis, j'attendais ce moment et pourtant, chaque fois, une pensée paradoxale semblait jaillir de mon arme autant que de mon âme : *j'ai plus de sentiments que toi et je désapprouve ta conduite !* Et ce dernier rôle, grotesque et stupéfiant à la fois. Était-ce une dernière tentative de parole ? Et pour dire quoi ? »

Ce que chuchote l'esprit à l'instant où la vie et la mort se croisent, nous aimerions tous le savoir. Mais personne n'est revenu pour nous le raconter. Ou peut-être bien que si. Peut-être que la vie se tue à nous signifier quelque chose mais qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas l'entendre. Pas avant d'être allé vérifier par soi-même pourquoi la vie et la mort se croisent sans même se saluer. Pourquoi font-elles mine de ne pas se connaître. Pourquoi tiennent-elles aussi secrète leur étrange complicité ?

Enregistrement numéro 1

J'ai renoncé à parler, sauf nécessité. Que dire ? Quand j'ai de la compagnie, ce qui devient rare, je peux tout au plus penser à ce qu'il conviendrait de dire... Puis quelqu'un prend la parole et anéantit tout espoir d'être compris... Non, il anéantit l'envie même d'être compris. Mais j'ai retrouvé ce dictaphone made in China. Capacité d'enregistrement : quatre-vingt-dix minutes. Il me semble que tout sera plus simple avec lui. C'est le seul objet qui m'ait accompagné si

longtemps. Un cadeau vieux de quarante ans. Mon plus vieil ami en somme. Il a survécu à tous les déménagements, les miens, ceux de l'Histoire. Est-ce véritablement un hasard ?

Durant plusieurs années, le compte des victimes fut tenu avec rigueur et méthode. Comme un Don Juan collectionnant méticuleusement les conquêtes, il maintenait le registre de ceux à qui il donnait le dernier baiser. Dans la plupart des cas, aucune information ne figurait dans la rubrique *Date et lieu de naissance*, en revanche, il renseignait méticuleusement celle réservée à *Lieu et date du décès*.

Mais cette absence à lui-même résistait à tout, y compris à ses passages à l'acte sanglants. Il en était déconcerté. Il ne cherchait pas dans la bonne direction. Il espérait que, une fois tous ses comptes réglés, la paix reviendrait, comme par enchantement. Durant plusieurs années, jamais il ne lui vint à l'esprit que la vengeance ne ferait que trahir ses espoirs de réparation. Et cette déception n'avait fait que le rendre un peu plus étranger à lui-même.

Un soir, pourtant, alors qu'un nouveau visage suppliant s'évanouissait sous ses yeux et qu'il contemplait le sang sombre s'échappant de ce petit trou noir comme une énigme, il prit enfin conscience que tout ceci n'avait aucun sens. Le cœur n'y était plus. Il mit un terme à cette série noire.

Il fut entendu environ cinq ans après les faits.

Enregistrement numéro 2

Il y a trop de choses que je garde pour moi depuis trop longtemps. Peut-être que personne n'écouterà jamais ce que je m'appête à confier à ce dictaphone, mais peut-être que Léo pourra l'entendre et que d'autres l'entendront, et c'est justement ce peut-être qui me

rassure et me permet de continuer. Le dictaphone au moins ne me coupe pas la parole, c'est déjà ça... (rires)

À la suite de ces règlements de compte en série, il poursuivit son existence d'agent de réassort. Au volant de son véhicule de service, il trimbalait sa carcasse indifférente sur les routes des zones non régies. Tout lui semblait vain, pourtant, il accomplissait correctement sa mission et donnait le change aux contrôleurs et à son employeur.

On ne peut même pas dire qu'il paraissait triste. Du moins, n'est-ce pas l'impression qu'il m'a laissée durant nos entretiens. Il émanait plutôt de sa personne une vertigineuse aura d'absence à laquelle seul les souvenirs parvenaient à donner un peu d'épaisseur.

Son corps semblait ne plus avoir besoin de lui pour vivre son existence maussade.

Les petits trafics entre la zone sécurisée et les zones non régies, la corruption routinière des douaniers, les arrangements pathétiques avec les contrôleurs sanitaires, il s'en acquittait aussi bien que ses confrères... Néanmoins, son esprit était ailleurs. Où ? Je l'ignore encore.

Tant qu'il pourchassa les adeptes du Marchand De Sable, la peur le maintint debout.

Et ensuite ? Pourquoi n'a-t-il pas mis fin à ses jours ? Pourquoi n'a-t-il pas tout bonnement tiré sa révérence ?

Il me semble qu'il a refusé de se coucher car il lui restait malgré tout une vague fierté, le sens du devoir-vivre que l'on doit à ceux qui n'ont pas survécu aux « événements ».

Il se sentait obligé de vivre, voilà.

Jamais il ne se laissa aller sérieusement à la défonce à l'AZ, ni même à s'envoyer en l'air sur les réseaux Cyber-porn. Et, s'il acceptait les cocktails et les joints lors de ses visites au loft, après mon

renvoi, il le faisait par indifférence, en vertu d'une habitude à prendre les choses telles qu'elles se présentent. Du reste, Félix restait lui-même en toute occasion. Difficile de savoir comment il s'y prenait, mais il tenait rudement le choc cet échalas ! Il était capable de choisir un livre sur l'étagère et de le feuilleter tranquillement tandis que je luttai déjà pour ne pas me liquéfier dans le sofa. Et pourtant, ce n'est plus un secret pour vous, en matière de psychotropes, je ne suis pas tombé de la dernière pluie...

Un jour, me vint un rêve très étrange à son sujet.

Il se tenait assis face à moi. Je l'observais et son corps devenait translucide. Et, dans cette transparence, j'apercevais, dans sa poitrine, une forme noire et visqueuse. Et la forme se métamorphosait en une sorte de fœtus, et j'ai vu cet enfant noir et pourtant radieux, triomphant et crucifié sur une croix dégoulinant comme si on l'avait badigeonnée de goudron chaud. Et ce Jésus poisseux me parlait sans ouvrir la bouche pour me dire : « voilà notre chemin de croix, nous ne pouvons ni mourir, ni vivre ».

Jamais je n'ai osé lui raconter ce rêve aussi glauque que zarbi.

Enregistrement numéro 3

Léo, tu m'as souvent répété « ton désespoir est une forme d'orgueil. Ton désespoir, c'est pas du réalisme, mais de la fierté, la fierté d'un homme qui ne sait plus aimer ni se laisser aimer », ce sont tes mots n'est-ce pas ? On s'est fâchés plus d'une fois à ce sujet. Je m'accrochais à mon discours sur la faillite irrémédiable de l'Homme, pour ne pas avoir à comprendre ce que tu essayais de dire et... enfin... Ce n'est pas que je ne comprenais pas. Je comprenais très bien. Tu manifestais ton amitié et tu aurais aimé que je manifeste la mienne. Mais y avait pas moyen, c'est comme si tu me demandais de me réincarner et de recommencer à vivre. C'était au-delà de mes

forces... Je suis désolé... Enfin, voilà. Mais... ça a eu lieu quand même... Notre amitié je veux dire, elle a eu lieu malgré tout.

Tout est plus simple avec ce truc, ce dictaphone.

Il n'en parlait que rarement, mais il entretenait une relation suivie avec une famille *d'enfermés dehors*. La très jeune maman se prénomma Lisa et ses deux faux jumeaux, Titus et Nina.

Ils habitaient à deux cents kilomètres de la frontière, au sud-ouest de Grand Centre, dans un de ces nombreux campements tellement interchangeables dans leur misère que les citoyens du dedans ont renoncé à leur donner un nom. Pour nous, ce ne sont plus que des lieux non-dits.

Les habitants de Grand Centre ne veulent plus rien connaître de ces taudis de tôles ondulées dressés sur les plus mauvais sols, ces terres que l'on dit stériles pour cinquante ans de plus au bas mot.

Il rendait visite à Lisa et ses enfants très régulièrement, en allant négocier le réassort de protéines d'algues sur la côte. Le règlement lui interdisait de côtoyer cette catégorie de population. Félix s'en foutait bien.

Difficile de savoir si l'affection qu'il portait à Lisa et ses mômes était fondée sur une véritable amitié où s'il s'agissait d'une couronne d'épines supplémentaire. Néanmoins, je me souviens en avoir éprouvé une grande curiosité, et peut-être une pointe de jalousie. Il s'évertuait à faire passer cette relation pour un simple acte d'humanité, mais je pressens que cette fille et ses enfants représentaient bien davantage.

Ils sont peut-être encore de ce monde.

Enregistrement numéro 4

Nina, Titus. C'est Félix et ce message est pour vous. J'espère qu'un collègue aura le cran de venir jusqu'à vous pour vous le faire

entendre un jour. Le mois prochain, ce sera ma dernière visite, ensuite on ne se verra plus jamais.

Il ne faudra pas être triste.

Vous fêterez bientôt vos neuf ans et je ne serai pas là.

Il ne faudra pas m'en vouloir. C'est mieux comme ça, il faut me croire.

Pour notre dernière rencontre, on fera comme d'habitude. Vous aurez reconnu de loin le sifflement du cloporte, vous aurez eu le temps de vous planquer, accroupis derrière le tas de tôles et de ferrailles. Vous attendrez que je sorte du van, que je grimpe quelques mètres sur le talus avec l'air de celui qui ne s'y attend pas du tout... Oui, parce qu'en fait, je m'y attends, je fais semblant. Vous savez, tout est pour de faux... C'est là que vous bondissez en piaillant pan, pan, pan, prrrr, prrrr, prrrr...(rires)... Vous tenez dans vos petites mains crados les pistolets que j'ai fabriqués pour vous. Je mets la main droite sur le cœur... Pourtant il faut que je vous dise, vous visez très mal, un tueur sérieux ne tient pas son arme comme ça.

Ce n'est pas grave.

Et là, je m'effondre en arrière et mon cadavre dévale le talus. Comme je sais très bien faire le mort, lorsque j'ouvre les yeux, je vois les vôtres, espiègles mais un peu inquiets tout de même. Si, si, avouez ! (rire).

Et toi Lisa, tu sors de la maison. Tu insistes pour que je ne l'appelle pas « maison », tu dis, « ce n'est qu'une cabane, toi tu habites une véritable maison ». Mais, pour moi, c'est ta maison.

L'espace d'une seconde, je te souris et je me ravise, parce que cela m'inspire un sentiment d'indécence. Je ne sais pas si j'ai tort, je ne saurai jamais. Je ne pouvais quand même pas te demander comme ça : tu préférerais me voir sourire plus souvent ? Peut-être que si au fond, peut-être j'aurais dû te le demander.

Ça et beaucoup d'autres choses...

(silence, trois secondes)

Et toi aussi, l'espace d'une seconde, tu souris discrètement. Ce petit ange fugace, c'est ton sourire Lisa et bon Dieu ce qu'il me plaisait. C'est ça que je voulais vraiment te dire. Tu es vraiment jolie. Tu es belle, malgré tes cheveux rasés à la tondeuse à laine... Je sais pas pourquoi tu fais ça... Je ne sais pas pourquoi je viens de dire ça, oublie... Pour les poux, ouais à coup sûr c'était ça...

(silence, cinq secondes)

Malgré aussi ta peau un peu plissée au coin des yeux à force de te méfier du soleil, du vent et de la poussière et malgré cette façon bien à toi de baisser la tête quand je te regardais trop longtemps... Malgré tout cela, ou plutôt grâce à tout cela tu es parfaitement belle.

Si vraiment !

Je ne connais pas une enfermée dedans qui soit aussi belle que toi sous son maquillage même si tu ne veux pas en croire un mot.

Hé, c'est comme si j'étais là pour voir la tête que tu fais en écoutant ça.

J'ai jamais osé te le dire. J'avais peur de t'effrayer. Peur que tu te mettes à te méfier de moi à cause de ce qui s'est passé le jour... Le jour où l'on s'est... rencontrés.

(silence, trois secondes)

Ah, et aussi, parce que je ne sais pas comment tu faisais pour ne jamais sentir mauvais avec quatre litres d'eau par jour et parce que tu ne m'as jamais rien demandé sur ma vie privée à Grand Centre. J'ai toujours cru que c'était par discrétion, pourtant maintenant en y réfléchissant, je trouve ça stupide de ma part. Je suis certain que tu avais lu dans mes yeux qu'un type comme moi ça ne peut que vivre seul.

Oui, tu avais lu ça, j'en suis persuadé maintenant.

Ah, et merci pour les drôles de ragoûts démocratiques que tu préparais avec ces champignons partiellement comestibles et la protéine d'insectes. Je sais que tu mettais de côté tes meilleurs ingrédients en attendant mon arrivée.

Sais-tu qu'à Grand Centre, personne n'est capable de fabriquer un piège à résine. C'est drôlement ingénieux votre système. Le choix des essences, les mailles du grillage, l'heure et l'emplacement...

Et ça me plaisait bougrement de partager votre repas, il n'y avait pas de meilleur moment dans ma vie. Tu voulais jamais le croire, pourtant, je t'assure que c'est la vérité.

Y a des tas de choses bien moins réussies que ton ragoût et que les enfermés dedans mangent tout de même.

Tu aurais dû voir la gueule atterrée des gars du contrôle sanitaire quand ils découvraient mon spectrogramme sanguin au retour.

Hem...

Une dernière chose, si tu ne les as pas trouvés depuis, dans le tas de paniers d'osier, dans celui qui se trouve en bas de la pile, j'ai laissé un bon paquet de pénicilline. Sous le tas de torchons, tu trouveras aussi plusieurs boîtes de ces barres énergétiques I-rrrré-siiiiis-tibles comme ils disent.

Les enfants les auront trouvés c'est sûr.

Tes mômes n'ont pas l'air d'en raffoler mais insiste, c'est plein de compléments nutritifs... Vous entendez Titus et Nina ? Faut les bouffer les barres au gravier ! Ça laisse une chance de dépasser le mètre soixante à l'âge adulte. C'est un avantage concurrentiel quand même...

C'est pas ce que je voulais dire... Merde.

(silence, dix secondes)

*Et surtout, tu ne dis à personne que tu as un tel stock d'antibios.
Même à cette dame que tu aimes bien et qui est si gentille.*

S'il te plaît, souviens-toi de ce qui est arrivé il y a deux ans.

Voilà, c'est sûrement la dernière fois que tu entends ma voix, je ne crois pas que j'enregistrerai d'autres messages pour vous.

Je dois faire quelque chose que j'ai voulu faire il y a longtemps, c'est en rapport avec ma famille.

Ensuite, je devrais partir et puis, de toute manière, je ne serai plus vraiment le même. Je crois que j'ai dit l'essentiel de toute façon...

Merde, c'est nul comme conclusion.

(silence, trois secondes)

Ah ! Dis au collègue qui viendra, qu'il contacte Léo Martin de ma part, il est réglo, c'est un enfermé dedans mais il pourra t'aider un peu.

Fais-le s'il te plaît, demande-lui avant qu'il parte, Léo Martin, c'est un ami.

Adieu.

Chapitre II

- « Alors, ça s'est bien passé cette fois ?
– Comme d'habitude... En pire.
– Raconte...
– C'est Santini, il devient dangereux.
– Lisa va bien ?
– ... Oui. »

Lorsque son emploi du temps le lui permettait, Félix passait la nuit dans le taudis de Lisa, Titus et Nina.

Il y dormait tout habillé, mais bien emboîté contre Lisa, dans leur couche infâme, accumulation de paille et de tissus sales. Inutile d'espérer nettoyer tout le linge avec les maigres rations d'eau allouées par la communauté, pourtant, la cabane était aussi bien tenue que possible.

Titus et Nina dormaient tête-bêche en laissant échapper de petits sifflements tranquilles et rassurants. L'entêtement des enfants à endurer le chaos est une poignée de confettis jetée à la face grimaçante de la faucheuse.

Lisa dort seulement par intermittence.

Elle s'éveille en criant, parfois plusieurs fois par nuit. De simples gémissements, tout d'abord, mais qui se terminent en un hurlement à vous débrancher l'aorte. Le même qui l'attira vers cette tente, à quelques kilomètres d'ici à peine.

Neuf ans déjà...

Lui garde les yeux ouverts et évite de dormir. Embusqué dans la nuit des grillons, il guette les cauchemars de Lisa.

« Tu dois dormir toi aussi, mais si tu ne dors pas, réveille-moi s'il te plaît, réveille-moi », le supplie-t-elle immanquablement.

Alors, à la première agitation, il se dresse, la saisit par les épaules et la presse contre lui. « Lisa, ça va, Lisa, c'est moi ». Parfois il arrive à temps pour l'arracher à l'étreinte de ces bras d'ombre.

Parfois seulement.

Alors, une fois par mois au moins, elle sent sur sa nuque une main sûre et une voix qui lui répète que tout va bien, et même si ce n'est pas vrai, c'est déjà ça.

Elle lui demande des histoires de Grand Centre, elle veut des détails sur nos maisons et nos vêtements, nos magasins, nos cafés, nos restaurants et la couleur des mets qu'on y sert. Elle aime bien l'entendre parler de nos transports en commun, les trains qui circulent encore, mais par-dessus tout, les chariots de liaisons qui se conduisent tout seuls et dans lesquels on peut grimper selon son envie. Elle doit se les imaginer comme un manège au milieu d'une fête foraine permanente.

Tout ceci vous connaissez.

Elle, en revanche, est bien trop jeune pour l'avoir connu avant. Notre monde d'*enfermés dedans* la fascine d'autant plus qu'elle le sait inaccessible. Alors, Félix en rajoute, il brode, il embellit un peu le tableau avec ses propres souvenirs d'avant.

Dans un premier temps, il a bien tenté de déconstruire le mythe. « Oh, tu sais ce n'est pas si fantastique que ça, il y a plein de choses qui vont de travers. Les machines tombent toujours en panne, et presque plus personne ne sait les réparer. Mais surtout, nous ne sommes pas libres. »

Félix détestait viscéralement Grand Centre, il prétendait que nous avions sauvé le pire et perdu le meilleur.

« Mais moi non plus je ne suis pas libre !, s'insurgeait-elle. Dis-moi encore comment sont les magasins. Et le ciel ! Parle-moi de la couleur de votre ciel ! »

Faire de beaux rêves, c'est tout ce qu'elle demandait. Une exigence plutôt raisonnable, compte tenu de sa situation.

Fatalement, Félix repartait de chez elle avec une guirlande de piqûres autour des reins et quelques puces voyageant clandestinement dans la doublure de ses vêtements. À ma connaissance, il ne contracta jamais rien de pire. Il prenait pourtant un certain risque à dormir dans cette cahute et parmi ces gens.

Et pas uniquement sur le plan sanitaire.

Ces campements ne sont régis que par la plus intemporelle des lois : survivre. Pourtant le soir venu, Félix éprouvait un sentiment de sécurité tout juvénile dans cette cabane ouverte au vent tiède. Il s'était persuadé que son statut de citoyen de Grand Centre, agent officiel de réassort, le protégeait. Dans une certaine mesure, il n'avait pas tort. Les zones de peuplement non régies subissaient des représailles dénuées de discernement chaque fois qu'un enfermé dehors portait la main sur un agent ou sur un convoi de Grand Centre. Les enfermés dehors l'apprirent à leurs dépens : on ne s'attaque pas aux ressources citoyennes sans payer le prix fort.

Félix attend le matin, sans impatience.

Pendant la longue saison chaude, la nuit est rythmée par le métronome triomphant des grillons. Ce sont eux les grands vainqueurs du siècle. Autant pour le ragoût...

Personne n'ose mettre le nez dehors avant que la lumière du jour ne vienne estomper l'hostilité du dehors.

À l'aube, les premiers bruits humains sonnent le départ. Les raclements de gorges, les portes qui grincent, le bruit des gamelles et des brocs que l'on rince, les déchets de la veille et les urines de la nuit vidés dans la poussière.

C'est le signal, il s'éclipse sans faire de bruit et Lisa fait semblant de dormir jusqu'à son départ.

Il n'a qu'à enfiler ses bottes devant la cabane. Sous le ciel pâissant, le blindage noir et les formes arrondies du van à hydrogène le font ressembler plus que jamais à un insecte pataud. Avec son pare-obstacle en forme de mandibule, le pare-brise protégé par une grille d'acier, œil ovale aux mille facettes, sa cabine qui s'articule avec la remorque carapacée et ses jupes blindées protégeant les six paires de roues, le véhicule tient davantage du rampant que du roulant.

Il s'agit pourtant d'un remarquable véhicule tout-terrain que peu d'obstacles inquiètent et, dans moins de trois heures, sur les tronçons asphaltés qui abordent Grand Centre, il filera à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure.

La matinée touche à sa fin, on distingue maintenant l'immense anneau nuageux agité par le vent des turbines d'hydro-régulation. Placées le long de la frontière tous les soixante mètres comme des miradors, elles pulsent un air saturé de chlorure d'argent qui condense l'humidité, assèche un peu nos cieux artificiels et font retomber sur nos périphéries ce crachin continu dont s'abreuvent quelques laissés pour compte.

La chaussée est parfaite et le silence qui s'installe pendant quelques minutes rappelle cet instant suspendu avant une symphonie. Les instruments sont accordés, le chef d'orchestre lève un bras, balaie ses musiciens du regard.

Enregistrement numéro 5

(Blang, blang)

Chers auditeurs, les bruits que vous entendez sont produits par les caillasses que balancent les sympathiques marmots des bidonvilles, en signe de bienvenue. Parfois les parents leur prêtent main forte.

(Blang)

Vous n'en entendez pas souvent parler. C'est tellement près de vous pourtant.

C'est qu'ils nous aiment et nous envient, chers citoyens !

(Blang, blang)

Rassurez-vous, je suis en sécurité, comme vous. Le cloporte est prévu pour ça. Il est même prévu pour foncer dans le tas sans dommage si ça tourne au vinaigre.

J'ai tellement confiance en son blindage que j'ai perdu le réflexe de baisser la tête quand un projectile fonce droit sur le pare-brise.

Voilà, ça s'est calmé.

Tenez, écoutez ça maintenant, c'est édifiant :

(voix féminine aussi sensuelle qu'artificielle)

« Bonjour Félix,

Vous approchez de Grand Centre, bienvenue chez vous Monsieur Levensky ! Votre permis de négoce transfrontalier est valable jusqu'au... 30 septembre 46.

L'agent coordinateur des douanes... Monsieur Planquet Julien réceptionnera votre marchandise en plate-forme... Vingt-huit. Pour gagner du temps, préparez dès maintenant votre ordre de réassort.

Le contrôleur sanitaire... Monsieur Santini Michel vous recevra pour s'assurer de votre bonne santé, pour la santé de toutes et tous. Facilitez sa mission, n'omettez aucune déclaration.

La santé, on a tous à y gagner !

Tous les jours, toute l'année, c'est la fête à Grand Centre. En ce moment, se déroule le festival de toutes les musiques, la fête des tigres et la semaine de l'enfance retrouvée. Ne ratez pas ces festivités. Le programme détaillé vous a été communiqué sur... »

Vous avez compris, je vous épargne la fin du message.

Santini, raah non, pas lui, pas lui bordel !

Voilà comment on nous accueille à Grand Centre. Je me demande comment font les Grands Centrois, Grands Centrés, Grand Centristes... ? Comment faites-vous pour supporter à longueur de journée ces voix de pétasses digitales qui débitent des nouvelles de merde et des consignes infantilisantes avec une ton de vamp en chaleur ?

Santini, c'est pas vrai ! Ce gars est vicieux et obstiné comme un taon avant l'orage. Enfin, comme on dit : « de notre côté au moins il fait beau ».

Le cloporte quitte pour quelques jours l'atmosphère poisseuse du dehors, son ciel laiteux et éblouissant.

Dans le tunnel du sas, les reflets des balises lumineuses traversent en cadence le capot et le pare-brise. Sur les prunelles de Félix, une procession d'étoiles filantes défilent comme un régiment marchant au pas. Il stabilise la vitesse du cloporte à cinquante kilomètres par heure. Pas un de plus pas un de moins.

Enfin, le véhicule ralentit et vient s'immobiliser au niveau de la plateforme des douanes, le long du quai numéro vingt-huit. Tous feux éteints, sous les faisceaux croisés des projecteurs qui le dominant, le cloporte semble terrorisé, comme un animal pris au piège. La moitié des quais est occupée par d'autres bestioles roulantes de divers gabarits. Félix reste au volant et voit s'approcher son inspecteur.

Planquet affiche une mine joviale, comme si sa souterraine routine avait quelque chose de comique. Le contrôleur se penche, pose ses deux avant-bras sur la vitre baissée et dresse son cul comme le ferait un babouin.

Il a dû voir ça dans un film américain d'avant et le type a dû penser que ça ferait très viril et très classe, se dit Félix.

« Salut Félix, c'était bien les vacances ? Beau temps ? Pas trop de monde sur les routes ? Ha, ha, ha ! »

Félix reste impassible. Il n'a plus l'énergie pour faire semblant d'apprécier l'humour du petit gros.

« OK, enchaîne Planquet, légèrement vexé, recule encore un peu et ouvre ton bahut.

– On fait vite ? Je suis pressé...

– T'es pressé ?!... Ben, fais-moi gagner du temps alors. Tu ramènes quoi ?

– Rien. Rien de plus que prévu. Tous les échantillons sont en règle. Rien à signaler. Juste égaré une boîte de Doxycycline, dix flacons, pour intrav'...

– Attends Félix, t'es souffrant, tu m'en veux ? À moins que tu me prennes juste pour un con... Ouais, à coup sûr ce sera ça. Tu t'es dit, aujourd'hui, je me paye la tête de Julien. Fais voir ton ordre de réassort. »

Félix lui tend une tablette.

« Voyons voir... Châtaignes, pommes de terre, algues déshydratées, cuir de biche, chanvre textile...

– Julien, j'ai toujours été réglo avec toi. Mais cette semaine j'avais pas le temps. Je t'ai dit, je suis pressé.

– Tes échantillons, ils ont intérêt à être vraiment en règle. Je vous vois venir avec ton con de boss. Si vous croyez faire du business dans

mon dos, je vous augmente de dix pour cent ! Et pas seulement toi Félix, c'est valable pour tous les agents de réassort ACE !

– Vérifie tout trois fois si tu veux. Tout est correct. Et c'est pas demain la veille que je vais me mettre en deal avec cet abruti de Carl.

– Va te changer. »

Voilà à peu près comment s'est déroulée la conversation entre eux ce jour-là, d'après ce que Félix m'en a rapporté.

Ce n'était pas à proprement parler un problème d'argent, le contrôleur n'attendait pas Félix pour arrondir ses fins de mois. Mais Félix, par négligence, venait d'enfreindre une règle tacite : celle qui veut que les agents de réassort soient tous raisonnablement malhonnêtes. Il bousculait la routine et Planquet n'aimait pas qu'on lui change son ordinaire.

C'est ma première imprudence songea Félix, à l'avenir, il faudra éviter d'attirer l'attention aussi bêtement.

« L'honnêteté ne paie pas », lance-t-il au douanier en se dirigeant vers les vestiaires.

L'agent, déjà affairé à fouiller la cabine, se retourne et grommelle :

« C'est bien ça qui me chagrine figure-toi... Et ça Félix, c'est quoi ?

– Rien. Une boîte avec des vieilles photos. J'ai trouvé ça sur un déballage. »

Planquet s'arrête tout net de faire la moue. Son visage s'est presque illuminé. Ses petits yeux vifs bien emmitoufflés dans les replis adipeux de son visage brillent d'un reflet lubrique.

« Ah, mais j'aime bien les images moi aussi, fais voir, fais voir. »

De sa paluche rouge et grasse, l'agent soulève le couvercle en carton. À l'intérieur s'étalent pêle-mêle des photos de différentes tailles, des petits portraits médaillons, des photos de classe, des couples en tenue de mariés, quelques cartes postales. Certaines sont

en noir et blanc, d'autres en couleur, mais toutes, par leur aspect délavé et l'anachronisme des tenues vestimentaires évoquent une époque envolée, celle d'avant.

Félix se tient derrière le contrôleur et, prenant un air détaché, il tente une plaisanterie à la façon de l'agent des douanes : « Pas très bandantes hein ? Bon, je vais me changer, tu me les repasses par le guichet ? »

Planquet, continue de passer en revue les photographies, éprouvant la souplesse des clichés cartonnés, auscultant leur verso...

« Elles sont nazes tes photos, pourquoi tu ramènes ça ?

– Y a longtemps, j'en faisais collection. Alors je me suis dit...

– Mais, tu les connais même pas ces gusses je parie !

– Justement c'est ce qui me plaît. »

Le contrôle se termine sans plus d'histoire.

Des agents de réassort un peu barrés, ça ne manque pas, mais, celui-là, c'est le plus dingue de tous, se dit Planquet, qui reste planté sur son quai avec un air de chien pensif.

Une fois repassée sa panoplie du dedans et jeté la combinaison de travail dans la trappe de l'incinérateur, Félix récupère au guichet son paquet de photographies.

Planquet ne parle pas d'argent. Dans son barème millimétré, rien n'est prévu pour de vieilles photographies.

Juste avant que les ascenseurs ne se referment, en guise de petite vengeance, il lance tout de même : « Au fait, t'as Santini au contrôle sanitaire, t'es au courant j'imagine... »

Les bureaux des contrôleurs sanitaires font partie du passage obligé pour tous ceux qui transitent. Autant dire pas grand monde. Cette année, moins de deux mille cinq cents licences ont été délivrées pour l'ensemble de l'agglomération de Grand Centre.

Ceux de l'extérieur sont bien évidemment contenus hors zone, faute de quoi on ne les appellerait pas des *enfermés dehors*. Quant aux *citoyens*, depuis six ans, ils ont officiellement le droit de sortir, mais la procédure est complexe et, comme dans une mauvaise discothèque, toute sortie est strictement définitive. Les sorties volontaires restent marginales, mais il faut compter avec tous les bannis : un délit suffisamment grave peut coûter la perte de citoyenneté, c'est-à-dire l'exclusion définitive de Grand Centre. Je ne vous apprends rien, je présume.

Si Félix perdait sa licence de réassort et se voyait confiné dedans, il ne pourrait pas le supporter. « Je choisirais l'exode » répétait-il. « Plutôt enfermé dehors que dedans ! De toute manière, un jour je franchirai la porte de cette geôle de mon plein gré et c'est moi qui jetterai la clé. »

Parmi ces quelques milliers de privilégiés autorisés à transiter, bon nombre exercent le même métier que lui : agent de réassort pour l'une des compagnies « d'import-export ». Un bien grand mot sachant que les denrées sont rarement acquises à plus de six cents kilomètres.

Les agents comme Félix servent d'intermédiaires pour négocier les marchés, passer les commandes et surveiller la qualité de diverses denrées essentielles pour Grand Centre. Ils visitent les régions de production, évaluent régulièrement leurs capacités et leurs stocks, prennent des commandes et rapportent des échantillons, qui doivent être analysés par contrôle sanitaire, avant que le produit soit admis sur les étals de Grand Centre. N'entre chez nous que les produits que nos serres, élevages et cultures hors sol ne permettent pas de produire en quantités suffisantes.

Ensuite, l'acheminement des marchandises s'effectue avec des véhicules fournis et maintenus par Grand Centre, mais conduits et surveillés par les enfermés dehors, eux-mêmes.

Grand Centre ne paye qu'à l'arrivée, au cul du camion. Les convoyeurs sont rassemblés au sein d'une sorte de corporation. Une guilde qui, Selon Félix, détient une influence considérable dehors.

Les denrées sont en général directement troquées. La monnaie en circulation au sein de Grand Centre est assez peu prisee à l'extérieur.

Les médicaments sont devenus la devise privilégiée des zones non régies. Ceux qui se plaignent de la pénurie et du prix des médicaments à Grand Centre doivent savoir que, dehors, une boîte d'antibiotiques à spectre large équivaut à une grosse coupure de chez nous, une capsule d'iode à une poignée de monnaie. Quant à la morphine, certains vaccins et traitements antiparasites, les enfermés dehors vous les troquerait contre leur poids en or, s'ils avaient de l'or...

Les bureaux des contrôleurs sanitaires sont littéralement incontournables. On entre dans ce sas par une porte, on en ressort par une autre.

Les normes sanitaires étant complètement utopistes, y compris pour un citoyen sédentaire, les contrôleurs ont bâti un système de corruption systématique qui coûte aux transfrontaliers des sommes rondelettes. Afin d'amortir le poids de ce bakchich, les agents de réassort se livrent à la contrebande, avec la complicité des agents des douanes qui exigent à leur tour leur part du gâteau... Tout le monde y trouve son compte dirait-on.

Malgré l'injonction écrite bien visible, Félix pousse la porte du cabinet sans frapper. Santini s'est levé d'un bond, déployant un grand corps maigre flottant dans une trop grande blouse blanche. Son teint est pâle et cireux, la moitié basse de son corps reste cachée par le bureau.

Il a l'allure d'une marionnette fantomatique.

Santini ne prend même pas la peine de tancer Félix pour son irruption non réglementaire. Les mâchoires serrées par l'abus de AZ, il plante ses petits yeux gris métalliques dans ceux de Félix.

Sans un bonjour, il ordonne d'un ton sec : « Asseyez-vous ! »

Il me donne du vous, ça commence très mal, observe Félix.

Santini ouvre la valise à prélèvement et la lui présente par un signe du menton et une mimique de défi et de mépris

« À quoi bon, ce cirque ? Je sais que tu sais qu'il est pas clair mon sang. On passe tout de suite au plan B...

– Je fais mon job. Tu discutes pas. Tu fais ton spectro. »

Félix s'efforce de penser vite. Tiens on se dit tu à nouveau. Mais qu'est-ce qu'il entend par « je fais mon job » ce guignol ? Y'a un truc qui cloche : son élocution, plus compulsive que d'habitude. Il est à bout de nerfs et donc probablement de thunes, l'AZ, on n'est pas loin du bouquet final. Ça sent pas bon.

Lorsqu'un laboratoire a mis sur le marché les premières versions de cet alcaloïde subtil sous le nom de Supramentine, il ne semblait présenter que des avantages.

Indications thérapeutiques : états dépressifs, baisse de tonus, anxiété, et qui pouvait sincèrement prétendre ne pas ressentir ce genre de symptômes dans les années qui précéderent les événements ? Tous les tests étaient formels, aucun effet secondaire notoire, sevrage facile, grâce à une autre molécule, un inhibiteur sous licence de ce même laboratoire.

Beaucoup de gens commencèrent à s'envoyer ces pastilles comme des bonbecs et pas uniquement pour des raisons médicales. En triplant la posologie, il y avait moyen de s'éclater avec une dope légale, bon marché, magique comme un feu d'artifice tout en ayant la forme au travail le jour d'après.

« Pourquoi se priver ? J'arrête quand je veux avec l'inhibiteur » se rassurait-on...

Mais rien ne s'était passé comme prévu. La Supramentine est plutôt facile à contrefaire, si bien qu'on la trouvait toujours moins chère, toujours plus abondante, sous différentes formes. Alors, on s'est mis à appeler ça « l'AZ », ça se prononce comme l'Asie, mais les petits malins qui refourguaient ça expliquaient à leurs clients que c'était l'alpha et l'oméga de la défonce.

Personne ne pouvait prévoir ce qui se passerait par la suite...

Alors, plus que jamais les gens eurent besoin de quelque chose pour affronter cela, pour tenir le coup. Et au milieu du chaos, il ne fallait guère espérer se procurer l'inhibiteur, plus difficile à synthétiser.

C'est au bout d'une vingtaine d'années de consommation régulière que les effets secondaires se font sentir.

Cela débute sans crier gare, ensuite, tout va vite, très vite. Délires psychotiques, effondrement du système nerveux central. C'est brutal, définitif et s'accompagne parfois de retombées très néfastes sur l'entourage. On ne compte pas le nombre de types en phase terminale qui trucidèrent leurs proches, convaincus que leur entourage ourdissait un complot.

Félix obtempère tout en continuant d'évaluer la situation, l'index sur la valise, attendant la piqûre sournoise du stylet et la succion avide. Dans le tube son sang a la belle couleur rouge foncé des velours d'un bordel.

Les deux hommes patientent en silence.

Une série de sons annonce la disponibilité des résultats. Santini sourit, un rictus aigre et sadique derrière lequel Félix dénote pourtant une grande souffrance. Le contrôleur sanitaire fait pivoter l'écran. À

nouveau ce petit signe du menton, avec une nuance nettement plus accusatrice cette fois.

Félix est presque fier. C'est un de ses plus beaux scores. Sur l'écran, sept lignes sur quinze paniquent, mesures saturées, décalage vers le rouge. « Putain, mais ça va en mal en pis ! Bactéries communes neuf virgule huit, nicotine zéro virgule quatre... Tu sais que plus personne ne fume de tabac ! Tétra Hydro Can...

– C'est bon je sais lire. Tu crois que je reviens d'une cure thermale ? Où veux-tu en venir avec ta mise en scène ?

– C'est pas une mise en scène, c'est mon job. Peux pas continuer comme ça, trop de risques. Je vais avoir des ennuis. Alors cette fois, tu vas expliquer toi-même à mes supérieurs pourquoi t'as le sang bourré de saloperies. Et la radio activité, tu l'as lue ? Qu'est-ce que tu as été manger encore ? Carl ne te donne pas assez de provisions pour la route ? »

Je n'irai rien expliquer du tout, il a besoin d'argent, il fourbit ses armes, renverser la vapeur, vite, analyse Félix, le déstabiliser si je ne veux pas sortir de son bureau plumé comme un faisan.

« Attends, si je reviens pas le sang bourré de saloperies, si je graisse pas tes sales pognes, avec quoi tu vas payer les doses astronomiques de AZ dont tu as besoin à ce stade, sans parler de tes putes trop classe pour un petit fonctionnaire véreux comme toi ?! »

Santini se décompose. Jamais Félix n'avait osé lui parler sur ce ton. Mais il se reprend. Alors, avant qu'il n'ait le temps de répliquer, Félix repart à l'attaque : « J'ai pas fini, du con ! Je te préviens tout de suite, si je perds ma licence, je vais leur en raconter tellement sur toi que t'auras plus qu'à faire ton balluchon et aller t'enfermer dehors ! »

Le contrôleur garde le silence pendant quelques secondes, ça gamberge ferme derrière ses yeux gris, ça hésite entre la guerre ouverte, l'anéantissement mutuel ou l'apaisement. Finalement, il

s'adoucit : « OK, mais écoute, on a un vrai problème. On me met la pression dans le service...

– Rien d'étonnant, avec ta mine creusée et ton teint de paraffine. Elle coûte combien ta pression ?

– Deux mille au chef de service et trois mille au regroupement des informations.

– J'en crois pas un mot, y a qu'à voir ta tête. Ce sera mille cinq cents, je suis pas ton seul pigeon que je sache. Et si t'es pas content, vas-y, essaye de me balancer, on va se marrer. »

Santini s'en contenta, c'était déjà une somme indécente.

Ils utilisent la procédure habituelle, reprennent le test avec l'échantillon désoxydé et purifié que les transfrontaliers se font préparer avant leurs tournées.

Tous les curseurs sont dans le vert, ou presque.

Félix peut enfin rentrer chez lui, dans son deux-pièces du quartier trente-quatre. Une boîte aux murs beiges, exempte du moindre souci de décoration.

Dans la cuisine l'attend un frigo à peu près vide. Dans le salon, une table basse, des coussins aux motifs abominables et une seule chaise servant de porte manteau dans un coin de la pièce. Le mur du fond est presque entièrement occulté par une pile de cartons emplis de marchandises qui ne sont pas censées se trouver en sa possession. Dans la chambre, un matelas à même le sol et des draps qui mériteraient d'être changés plus fréquemment. Tout autour du lit, des piles de livres agencés comme une enceinte de château-fort. Un rempart contre les mauvais rêves ?

Les persiennes sont baissées et ne laissent entrer que quelques lames de lumière jaune.

À peine entré, Félix laisse tomber ses fringues sur le sol en béton verni et referme la porte de la cabine de douche. Le hâle de son visage et de ses avant-bras contraste avec la pâleur de ce grand corps mince et noueux.

Mains dans le dos, front appuyé contre la faïence, il laisse l'eau tiède dissoudre les contractions dans sa nuque et entre ses omoplates. Il passe ses mains sur sa figure, comme pour y effacer quelque chose, sort de la cabine et devant le miroir, passe un coup de rasoir sur ce visage familier dont il se demande parfois s'il est vraiment le sien.

Il enfille la même tenue, ni très propre ni trop sale, prend la boîte de photographies et claque la porte sans se donner la peine de donner un tour de clé.

Il est dix-neuf heures trente, l'après-midi touche à sa fin. Il fait encore très chaud.

À la station la plus proche, il s'installe sous l'auvent d'un chariot de liaison, présente sa carte de crédit, sélectionne l'adresse de Léo. L'interface lui signale encore une fois que, « pour des raisons de sécurité, ce secteur n'est pas desservi, vous serez déposé à deux kilomètres de votre destination, il est déconseillé de se rendre dans ce secteur, en validant cette course, l'utilisateur reconnaît avoir été informé des risques et qu'il ne peut en aucun cas tenir la régie pour responsable en cas d'incident et bla bla bla et bla bla bla... »

Le soleil a disparu derrière l'anneau de brume couronné de lumière rouge et or. Dans cette lumière irréaliste, il s'avance vers la zone d'entrepôts et d'immeubles industriels tandis que son chariot décati s'en retourne seul.

Chapitre III

Je porte un patronyme tout à fait local : Martin. Je parle sans accent et suis né ici même. Alors pourquoi se croit-on toujours obligé de me demander : « Léo Martin... Vous êtes de quelle origine ? ».

Ma mère est originaire de République Équatoriale. Elle a débarqué ici dans les années 80. Elle y a rencontré mon père, qui avait ramené des îles son penchant pour le rhum. Penchant qui l'a fait chuter dans la tombe alors que je n'avais que douze ans, laissant à ma mère le soin de m'élever seule. Je suis resté jusqu'au bac un élève « doué et attentif » comme le nota mon professeur principal en terminale.

Vous savez déjà tout ceci.

Mon statut de fayot m'attirait inimitié et mépris de la part des cancren insurgés qui me tenaient lieu de camarades, jusqu'à l'obtention du bac avec mention bien qui me valut une bourse universitaire et causa chez ma mère une émouvante crise de larmes. Ce jour-là elle débordait de joie et de fierté pour son fils unique. Si cette madone voyait où j'en suis rendu aujourd'hui, elle se retournerait dans sa tombe.

Pauvre femme.

Je me réveille tous les jours à midi passé et je gaspille l'après-midi en me grattant les couilles à travers ce short en nylon aux couleurs de la Jamaïque, fumant joint sur joint dans le *loft*. Un plateau de béton au dernier étage d'un immeuble squatté, dans lequel les pigeons s'invitent par les carreaux pétés. Quant aux junkies du quartier, ils passent par l'escalier mais sont tout aussi envahissants.

Le soir, je traîne dans les bars les plus cradingues de l'agglomération et les bons jours, je rentre avec une frangine pas farouche appâtée par mes réserves pharmaceutiques.

Voilà.

Si vous vous demandiez de quoi je vis, vous êtes maintenant fixés : de ça et de quelques prestations d'extraction de données. Vous vous en doutiez de toute façon et au point où nous en sommes rendus...

Comment en arrive-t-on là ?

Faut-il vraiment que je vous le rappelle ?

Tout ça c'est de leur faute, à eux et leur putain de lâcheté. Je faisais mon boulot et je le faisais rudement bien, ils n'avaient pas le droit de me traiter ainsi.

Je sens comme des picotements dans ma nuque. Je devine votre regard derrière la vitre sans tain et je sais qu'un de vos gars surveille en temps réel tout ce que j'écris.

Hé mec, rends-toi utile et dis-leur de m'apporter à boire. Je crève de soif !

Il ne faut pas que je perde le fil.

Début des années 10, j'ai soutenu une thèse en mathématiques : *Recherche opérationnelle sur bases de données socio-comportementales*. Brillamment si l'on en croit mes professeurs de l'époque qui m'ont toujours fait l'effet de parfaits glandus, planqués derrière des succès universitaires antédiluviens. Peu importe.

Ensuite la maîtrise en criminologie. Je me voyais déjà comme dans ces films policiers de l'époque, le spécialiste du *profiling* que tout le monde s'arracherait.

J'eus à peine le temps de commencer comme consultant privé pour la police londonienne. Un job à la con, on m'avait affecté aux vols de bagnoles et aux kidnappings de chiens de luxe, ça ne s'invente pas... Six ou huit mois guère plus, ensuite ça a commencé.

Quel nom voulez-vous donner à *cela* ?

On se doutait bien qu'on allait au devant de quelques complications. N'empêche...

Évidemment, s'ils n'avaient pas fait péter leurs machins et répandu autant de cochonneries, les choses auraient pris une autre tournure. Mais tout semblait marcher à l'envers. Chaque fois que quelqu'un prenait une décision, peu de temps après, on avait l'impression qu'il s'agissait de la plus mauvaise. On sentait une sorte de malédiction qui contaminait l'air du temps. Comme si l'humanité entière s'était attirée une poisse absolue.

Vous ne pouvez pas me contredire là-dessus.

Et l'on s'est mis à s'étriper pour des raisons très prosaïques : ne pas se faire tuer, obtenir de l'eau, de la nourriture, se chauffer, se soigner, baiser.

Vous n'imaginez pas le genre d'absurdités qui ont amené les gens à passer à l'acte à cette époque. En tant qu'inspecteur à la C.M.V. j'ai traité des dossiers où des voisins s'étaient dézingués pour un jerricane d'essence presque vide ou une vieille histoire d'adultère mal digérée...

Une affreuse bestiole s'était réveillée, une pulsion morbide trop longtemps contenue. J'ai assemblé de nombreux dossiers où il n'y avait tout simplement aucun mobile rationnel !

Enfin passons. Au bout de dix ans, l'homme et la main-d'œuvre sont redevenus des denrées rares. Vous avez survécu, moi aussi, et chacun s'est réconcilié avec la vie du mieux qu'il le pouvait. Mais pour ce qui était de se réconcilier avec les humains, certains n'ont pas pu. Félix était de ceux-là. Moi, j'ai essayé, vous voyez où cela m'a mené...

Monsieur Bradet, au fond je sais pourquoi la C.M.V. fut démantelée. Pour écrire l'Histoire, il faut des bons et des méchants, un vainqueur et des vaincus. Mais là ça ne collait pas.

Prenons le cas de feu Monsieur le député Arnaud de Monteuil puisque c'est de lui qu'il s'agit. Son histoire officielle c'est le mythe héroïque, le florilège de bobards de ceux qui ont pu tirer leur épingle du jeu. « La volonté inébranlable de maintenir coûte que coûte l'ordre et la sécurité pour tous ses administrés », j'ai lu ça tellement de fois. « Afin d'endiguer la violence sur ses terres, il s'impliquait lui-même pour rendre la justice, chaque fois qu'un différend apparaissait. »

Ce type n'a fait que profiter de la pénurie et de l'éclipse de droit pour s'enrichir. Ce qu'il a mis en place, c'est un véritable système de servage : ses employés n'étaient pas rémunérés et travaillaient jusqu'à dix heures quotidiennement sans journée de repos, en échange du gîte et du couvert. À l'occasion d'une grève, il ordonna à ses forces de sécurité privées d'ouvrir le feu sur les grévistes. Bilan : plusieurs dizaines de victimes. Vous saviez cela ?

Chanter en chœur « plus jamais ça », on en était capables, fermer nos gueules sur certains dossiers, à la limite certains le pouvaient. Moi pas.

Mais à la Commission Mémoire et Vérité, il y avait trop de bons gars pour qu'on participe éternellement à la grande mascarade. Voilà pourquoi on a finit par la dissoudre. Du travail, pourtant, il nous en restait beaucoup à abattre pour aider la vérité à resurgir de cette amnésie collective.

Il faut aussi s'imaginer ce que représentent quatre années à la commission, il y a de quoi devenir dingue.

Touts ces affaires étaient tellement sinistres et tellement confuses, j'en perdais le sommeil. Chaque soir, je luttai des heures en pensée contre un inextricable écheveau d'informations. Et durant mon sommeil, des images de scènes de crimes, de visages éplorés, d'indices biscornus se ruaient à l'assaut de mes rêves comme une horde de zombies.

Au réveil, j'avais tout juste le temps de me souvenir de mon propre nom que, déjà, j'étais repris par cet écheveau d'angoisses. Je vivais avec un étai qui m'écrasait la nuque. Et sur le trajet qui me séparait de mon bureau, tous les visages croisés avaient de vilains airs de criminels et semblaient me narguer du haut de leur impunité.

On ressentait tous un peu la même chose à la C.M.V.

La tâche paraissait sans fin et on nous demandait de faire du chiffre. Nous nous sentions de plus en plus isolés et inutiles.

Alors forcément, quand j'ai reçu des plaignants qui avaient travaillé chez Monteuil et que j'ai commencé à me pencher sérieusement sur son cas, ce fut comme un bol d'air frais.

Mais peu importe mon histoire, vous la connaissez, celle qui compte, c'est celle de Félix Levensky. Je vais reprendre au jour où il est venu me demander d'effectuer des recherches sur cette photo, car avec les enregistrements seuls, vous n'arriverez jamais à recoller les morceaux.

J'admets que ce jour-là, je suis devenu complice d'une sacrée connerie. Comment aurais-je pu penser qu'il irait jusque-là ?

Hé, Bradet, pourquoi avoir nié l'existence de ce dictaphone ? Je savais qu'il s'enregistrait depuis quelque temps et tous ces détails, vous n'aviez aucun moyen de les connaître aussi vite. Rappelez-vous que je suis du métier.

J'ai besoin de quelques heures encore pour terminer.

J'espère tenir.

Chapitre IV

Il était un peu plus de vingt heures. Au milieu du fatras de l'établi, je réparais une rampe de lampes au sodium. Pour les plantations...

La grosse ampoule rouge s'est allumée. « Tiens, de la visite... » La caméra infrarouge renvoyait sur un moniteur sa silhouette reconnaissable, tâtonnant dans le noir de la cage d'escalier.

Il arrivait toujours à l'improviste, ses visites étaient irrégulières, il pouvait s'éclipser pendant plusieurs mois, puis réapparaître à la porte du loft sans s'être donné la peine de vérifier qu'il m'y trouverait.

En voilà un qui tombe à pic, ai-je pensé, ce soir c'est l'inauguration de l'Infernillo. Il appréciait modérément les virées nocturnes, mais cette fois il n'y couperait pas.

Un club éphémère clandestin squattait le sous-sol d'une ancienne cimenterie, à quelques kilomètres seulement. Un Camerounais totalement déjanté avait investi les lieux. Son équipe se composait d'une cohorte de frangines bien délurées, serveuses débutantes et putes accomplies. J'en connaissais certaines, de chic filles. Ce petit monde sous-terrain fonctionnait sous la protection de Fred et Cassi, deux molosses bardés de tatouages et de piercings que le peuple de la nuit connaissait bien. Sous leurs airs d'authentiques brutes, ils cachaient un côté gros nounours rigolards, mais dans le grabuge ils savaient s'imposer et calmer le jeu.

Le Camerounais était apparu récemment dans le secteur, il ne révélait son nom à personne. « Appelle-moi boss » répondait-il en se marrant. Tout le monde s'était mis à le surnommer Le Zèbre Bleu, à

cause de cette veste un peu ringarde qu'il portait presque tout le temps.

Certains prétendaient qu'il débarquait du nord de la zone, qu'il n'en était pas à son premier clando et qu'il donnait aussi dans les putes et la came.

Le destin de ce genre de club clandestin est généralement très éphémère. La débauche dure quelques mois, parfois un an, deux dans le meilleur des cas. Il faut engranger vite et bien et se tenir prêt à disparaître dans la nature du jour au lendemain.

Les fêtes s'y déroulent sous les radars de la justice quelques semaines. Ensuite, les pots-de-vin maintiennent la situation quelques mois de plus. La rumeur enfle, on se passe le mot et voilà que rappiquent des gosses de bonnes familles en quête de frisson. On s'emmerde notoirement dans les établissements légaux, alors vous pensez bien que ces rendez-vous interdits qui sentent la sueur et le soufre les attirent comme des lucioles.

Et, tout ou tard, un de ces mômes a un pépin, il se fait dépouiller où refaire le portrait, quand ce n'est pas les deux à la fois. Ou bien s'en est un qui clamse sur place d'une bête overdose ou qui, complètement défoncé, s'écrabouille au volant de son véhicule privé après les festivités. Alors la fureur familiale se déchaîne par avocats et procureurs interposés et pour l'organisateur de la sauterie, mieux vaut avoir déjà mis les bouts le plus loin possible et se faire oublier.

J'ai ouvert la porte avant qu'il n'ait le temps de frapper. « Félix, tu tombes bien, j'ai un programme pour toi ! »

Encore vêtu de ma tenue de jour – torse poil et short Kingstone – je lui ai donné l'accolade.

J'ai remarqué la boîte qu'il tenait sous son bras et dans son regard quelque chose de plus que d'habitude, un léger supplément de présence.

« Mister Levensky, ce soir vous allez découvrir un endroit qui vous déridera un peu, vous en avez grand besoin il me semble... Je ne te laisse pas le choix. Mais pour commencer, un petit cocktail à ma manière. On peut dire que tu as choisi le bon soir pour me rendre visite.

– Léo, j'ai des trucs à te raconter et un service à te demander. »

Une petite lanterne rouge s'est allumée immédiatement dans ma tête. Entrer aussi vite dans le vif du sujet n'était pas dans ses habitudes.

« Despacito hombre ! Et la politesse ?! J'espère bien que t'as des trucs à me raconter et que tu n'es pas venu juste pour faire le point sur ma déchéance. Viens t'asseoir, on boit un verre. La nuit nous appartient. »

Il s'est laissé choir avec résignation sur la banquette arrière de voiture reconvertie en canapé. Sur le rouleau de câble qui sert de table basse il a posé sa boîte en carton. J'ai fait semblant de ne pas m'y intéresser. Debout devant la paillasse de l'évier, désinvolte, je commentais la préparation du cocktail.

« Tout est dans le dosage vois-tu. Moitié de liqueur, de la glace, du sucre, de la poudre d'acide citrique... C'est sûr que ça aurait meilleur goût avec du vrai citron vert... Mais putain, les fruits et légumes frais ils vendent ça plus cher que ma meilleure herbe... Et toi, t'as pas un plan pour me rapporter des citrons ?

– Il faudrait aller plus au sud, ils cultivent les agrumes là-bas. Je ne vais pas aussi loin.

– Dommage. Par contre, la menthe est fraîche, je la fais pousser moi-même. La touche finale : une tête d’orange bud fraîchement cueillie, pas encore séchée. »

J’ai bien agité le tout dans le shaker, tout en me dandinant des fesses et en faisant tourner mes dread locks. Félix a souri.

« Alors, ça s’est bien passé cette fois ?

– Comme d’habitude... en pire.

– Raconte

– C’est Santini il devient dangereux.

– Lisa va bien ?

– ... Oui. »

Assis face à lui, j’ai rempli deux petits verres. Nous avons trinqué. Je l’ai laissé porter le verre à ses lèvres, j’ai vidé le mien cul sec, lui en trois gorgées.

« Alors ? T’en dis quoi ? »

Il s’est raclé la gorge.

« C’est bon... Ça fait du bien merci... Journée de merde. Santini tout à l’heure au sanitaire, au bord du collapse. Flippant. »

Alors il s’est mis à vider son sac de hargne pendant quelques minutes, je ne l’ai pas interrompu, ça lui calmait les nerfs.

J’ai rempli à nouveau nos verres.

« Alors ? »

Cette fois, ce n’était pas le breuvage que je désignais, mais la boîte posée entre nous. On se doute qu’il n’était pas venu pour se plaindre de ce Santini. Je n’ai jamais eu l’occasion de connaître ce type, mais à entendre le portrait qu’en dressait Félix, je ne perdais vraiment rien.

Il a ouvert la boîte devant moi, elle contenait un tas de vieilles photos, ce qui m’a rappelé un lointain détail : à l’époque de la procédure, il avait évoqué cette ancienne manie, sa collection de photographies de familles inconnues. Je m’en souvenais à cause d’une

remarque bizarre qu'il fit à ce sujet lors de nos entretiens : « C'est comme si j'avais pressenti qu'il y avait urgence à sauver quelque chose de tous ces gens ».

Félix disait beaucoup de choses bizarres à cette époque...

Il farfouilla dans la boîte et a mis la main sur celle qu'il cherchait.

« Sur cette photo, a-t-il commencé d'un air hésitant, je pense qu'il y a quelqu'un que je connais. Dans sa jeunesse... Le visage est très différent, mais ces yeux tu vois, ils me parlent. Je ne saurais pas dire pourquoi, mais je suis certain que c'est lui. »

Il a désigné de l'index un des quatorze personnages qui figuraient sur cette photo de groupe. Une douzaine de gars en tenue décontractée posait devant ce qui ressemblait à une rivière ou une sorte de canal. Tous les figurants du cliché semblaient âgés de vingt-cinq à trente ans maximum.

Le type en question était le plus petit du groupe. Une silhouette un peu ronde, un visage grassouillet. Notre bonhomme n'avait pas vraiment d'âge. Il aurait pu avoir vingt-cinq ans tout autant que quarante. Sa silhouette comme son visage étaient quelconques, mais son regard avait quelque chose de spécial, une détermination envoûtante qui vous mettait tout de suite mal à l'aise. Il semblait regarder à la fois près et loin. Même sur cette photographie jaunie par les années, ses yeux demeuraient perçants. Un peu comme sur ces portraits peints qui vous fixe quelle que soit l'angle par lequel on observe le tableau, son regard étaient encore étrangement réel et vivant et semblait vous narguer par-delà le temps.

C'est cela qui m'a mis en alerte et a réveillé mes vieux réflexes.

« Où as-tu trouvé cette photo ?

– Il y a cinq jours, je me baladais sur un marché aux puces au nord-ouest de Clermont. C'est un assez grand déballage où les enfermés

dehors viennent troquer tout et n'importe quoi. Je ne cherchais rien de particulier, je marchais dans les allées. Puis, j'ai eu cette drôle d'impression, cette sensation de déjà-vu. Comme si je venais de croiser un visage familier. Je me suis retourné : seulement des inconnus. Personne ne se préoccupait de moi. Et puis, sur le stand que je venais de dépasser, j'ai vu toutes ces boîtes emplies de photos. Je suis revenu sur mes pas et celle-ci m'a sauté aux yeux. Elle était la première d'une pile de clichés. Et sur ce cliché, ce type, avec ces yeux que je reconnaîtrais entre mille. »

Il y avait une fébrilité inhabituelle dans sa voix. Et quand on connaît le bonhomme, on comprend que quelque chose d'inédit se déroulait dans son esprit prostré.

« OK ai-je repris. Et d'après toi, ce mec, qui est-ce ? »

J'avais déjà parfaitement compris qui il prétendait avoir identifié sur cette photo. De qui d'autre pouvait-il s'agir ? Mais, je voulais l'entendre de sa bouche.

« C'est lui. C'est le Marchand De Sable... Je me trompe peut-être, mais il me semble que c'était écrit, que c'est un signe. »

Voyant mes sourcils s'infléchir de façon dubitative, il s'est empressé d'ajouter : « Tu sais que je ne crois pas au destin ni à tous ces machins... Pourtant je ne peux pas m'empêcher de penser que cette photo et moi, étions faits pour nous rencontrer. Quelle était la probabilité que je trouve ce cliché, dans ces circonstances ?

– Félix, tu m'inquiètes. Davantage que d'habitude je veux dire... D'abord, je ne vois pas comment tu pourrais reconnaître un type que tu n'as fait qu'apercevoir. Ensuite, cette photographie est pourrie. Enfin, quand bien même ce serait lui, je vois pas ce que ça peut faire. C'est fini Félix, tu m'entends, fini le temps des cow-boys. La seule chose sensée que tu aies à faire, c'est de brûler cette putain de photo

et de plus jamais y penser, sinon tu vas re... Sinon tu vas devenir dingo pour de bon. »

Chapitre V

Il serait bon d'expliquer comment nous avons fait connaissance.

À l'heure qu'il est, son dossier a dû parvenir jusque sur votre bureau. Mais ce dossier, c'est du vent.

On ne se fait pas une opinion sur une personne à partir d'un rapport, d'autant que j'ai passablement caviardé le sien. Tant qu'on n'a pas côtoyé quelqu'un, tant qu'on n'a pas planté son regard dans le sien, qu'on n'a pas entendu sa voix, on ne sait rien.

Vos escadres sont déjà en route, mais ce n'est qu'un numéro de dossier que vous pourchasserez, un fantôme de papier.

Félix Levensky avant d'être un ami fut l'un de mes suspects. Son nom est apparu à de nombreuses reprises comme auteur très probable de nombreux homicides avec préméditation. Presque tous avec la même arme, un revolver calibre trente-huit et selon un mode opératoire assez routinier : une balle entre les deux yeux. Les victimes sont exclusivement masculines.

Je n'eus aucun mal à le localiser. Il vivait encore et n'avait fait aucun effort pour magouiller son identité. Comme nous savions où le cueillir, j'ai pris mon temps. J'ai laissé mouliner les ordinateurs. J'ai laissé les indices se sédimenter dans son dossier jusqu'à ce que ledit dossier ait l'épaisseur de quarante-huit homicides, tous commis durant les années 30. Pour être précis, il s'agit d'une justice expéditive qui se déroule sur un période de sept années et qui ne s'achèvera que deux ans après la fin des hostilités.

Le profil m'intéressait, car Levensky n'avait rien du psychopathe type. Son curriculum de jeunesse était celui d'un intello. Thésard en sociologie, il avait publié quelques essais universitaires traitant des *névroses collectives en milieu urbain*.

Pour le peu que j'en sache et pour faire simple, il y développait une théorie autour du *déficit narcissique* dans le monde contemporain. Frustration induite selon lui par une trop forte exposition aux désirs de richesse, de consommation et de notoriété. Ainsi qu'une trop forte dissociation entre conscient et inconscient. Tout un programme...

Il se maria une première fois à l'aube du siècle et divorça huit ans plus tard. En même temps que sa première épouse, il quitta la capitale pour partager son temps entre le midi et la péninsule. Remarié au milieu des années 20, sa deuxième épouse donna naissance à deux enfants. Une fille, puis un garçon deux ans plus tard.

Ni sa femme ni ses deux enfants n'ont survécu.

Quand il est apparu que toutes les victimes de Félix semblaient affiliées à une même organisation, j'avais déjà une bonne intuition quant à son mobile.

L'organisation en question, dissoute depuis la fin des événements, agissait principalement dans le sud-est mais fut aussi capable de mener des opérations jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres de là. Cela me laissa penser que cette mafia pouvait réunir plusieurs centaines de d'éléments à la « belle époque ». Des milliers ? Qui sait ?

Cette organisation n'avait pas de nom, du moins, n'en ai-je jamais trouvé. Contrairement à Félix, ses membres avaient fait preuve d'une très grande discrétion. Comme s'ils pressentaient dès le début que tout cela aurait une fin.

Une espèce de gourou charismatique dirigeait ce gang. Il se faisait appeler « Le Marchand De Sable ». Les prédicateurs foireux ne

manquaient pas à cette époque. Mouvements sectaires et crime en bande organisée faisaient bon ménage. Je ne vous l'apprends pas.

Ce Marchand De Sable distillait une philosophie fumeuse, empruntant sans vergogne aux idées de Nietzsche, de Darwin, à celles des philosophes stoïciens et aux spiritualités orientales pour bricoler sa théorie de la « régulation nécessaire ».

Pour faire bref : puisque nous étions condamnés à nous étripier, autant accélérer le processus et faire en sorte que les « mauvais » périssent vite et que les « meilleurs » prévalent et puissent rebâtir un monde digne d'eux.

Les critères employés par ce Marchand De Sable et sa cohorte pour sélectionner les « meilleurs » et identifier les « mauvais » sont restés connus d'eux seul. Ce type avait surtout compris que la culture et le charisme s'avéraient des armes redoutables pour conduire des affaires à un moment où de nombreuses personnes déboussolées ne demandaient qu'à adhérer à quelque chose. N'importe quoi pouvait faire l'affaire plutôt que d'affronter l'abîme d'un monde brutal et totalement privé de sens.

J'ai fini par faire cueillir Levensky. Il travaillait déjà pour cette société de réassort, ACE.

Il faut bien admettre que ce gars m'a plu au premier coup d'œil.

Il n'a rien nié. Au contraire, il avait l'air profondément soulagé de pouvoir enfin tout déballer. Nul besoin de lui tendre de piège. Inutile de le confronter aux preuves biométriques ni aux témoignages, il racontait tout de son propre chef.

À cette époque, pourtant, j'avais l'air beaucoup moins relax qu'aujourd'hui. Je n'avais pas de dread locks ni les yeux rouges, ni de short Kingston. Derrière mon bureau, je trônais dans un costume noir très strict, le cou serré par une chemise noire et une cravate... Noire.

Levensky devait penser : « j'ai atterri dans l'ancre du croque-mitaine en personne ».

Ce type n'allait vraiment pas fort, ça se voyait. Son comportement avait quelque chose de masochiste.

C'est probablement pour cette raison qu'il m'a fait si bon effet.

Le travail à la C.M.V. m'avait plutôt habitué aux dénégations, aux prétextes bidons, aux repentances tardives et forcées.

J'ai épargné à Félix les sermons standardisés à servir aux relaxés ainsi que l'exercice d'autocritique qu'on exigeait systématiquement d'eux.

Pendant sa déposition, il m'a raconté les détails sur la mort de sa famille. Un truc vraiment moche. Ce qui est certain, c'est que les types du Marchand De Sables étaient bien les responsables. Ils étaient venus pour un voisin. La femme et les enfants de Félix s'étaient retrouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Il s'en était remis d'autant plus difficilement que ce jour-là, il avait regagné le domicile avec une heure de retard. Ceci, je ne le sus que plus tard. Trois ans plus tard. Un soir de cuite, à l'heure des confidences tardives.

Il y a un dernier *détail* à mentionner au sujet de cette série d'interrogatoires : je lui avais déjà signifié qu'il était libre de repartir. Nous le convoquerions à nouveau si nous avions d'autres informations à lui demander.

Je lui ai même laissé entendre subtilement que je me chargerais d'édulcorer ses hauts faits dans le dossier. « Si je comprends bien, ces personnes représentaient un danger... Ça peut se requalifier en légitime défense, ils portaient des armes sur eux lorsque vous... ? »

Il sembla totalement décontenancé par tant de mansuétude. Que s'imaginait-il ? Que la C.M.V. allait foutre en taule tous les criminels ? Il ne resterait plus grand monde dehors... Repartir libre après ce qu'il

venait de confier, pour sûr, ça lui en bouchait un coin. Alors, avant de partir, il s'est ravisé. Il est revenu s'asseoir. Il s'est remis à table pour alourdir son dossier de quatre homicides supplémentaires.

Cette fois, il s'agissait d'homicides commis bien après la fin des hostilités. Sur des membres des forces de l'ordre qui plus est.

Il prétendait avoir surpris quatre jeunes miliciens en train de violer en groupe une habitante de l'extérieur. Il serait entré dans la tente où se déroulait la scène, il les aurait abattus tous les quatre. La fille était mineure à l'en croire. Il mentionna ceci comme il aurait annoncé « ma voiture est tombée en panne ce matin ».

Je l'ai écouté, passablement incrédule. J'ai pensé : mythomanie, fantasme délirant, il n'a pas réussi à sauver sa femme, alors il s'imagine en avoir sauvé une autre, classique.

J'ai également envisagé : complexe de culpabilité, désir de châtiment qui le pousse à s'attribuer des méfaits imaginaires. On croisait quelques cas dans ce genre, bien que ce ne soit pas la norme.

Je lui ai signifié la fin de l'interrogatoire. Je l'ai accompagné vers la porte de peur qu'il ne continue crescendo à fabuler des horreurs dans mon bureau.

Par acquit de conscience, j'ai tout de même vérifié s'il existait un cas de quadruple homicide sur forces de l'ordre, dans cette région et à cette époque : Bingo !

Quatre morts par balles, calibre trente-huit, dont deux d'une balle dans le front à bout pourtant. Là, c'était vraiment grave, car, juridiquement, la petite enfermée dehors n'existe pas. Elle ne peut être considérée comme plaignante selon la loi de Grand Centre. Si je couchais ces quatre macchabées dans son dossier, Félix était foutu.

Voilà pourquoi vous ne trouverez pas trace de ce « détail » dans les archives de la commission. Mais si vous prenez la peine de chercher, vous constaterez que tout ceci est véridique.

Un an plus tard, j'étais « muté ». J'ai préféré la démission à la mutation. C'est à cette époque que me vint l'envie de revoir cet homme étrange. J'ai prétexté un besoin d'enquête pour lui proposer un rendez-vous informel dans un bar.

Nous avons bu, beaucoup.

Cette fois, les rôles étaient inversés, je lui racontais ma vie, celle d'avant, pendant, après, pour finir gémissant sur l'injustice de mon sort à la commission. Mais qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ce flic défroqué, a-t-il dû se demander durant toute cette soirée ?

Il m'écoutait, sans jamais prendre position. Peut-être était-ce par méfiance, peut-être parce que telle était sa nature, à moins que ce ne soit simplement parce qu'il s'en carrait.

Mais on prit l'habitude de se voir et de visite en visite, me voyant déchoir, il comprit que je ne faisais vraiment plus partie de la maison et la confiance s'installa progressivement.

Enregistrement numéro 6

Léo, merci pour la soirée d'hier, le grand jeu, merci vraiment. Et merci pour tout le reste surtout, pour les recherches... C'est toi le meilleur, y a aucun doute.

Tu es probablement le seul flic à t'être reconverti si vite en cultivateur de beuh et pirate informatique. Et là tu rétorques : « les membres de la commission n'étaient pas des flics mais des médiateurs de mémoires ». Je ne maîtrise pas bien les subtilités, pour moi t'étais juste un genre de poulet et maintenant tu es un véritable hors la loi. La capacité d'adaptation chez l'être humain est une chose qui m'a toujours fasciné.

(rires)

Peut-être que je suis toujours un de tes cobayes, et que je te rappelle ton ancienne carrière.

(silence, dix secondes)

Douloureux le retour à la maison. Je me suis retrouvé au beau milieu du défilé de la semaine de l'enfance retrouvée, tu peux croire ça ? Je te raconterai.

Bien évidemment, je n'avais pas une conscience aussi lucide ce soir-là. Mais s'il me fallait aujourd'hui résumer la situation qui était la nôtre, je dirais donc : un ancien flic recevant à son domicile un ancien prévenu venu solliciter de l'aide afin de planifier un homicide...

Durant ses exactions, le Marchand De Sable fut si prudent qu'aucun élément ne put trahir son identité. Ni photographies, ni empreintes ni le moindre bout d'ongle ou le plus infime poil de cul qui aurait permis de cartographier son ADN.

Le type manipulait tout à distance, sans se salir les mains, apparaissait toujours cagoulé comme un bargeot du Klu Klux Klan, que ce soit en public ou sur ses communiqués vidéo. Le mystère sur sa personne permettait d'entretenir son énigme et son aura mystique. Il faut dire aussi que, regard mis à part, il avait vraiment une tronche de monsieur tout le monde, alors il faisait tout aussi bien de pas l'exhiber.

Onze ans auparavant pourtant, sans les moyens qui sont les nôtres, Félix avait réussi à retrouver sa trace au même titre que celle de nombre de ses lieutenants. Il l'a vu, l'a approché, mais l'a loupé et plus jamais l'occasion ne s'est représentée.

Le plus gros poisson lui a échappé, mais Félix a tout de même fait un drôle de ménage sur l'étal du Marchand De Sable.

M. Bradet, si vous attrapez Félix vivant, embauchez-le !

Mettre un nom sur un visage grâce à cette photographie, voilà ce que Félix attendait de moi ce fameux soir.

J'ai tenté de le dissuader, j'étais vraiment sincère en lui disant : « La seule chose sensée que tu aies à faire, c'est de brûler cette putain de photo et de plus jamais y penser... »

Sauf qu'il était vraiment déterminé et rien de ce que j'aurais pu dire alors ne l'aurait fait changer d'avis.

« Tu n'es pas obligé d'accepter. Avec tes antécédents je comprendrais. Auquel cas je trouverais quelqu'un d'autre. Tu n'es pas le seul pirate de Grand Centre... Évidemment, j'aimerais mieux que ce soit toi », ajouta-t-il en faisant mine de ranger ses photos.

Je faisais la moue, je l'évaluais en simulant un terrible dilemme.

Il me faut pourtant bien admettre qu'il était déjà trop tard. La décision s'était prise d'elle-même, sans demander l'avis de personne. Et pour être tout à fait honnête, je n'aurais pas toléré qu'il s'engage dans cette aventure en compagnie d'un autre. Alors oui, j'ai fait taire cette petite voix qui murmurait : « Dans quel merdier vous vous embarquez ? »

J'ai laissé l'orgueil prendre le dessus.

« Et donc, Félix, tu viens me demander d'effectuer des recherches à partir de cette photo ?

– Oui. Il me faut son nom actuel si possible, sinon l'ancien, et voir ce qu'il est devenu, s'il est encore en vie. »

J'essayai de paraître aussi circonspect que possible mais dans mon esprit, le plan de bataille se mettait déjà en place : Mapping physiomorphologique, ratissage systématique et croisé dans la jungle des bases de données, sans oublier un parasitage distribué sur de nombreux serveurs de calculs bien costauds, car pour réaliser vite une recherche en reconnaissance de forme de cette envergure, il nous faudrait squatter pas mal de temps-machine.

« Pourvu qu'il soit déjà mort ton chaland, comme ça demain c'est réglé et on en parle plus.

– Léo, j'ai besoin d'en avoir le cœur net, tu comprends ?... Et comme il me semble que tu t'y connais un peu dans ce domaine

– Je ne m'y connais pas un peu, je suis le meilleur. C'est bien pour ça que j'ai été viré. »

Et oui, je comprenais, bien entendu. Je n'ai jamais été marié, je n'ai jamais eu d'enfants, enfin, pas à ma connaissance... Mais je comprenais.

« OK, on va le trouver ton revenant Félix, on va le trouver. »

J'ai numérisé tout le cliché et optimisé le détournement de chaque individu, programmé une douzaine d'agents de recherche, chacun avec ses objectifs et ses stratégies. La console les représente par un avatar à l'écran : un petit loup blanc tout droit sorti d'un cartoon de Walt Disney. Chacun porte un nom inscrit sur son collier.

Ça nous a pris une heure et demie et le pichet de cocktail y était entièrement passé, lui est resté debout derrière moi presque tout ce temps, alors que je savais pertinemment qu'il n'y entravait rien.

Il s'est rendu utile en roulant des joints et vers une heure trente du matin, la petite meute virtuelle s'est mise en chasse par monts et par vaux.

Vous savez à quel point j'étais opposé au rétablissement de la peine de mort, j'ai assez pris parti sur le sujet et la plupart des collègues de la C.M.V. partageaient le même avis.

Alors, forcément, vous vous demandez : pourquoi ? Pourquoi je l'ai aidé et d'où vient mon admiration pour ce que Félix a accompli ?

Je ne saurais bien l'expliquer. Il me semble qu'à sa place et si j'en avais eu le courage, c'est ce que j'aurais fait... Et nous sommes nombreux à vivre dans ce paradoxe. Et vous, Bradet, vous auriez fait

quoi dans son cas ? Je sais, « c'est moi qui pose les questions, pas toi ! » Je la connais ta chanson.

Félix a fait tomber la cendre sur le clavier en me rendant le joint. Il était temps de bouger. Je me sentais sévèrement éméché.

« Reste plus qu'à attendre, lui dis-je, ça va prendre plusieurs heures. Alors en attendant tu m'accompagnes à L'Infernillo. Ce sera mon tarif.

– Je te payerai pour ce boulot, Léo...

– Dans tes rêves ! Pas question ! »

Chapitre VI

Les deux hommes marchent côte à côte sur une large avenue, éclairés de loin en loin par quelques lampadaires qui se penchent sur leurs silhouettes dérisoires. Les façades sont amochées et aucune fenêtre n'est éclairée. Le bitume ne recouvre plus qu'une maigre partie de la chaussée et des plaques d'herbe l'envahissent çà et là.

Aucun chariot de liaison ne circule dans cette nuit industrielle désertée et, en une demi-heure de marche, seuls quelques rares véhicules privés les dépassent.

Félix s'absorbe dans ses pensées, l'éclairage glacial joue avec leurs ombres. Chaque fois qu'ils dépassent un faisceau, deux silhouettes courtes et nettes se dessinent devant leur pas, puis s'allongent et s'estompent tandis qu'une autre paire d'ombres se tasse à leurs trousses et les rattrape.

Léo fait le récit de ses dernières débauches, les soirées qui durent jusqu'à midi et se terminent parfois au loft, en compagnie de trente cadavres effondrés à même le sol dans la béatitude du petit matin : « La semaine dernière, je me lève pour aller pisser et je sais même plus ou poser les pieds tellement ils sont vautrés n'importe comment. Et là, dans le coin près de la cuisine, je vois un jeune gusse qui dort entre les cuisses de sa meuf, le cul à l'air ! Le pantalon encore baissé ! Il s'était endormi après l'action, le con ! Et peut-être bien que sa copine s'était endormie pendant... Y a des cas je te jure, tu vas voir. »

Au fond d'une impasse ils aboutissent devant une palissade en aluminium verte et grise. Un passage a été ménagé, une page déchirée dans le métal. Au-delà, s'étend un terrain vague plongé dans

l'obscurité. Les précédant de peu, un petit groupe de personnes traverse le champ en ricanant.

Léo s'est habillé avant de partir, il porte un pantalon de survêtement en synthétique bariolé. Sur son gilet en cuir sont épinglés quantité de badges comme les médailles d'un général de pacotille.

Il tire de son sac une lampe frontale, l'allume et la fixe autour de son front. Il tourne son visage vers Félix en riant comme un cyclope loufoque.

Au fond du terrain apparaît un immense bâtiment de béton dépourvu du moindre éclairage, échoué dans la nuit telle une épave de paquebot.

Le rez-de-chaussée est vaste, sombre et vide. Des morceaux de verres crissent sous leurs semelles.

Un large escalier les mène à un premier sous-sol. On commence à percevoir le ronronnement sensuel de la musique. Des pulsations lancinantes de basses venues du cœur de la terre.

Au bas de la deuxième volée de marches, un visage de mutant apparaît sans crier gare dans le faisceau de la frontale de Léo. Sa large caboche repose sur un cou massif. Visage et cou sont bardés de tatouages que révèle la fluorescence de la lumière noire, un réseau d'arabesques complexes qui grimpe et envahit sa peau comme un lierre de vif-argent. Sur les narines, les oreilles, mais aussi les joues, le menton, les paupières, de nombreux anneaux et clous d'or et d'argent transpercent son épiderme.

Dès qu'il reconnaît Léo, le mutant se fend d'un sourire d'or et d'ivoire. Il leur serre la main à tous deux, décroche un salut discret à Félix qui se rassure : rien qu'un humain après tout.

La descente vers les bas-fonds se poursuit par un escalier plus étroit situé immédiatement à droite. La pulsation gagne en intensité à chaque marche. En bas de l'escalier, un double-rideau de feutre épais,

sale et poisseux barre le passage. De quelles histoires cet endroit a-t-il été témoin, quels échos garde-t-il des évènements ? C'est une question qui taraude Félix chaque fois qu'il se trouve dans un bâtiment désaffecté. Certains espaces lui donnent la chair de poule, comme si des ondes de souffrances y vibraient encore. Il sait pourtant qu'il ne devrait pas se laisser envahir par de telles pensées.

Léo écarte les rideaux de ses deux bras comme un nageur de brasse et, devant eux, se déchaîne le tumulte de la fête.

Les loisirs officiels de Grand Centre n'ont en général rien à offrir d'autre qu'une propreté conformiste, décors d'une compétition narcissique en laquelle plus personne ne semble véritablement croire. Mais devant eux se dévoile une cérémonie d'une autre nature, un rituel tribal, primordial, païen.

Les participants, dont une bonne proportion sont d'origine afro, sont accoutrés de façon plus ou moins exubérante. La peau se dévoile et brille de transpiration, les corps ondulent et s'effleurent sous les faibles éclairages, comme une houle au clair de lune. De temps à autre les flashes aussi courts que violents des stroboscopes figent les danseurs.

Instant d'immobilité fugace, vitesse pétrifiée.

Félix enregistre instinctivement la configuration et les dimensions de l'espace. L'air est saturé d'humidité et de fumée de marijuana mais l'odeur douceâtre de l'herbe ne couvre pas celles, plus musquées, des effluves de transpirations.

Cet endroit n'est définitivement pas aux normes, note Félix avec satisfaction. Léo lui hurle à l'oreille : « Quelques personnes à voir, on se retrouve dans vingt minutes au bar, OK ? », tout en désignant du doigt un recoin du hall principal où un îlot de lumière vive signale l'emplacement du point de ravitaillement. Félix opine, l'air

passablement hébété, Léo lui décroche un sourire généreusement fluorescent.

La plupart des danseurs ont facilement vingt ans de moins qu'eux. Félix chasse ce détail de ses pensées. Il ne s'est pas senti vieillir.

Son esprit se laisse envoûter par la musique lancinante et puissante. Un style de reggae battu de timbres électroniques gras communique sa vibration à toutes les molécules de son corps. Le sol, l'air, la foule des danseurs, tout semble se liquéfier et se dissout dans la musique.

Il s'approche curieux de ces corps dansants qui semblent manipulés par les fils invisibles de la musique comme des marionnettes.

Léo le retrouve finalement au même endroit. « T'as oublié le rendez-vous on dirait ». Il est hilare. Il tient par la taille deux filles à la peau sombre. « C'est lui ton ami ? », demande la plus petite des deux. L'autre est grande et mince, ses membres sont longs et fins comme ceux d'une sauterelle, sa modeste poitrine est simplement recouverte d'un haut de maillot de bain. Félix leur adresse un timide sourire.

La sauterelle lui fourre dans la bouche la paille du verre qu'elle tient en main. Félix s'apprête à boire, se ravise, se penche vers Léo.

« Y'a pas d'AZ ? Tu sais, c'est pas mon truc... »

– Négatif, beaucoup plus expérimental ! »

Cette fois il attrape d'un air résolu le poignet fin de la sauterelle, descend la moitié du verre. Léo glisse quelque chose à l'oreille de la sauterelle qui acquiesce en souriant, puis il se retourne vers l'autre fille et l'embrasse à pleine bouche.

Félix un peu gêné se retourne vers la sauterelle pour lui demander son prénom, mais elle a déjà empoigné sa nuque d'une main ferme et, avant qu'il n'ait le temps de penser, il sent une langue pointue et nerveuse envahir sa bouche.

La fille termine son verre cul sec, s'en débarrasse, attrape à nouveau son visage, à deux mains cette fois, et elle l'embrasse en injectant entre ses lèvres la dernière gorgée du breuvage.

La musique éclate brusquement, leurs corps se séparent, la fille ondule comme un serpent autour de Félix et l'entraîne dans sa danse hypnotique.

Au bout d'une dizaine de minutes, des vagues de chaleur se propagent et envahissent les muscles de Félix. Il danse sans effort, il est dansé par une volonté supérieure et les lumières et les corps dansent. Il sent la sueur perler sur sa peau et, dans son esprit, les images, les sons, les caresses ne sont plus qu'une seule sensation étrange et fantaisiste.

Léo apparaît et disparaît, il semble encore capable de tenir un rôle, tandis que Félix à cet instant, se sent comme une poignée de cendre trimbalée par le vent.

Il est presque certain que les deux filles se relaient pour l'embrasser, mais n'est plus sûr de rien. Il ouvre docilement la bouche comme un jeune oisillon. Parfois, l'une des filles danse collée contre son dos, il sent des mains errer sous son t-shirt, mais pour Félix, tout ceci semble se dérouler sur un plan de réalité qui n'est pas tout à fait le même que celui où il navigue.

La musique s'en est allée vers d'autres rythmes. Il se sent emporté vers un lieu où n'existe plus ni temps, ni désir, ni volonté et pense fugacement que si la mort fige les sensations pour l'éternité, ce serait un bon jour pour mourir.

De temps à autre, Léo ou les filles lui font boire un peu d'eau.

C'est bon.

Il n'y aurait jamais pensé seul. Ses yeux se ferment de façon irrépressible. Il s'efforce de les rouvrir de temps à autre mais se

surprend dans l'obscurité de ses propres paupières l'instant d'après. Aucune fatigue pourtant, mais la musique semble l'attirer et l'absorber entièrement en elle.

Rêvée ou réelle, les mélodies l'emportent maintenant vers un sentiment de nostalgie héroïque et épique. Puis la musique semble s'éloigner sans lui, elle se fait plus discrète et les voix de la foule la submergent. Soudain, un tonnerre d'applaudissements et de hurlements lui fait ouvrir les yeux pour de bon. Au-dessus d'eux, le dernier disc-jockey, une main sur le cœur, salue la foule, un sourire presque gêné et plein d'empathie aux lèvres.

Léo se tient devant lui, fatigué mais souriant.

« Tu viens, on bouge.

– ... Déjà ?!

– Il est sept heures du mat' mec, c'est terminé ici.

– Où va-t-on ?

– Chez moi. »

Félix demeure un peu hébété, comment le temps avait-il pu se contracter et s'absorber ainsi. Il aurait aimé retenir et fixer les souvenirs de la nuit mais les voilà qui s'échappent déjà comme ceux d'un rêve au matin.

Dans la lumière crue, les visages ont perdu leur aura, les traits sont tirés, les yeux exténués.

Il emboîte le pas à Léo, comme un automate. Léo les dirige vers une salle secondaire où les attendent la sauterelle et son amie en compagnie d'un type, le visage enfoui dans la capuche d'un sweater gris, les mains croisées dans ses manches comme un moine à l'office.

Un molosse blasé ouvre une porte de métal pour les laisser passer. Un long corridor défile devant plusieurs pièces béantes d'obscurité. Seule l'une d'entre elles est éclairée. Dans cet espace improvisé en

bureau, vêtu d'une veste blanche zébrée de bleu, un homme émacié, joues scarifiées, s'affaire à compter des paquets de billets.

Léo lance une invitation, mais l'homme ne relève pas la tête. À ses côtés, le mutant qui les a accueillis à leur arrivée veille. Il leur décroche un clin d'œil. Dans la lumière ordinaire, ses tatouages n'apparaissent plus. Adossée au mur, une fille fume un joint d'un air nonchalant.

Ils parviennent dans le vaste hangar du rez-de-chaussée où des fenêtres hautes projettent un peu de la lumière du matin. La capuche tire sur une grande porte roulante, ils se retrouvent dans le grand jour bleu et jaune, l'air est encore frais et bon à respirer.

Ils s'installent à l'arrière d'un pick-up. Dans la cabine, un chauffeur et un passager patientent.

Le trajet est bref, Félix savoure le vent, personne ne parle. Le véhicule stoppe, Léo en saute. Alors seulement, Félix reconnaît l'immeuble de Léo au pied duquel une demi-douzaine d'autres personnes poireautent : trois filles, la trentaine, trois hommes blancs comme des linges.

Tout ce petit monde s'engouffre chez Léo qui s'empresse de choisir une musique de circonstance sur la console. La pièce s'emplit d'un battement de cœur énergique, vital, serein.

Deux types qui semblent habitués des lieux préparent à boire.

Félix s'est avancé vers Léo à proximité de la console. La petite horde de loups chercheurs lui revient en mémoire, et tout ce qui c'est passé depuis qu'ils ont quitté le loft en début de nuit se dilue et s'estompe.

« Non. Ils sont pas encore rentrés à la niche », l'avertit Léo.

Et sans lui laisser le temps de vérifier s'il dit vrai, ce dernier coupe l'affichage du moniteur.

Derrière eux, les convives sortent de leur mutisme. Pendant quelques minutes, chacun se sent obligé de chuchoter puis, les paroles et les rires reprennent possession de l'espace.

La sauterelle dont Félix ne connaît toujours pas le nom vient le tirer par la main, lui confie un joint tout juste allumé, attrape une bouteille d'eau sur la table et l'entraîne dans l'une des trois alcôves faisant office de chambres, un simple rideau les séparant de l'espace principal.

Elle le déshabille.

Il se laisse faire.

À califourchon au-dessus de lui, elle le regarde avec beaucoup de douceur et un soupçon de perplexité en tirant sur le joint. Elle le lui fiche dans la bouche, ses deux mains libres caressent maintenant sa poitrine avec délicatesse. Elle reprend le pétard inspire une dernière fois, l'écrase à même le sol. Elle est penchée sur lui, l'embrasse, ses longues tresses noires tombent comme un rideau de perles autour de son visage. En quelques secondes, elle s'est débarrassée du rien de vêtements qui la couvraient et l'attire à elle.

Le sommeil les emportera encore enlacés.

Félix rêve.

Il plane à quelques mètres au-dessus d'un paysage de collines enveloppé d'un épais manteau de neige. Il ne voit pas son corps mais sent l'air vif le caresser. Dans l'immensité blanche et vallonnée, quelque chose trace des lignes qui progressent, parallèles comme les traînées d'une escadrille dans le ciel. Il est plus près et distingue une meute de loups qui, courant ventre à terre, écrivent ces lignes à travers la neige profonde, leurs pelages blancs ondoyant comme des étoffes au vent. Il est tout proche d'eux, il est comme l'un d'eux, mais évolue toujours au-dessus du sol. Il dévale la colline à leur côté. Il est fier et heureux de voler, il lui semble qu'il a toujours eu ce don en lui, mais,

cette fois, « ça m'arrive pour de bon et ce n'est pas un rêve » pense-t-il.

Le voilà au bas de la colline, les pieds sur un sol ocre et sec. Il n'y a plus de neige, les loups ont disparu, peut-être ont-ils suivi un autre chemin... Il aimerait les rejoindre et voler à nouveau, mais il est seul au fond d'une combe profonde et, devant lui, un talus abrupt de la même terre ocre et sèche s'élève et, à son sommet, une étrange construction, assemblage asymétrique de divers matériaux.

Le voilà en cours d'ascension, mais la pente s'accroît inexorablement et il ne peut que s'agripper de façon précaire à une falaise qui n'offre aucune aspérité. Il s'en veut d'être monté jusqu'ici, atteindre le sommet semble maintenant impossible mais il est trop tard pour rebrousser chemin. Il se contente de tenir bon, plaqué à la paroi, mais au-dessus de lui, Titus et Nina le regardent et Titus tient un objet étrange d'où fusent des rayons de lumière fluorescente qui descendent vers lui comme des gribouillis de surligneur sur une page. Il chute.

Une angoisse inexprimable le réveille et le propulse assis sur le matelas, moite et haletant.

Il lui faut quelques minutes pour se calmer et évacuer le sentiment de malaise qui perdure en lui.

Il est seul sur la couche, la sauterelle a décampé pendant son sommeil. Il ne connaîtra certainement jamais son nom et, déjà, il n'est plus très sûr que cette rencontre ait vraiment eu lieu.

Nul ne peut se croire définitivement immunisé contre cette maladie que les hommes appellent l'amour. Mais Félix qui, après le décès de son épouse, eut tendance à idéaliser le lien qui les unissait, marchait dans un désert affectif d'où rien ne semblait en mesure de le tirer. Non pas qu'il ait cessé de croire en l'amour, mais plutôt parce que la très

haute idée qu'il s'en faisait ne pouvait plus s'accorder avec les approximations que le monde réel avait à lui offrir.

Léo aurait tant souhaité être celui qui mettrait fin à cet isolement, celui qui romprait l'étrange association entre l'amour et la mort qui s'était nouée dans l'esprit de son ami. Mais ce que Léo ignorait, c'est qu'il est impossible de trouver une partenaire à un type qui est avant tout amoureux d'une idée.

L'idée que Félix se faisait de l'amour.

Il enfle son pantalon et se lève. Derrière le rideau, le salon est silencieux et la table basse jonchée des stigmates de la veille : mégots flottant dans les verres à moitié vides.

Félix rallume le moniteur de la console.

Sur la partie centrale de l'écran, six loups agitent fièrement la queue et tiennent dans leur gueule un os jaune vif.

Félix est tenté de consulter les résultats, mais réfrène son impatience de peur de commettre une erreur de manipulation et que Léo s'en sente floué.

Pour calmer son impatience, il lance de l'eau à bouillir et se prépare un ersatz de café à base de chicorée et de caféine de synthèse.

Félix réalise que, ce qu'il a d'abord pris pour un tas de vêtements, sur le canapé du salon, n'est autre que le type à capuche qui dort, lové en chien de fusil.

Léo pionce encore. Félix l'entend ronfler assez bruyamment depuis son alcôve.

Quelques minutes passent, Félix termine le breuvage insipide. Après tout, se dit-il, l'ordinateur ne va pas me sauter au visage ni me mordre. Si je me contente de cliquer sur l'un des loups, il ne peut rien se passer de grave.

Il hésite devant la console, lequel choisir ? Honoris, Médicis, Mars, Lexus, Morphée ou Joseph ? Honoris semble détenir le plus bel os... Clic.

Une page de texte rébarbative s'affiche, un mélange confus de codes, de français et d'anglais.

*Original -> Multi Shape 2D file * View*

[Synthetic]

Date -> span 1986 - 1991

Reliability -> 99,99%

Id : (1) UKN, (2) Gueret Patrick, (3) Kirtsch Jérôme, (4) Ambrosini Luigi, (5) Dimarco Frederic, (7) De Monteuil Arnaud, (8) Charon François, (9) Ré Olivier, (10) Descamp Léo, (11) Garrica Hugo, (12) Merlot Philippe, (13) Levy Aaron, (14) UKN.

Status : (1) UKN, (2) DCD, (3) UKN., (4) DCD, (5) DCD, (7) ACTIVE, (8) UKN, (9) DCD, (10) ACTIVE, (11) DCD, (12) UKN, (13) DCD, (14) DCD.

[/Synthetic result]

[record 1]

Id : 8

No match

[/record 1]

[record 2]

Id : 4

Date -> 09/1990

*Provider-> DB educ / segment 9 * HDL*

Source -> Registre Universitaire - Univ. Droit LyII

Zip -> 69000

Similarity -> lowest 56% - highest 99%.

Reliability -> 97,50%

Id -> Charon François, Christian, Eude.

[/record 2]

[record 3]

Id : 8

Date -> 09/1989

*Provider-> DB educ / segment 9 * HDL*

Source -> Registre Universitaire - Univ. Droit LyII

Zip -> 69000

...

Et ça continue ainsi, des pages et des pages de signes abscons.

Félix fait de son mieux pour interpréter ce charabia. Quatorze individus sur la photo, quatorze *Id*, ça se tient. Lequel est le mien ? Arnaud de Monteuil, il est souligné... Mais Descamp aussi... *DCD*, *DCD*... décédé ! La moitié d'entre eux seraient donc déjà clamsés, ils ne sont plus tout jeunes de toute manière.

69000, *Univ. Droit LyII*. Celui-ci était en fac de droit ? De Monteuil, De Monteuil. Déjà entendu ce nom...

« François Charon !

– Putain Léo, tu m'as fait peur ! Depuis quand t'es levé ?

– À l'instant, je t'ai entendu tripoter. Tu permets ? »

Léo s'installe devant la console, il est torse nu, se gratte l'aisselle d'une main, manipule le pointeur de l'autre, fait défiler les pages de haut en bas, de bas en haut.

Il clique sur le nom d'Arnaud de Monteuil, ce qui provoque l'apparition d'une nouvelle fenêtre où s'affiche ce qui ressemble au curriculum vitae d'un sénateur septuagénaire en costume bleu marine et cravate lie-de-vin.

Il éteint l'écran avant que Félix n'ait le temps de poser la moindre question et se tourne vers lui.

« Dis donc, t'as tapé dans le mille.

– Que veux-tu dire ?

– Arnaud de Monteuil, ça ne te dit rien ?

– Vaguement... Il est connu ? C'est lui le Marchand de Sable ?

– Non, ton marchand de sable c'est François Charon. »

Il attrape la photo originale sur l'établi avant de poursuivre.

« Il est là ton Charon. Mais celui juste à côté, c'est Arnaud de Monteuil. Et lui, oui, il est connu... Comme le loup blanc...

– Je ne vois pas...

– Allez Félix, t'es pas largué à ce point ?! De Monteuil, ex-parlementaire. Un des membres éminents de la troïka qui a pensé et mis en place le système Grand Centre...

– OK, OK, j'y suis. Je le remets... Attends... Le même gusse dont tu m'as parlé lors de notre première cuite. Celui sur lequel tu t'es cassé les dents ?

– Le même. Il n'exerce plus de mandat officiel de nos jours, mais tout le monde sait qu'il garde une influence considérable. Ça ne s'arrête jamais les types dans son genre, ça intrigue jusqu'au dernier souffle.

– Mais... Que fait-il en compagnie de Marchand De Sable ? Je ne pige pas...

– On sait déjà qu'ils étaient sur les bancs de la fac de droit ensemble. Pour le reste je vais chercher. Ça devient très intéressant. »

Félix est pris d'un désagréable pressentiment, il a soudain l'impression que Léo le dépossède de son histoire. D'un autre côté, tente-t-il de se rassurer, l'irruption de la bête noire de Léo, est un gage solide de son implication. Pourtant, ce télescopage inattendu lui donne, soudain l'envie de renoncer, à moins que ce ne soit la lassitude du lendemain de fête. Oui, ça ne doit être que ça. Et puis, qu'est-ce que ça change que mon client ait côtoyé un député.

Léo en revanche ne cache pas son enthousiasme.

« C'est incroyable, s'enflamme-t-il, en l'espace d'une nuit, ton histoire est devenue notre histoire. Je ne crois pas plus au destin que toi, mais je vais finir par croire que cette photo, toi et moi étions faits pour nous rencontrer.

– Léo... Tu fais ce que tu veux de ton député, celui qui m'intéresse, c'est Charon Marchand De Sable, point barre.

– J'ai bien compris Félix, j'ai bien compris. Mais réfléchis bien, *ton* Charon, il est *UKN*, statut inconnu. Ce qui veut dire qu'on ne sait s'il est vivant et encore moins où il se trouve. Tandis que *mon* député, est vivant et facile à localiser... »

Il marquait un point. À cet instant, un son retentit et sur l'écran principal, un nouveau loup nommé Marco vient de rentrer. Il ne rapporte aucun os et affiche une mine déconfite.

Félix aimerait en savoir davantage, obtenir un décryptage rapide des autres documents rapportés par la meute. Léo lui oppose une fin de non-recevoir.

« Il faut faire les choses sérieusement. J'ai plusieurs jours de travail devant moi. J'aimerais me doucher et avaler un truc, ensuite, on s'y recolle.

– Je dois être à dix-sept heures chez ACE, briefing de tournée. Je repars demain.

– Pour combien de jours ?

– En théorie, six jours de réassort du côté de l'océan.

– Va faire ton réassort, pendant ce temps, je vais fouiller. Pour l'instant, on ne sait pas ce qu'est devenu ton bonhomme. Ce qui signifie qu'il ne s'est pas manifesté après et n'a pas demandé la citoyenneté, pas sous sa véritable identité pour le moins. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne trouvera pas quelque chose. Fais-moi confiance.

– Il habiterait dehors donc, s'il est en vie ?

– Probablement, à l’intérieur, même sous une nouvelle identité, on aurait fini par le relier à son ancienne vie.

– Mais comment peut-on retrouver la trace d’un enfermé dehors ? C’est impossible...

– Détrompe-toi, il suffit parfois de pas grand-chose : qu’il ait commercé avec Grand Centre d’une façon ou d’une autre et on aura de quoi commencer. »

Félix entièrement rhabillé, salue son hôte et l’encapuchonné qui s’éveille en maugréant.

« Tiens, reprends ta photo, mais évite de la garder chez toi. Trouve un lieu sûr, je n’en aurai plus besoin. », lui lance Léo avant qu’il ne passe la porte.

Chapitre VII

Félix a repris la route en fin de matinée. Sous un ciel laiteux, le cloporte roule et rampe en direction de l'océan.

Trente-six heures après son réveil chez Léo, il se sent à nouveau plus ou moins lui-même. Son taux de sérotonine est remonté à un niveau acceptable. La veille, dans l'état qui était le sien, le trajet depuis les bureaux de son employeur jusqu'à son domicile fut une épreuve des plus pénibles. Une de ces épreuves qui, année après année, ont dressé entre lui et Grand Centre cet infranchissable mur de verre.

Les excès auxquels il s'était adonné avaient mis ses nerfs à vifs. Le moment était mal choisi pour prendre un bain de foule. Un festival de rue l'obligea à changer trois fois de chariot, mais même ainsi, il ne put s'épargner la liesse surfaite qui envahissait les boulevards centraux.

Il allait à travers la ville, ressentant plus que jamais cette vague jalousie devant les existences en apparence simples et tranquilles que menaient les citoyens. Ce livreur concentré au volant de son véhicule, cet homme en blouse grise maculée de graisse dans sa boutique de réparation de cycles et qui semblait tout entier absorbé par sa tâche, ce groupe de jeunes filles qui déambulaient d'un air assuré en s'esclaffant...

Toutes ces vies me paraissent bonnes à vivre, en tout cas plus immédiates que la mienne. Pourquoi y arrivent-ils et pas moi ?, se désolait Félix.

Oh, bien entendu, il n'était pas dupe. Pas au point de s'imaginer véritablement satisfait s'il lui avait été donné de troquer son existence

contre n'importe quelle autre. Chaque vie est livrée avec son lot de problèmes et de frustrations. L'insatisfaction accompagne l'insatisfait partout.

C'est toutes ces autres existences que Félix convoitait. Il aurait aimé les posséder toutes, pouvoir s'enfuir de l'une à l'autre, garder toujours quelques secondes d'avance sur la sensation de vanité qui se pressait comme une ombre à ses trousses. Il enrageait de n'être que lui, que ça, tout en pressentant confusément qu'il était responsable de cette mésentente avec lui-même.

Il était son propre geôlier. C'est la raison pour laquelle il aimait tant à se réfugier dans les livres. Pour fuir sa vie et s'évader vers la galaxie des existences fictives.

C'est dans cette sinistre humeur qu'il dut affronter la *Parade De L'Enfance Retrouvée*. Aucun moyen de se défilier, il lui fallait affronter ce carnaval pathétique pour regagner son domicile.

Le chariot de liaison stoppa de son propre chef. Sur le large panneau d'affichage de la station, on indiquait une vaste zone coupée à la circulation. Trois boulevards parallèles et leurs rues adjacentes rougeoyaient de façon menaçante. Le temps d'atteindre le premier boulevard, la densité de la foule atteignait pour lui la limite du supportable.

Des adultes déguisés et maquillés de façon outrancière déambulaient en mimant des attitudes puériles. Des grand-mères grimées comme des poupées tragiques et attifées de couettes et de tresses, des couples entre deux âges en tenue d'écolier du bon vieux temps - blazer chapeau et bermuda bleu marine - se bouscuaient en sautant à cloche pied. De fausses jeunes filles vêtues d'un chemisier, d'une minijupe et de collants blancs, les pommettes bariolées de maquillage rose et de fausses taches de rousseur, léchaient d'énormes sucettes bicolores d'un air concupiscent.

Pour Félix, ce carnaval représentait quelque chose de profondément tragique, de terriblement obscène. Un vague sentiment de panique commença à le gagner.

Arrivé sur le boulevard central, il réalisa que sa tenue et sa mine renfrognée éveillaient l'attention des faux enfants. Mais il était déjà trop tard pour reculer.

Il se sentit agrippé par le poignet. Un premier groupe se mettait en tête de l'entraîner dans sa ronde, il s'en libéra avec difficulté, provoquant des regards désapprobateurs. Il tomba nez à nez avec trois vendeurs ambulants qui tentèrent de l'affubler d'une cape de Zorro, d'un masque de Goldorak et d'un bonnet à pompon rouge dans un même élan de zèle.

Il bazarde tout l'équipement et s'enfuit au plus vite dans une rue perpendiculaire, se précipitant dans une cafétéria en s'attendant à être rattrapé et lynché par une horde de vieux enfants monstrueux.

Il s'installa au comptoir, commanda un soda à la menthe, essayant d'analyser la peur panique qui s'était emparée de lui, mais n'en eut guère le temps : une femme en robe et coiffe de Bécassine se dirigeait vers lui.

« Le pauvre petit ! Il a pas de déguisement heu... »

Elle se rua vers son visage, un feutre de maquillage à la main. Il détourna la tête, mais elle insista. Dans le fond elle croyait sincèrement lui rendre service et ses amis la rejoignirent et observèrent Félix comme un spécimen d'extraterrestre. Elle revint à l'assaut en vociférant le slogan officiel de cette terrible mascarade : « Alleez, y'a pas d'âge pour être jeuneu ! »

Un autre était derrière qui lui tendit une baguette de fée en plastoc, lui aussi s'exprimait avec l'intonation d'un enfant légèrement retardé.

« Moi si tu veux, je te prête ma baguette magiiiiique.

– Foutez-moi la paix ! », hurle Félix, à bout de nerfs.

Un lourd silence s'abattit sur la salle de la cafétéria. On n'entendait plus que l'écho de la fête venu du dehors. Ses assaillants restèrent figés, incrédules. Ils le contemplaient comme s'ils eussent affaire à un fou à lier, une chose malade, pitoyable.

L'agent de sécurité posté à l'entrée de la cafétéria se dirigea rapidement vers Félix, il avait l'air vraiment fâché. Sans hésiter, il saisit fermement Félix par le biceps. « Monsieur, je vais vous demander de sortir immédiatement ! », dit-il sans hurler, mais d'une voix qui coupait court à toute négociation.

Félix se laissa conduire vers la sortie, résigné, vaincu, sous les regards de l'assistance. Une employée, déguisée en héroïne de manga l'intercepta sur le pas de la porte et lui tendit sa note, pour un soda dans lequel il avait à peine eu le temps de tremper ses lèvres.

Parvenu à son domicile, il s'effondre pour dix heures de sommeil. Au réveil, il est rassuré à l'idée de reprendre la route et tout ceci n'est déjà plus qu'un cauchemar grotesque.

Le voilà maintenant à plus de cent kilomètres du sas sud-ouest. Le cloporte cahote et encaisse courageusement les nids de poule de la chaussée. Félix accélère, plus il roule vite, moins les ornières font trembler le véhicule. Pour la première fois depuis longtemps, Félix ressent l'envie d'entendre de la musique. Il s'empare du dictaphone et enregistre un pense-bête :

« Penser à demander de la musique à Léo. »

C'est le milieu de l'après-midi, il fait une halte sur le marché d'un campement à peu près fréquentable. C'est l'heure la plus poisseuse de la journée et, lorsqu'il s'extrait du cloporte, l'atmosphère presque liquide imbibe rapidement sa chemise. Sur l'horizon, se découpe la

silhouette d'une agglomération, avec ses tours d'habitation et ses cheminées qui ne fument plus.

Félix connaît bien les habitants de ce camp. Ils tirent l'essentiel de leurs revenus du tabac cultivé sur quelques dizaines d'hectares alentour et du commerce de petits cigares coniques assemblés par les mains féminines. Ils se vendent à l'unité, ou par faisceaux de vingt, des petits fagots joliment assemblés.

Chaque cigare est maintenu par un mince fil de coton rouge qui remplace modestement la bague d'un havane.

Les vendeurs sont installés tout au long de la chaussée qui traverse le camp en direction de l'océan.

Félix achète toujours ses cigares au même vendeur, un petit bonhomme chauve et gentiment apathique. Ses lèvres, ses dents, ses doigts sont orange de goudron. Félix, seul citoyen à faire halte de façon régulière dans sa communauté, jouit d'un certain prestige auprès du petit homme.

Le type s'enquiert distraitemment des nouvelles du monde, mais tout ce que lui relate Félix est accueilli avec une vague indifférence. À part lui annoncer que son village sera bientôt rayé de la carte, je ne vois pas ce qui pourrait l'émouvoir, songe Félix chaque fois qu'il a affaire avec ce visage placide.

Le vendeur dévoile parfois une prétendue qualité rare et supérieure. « Pour mon ami, qualité exportation Grand Centre ». Ils en rient, tout se vaut et tous deux le savent.

En fin d'après midi, alors que le ciel s'assombrit et se colore et que la température extérieure rafraîchit enfin un peu, Félix s'arrête pour savourer l'un des toussifs de première classe. Assis, portière ouverte, il sent la vague de nicotine envahir agréablement son cerveau, puis, parvenu à la moitié du cigare, il le jette, vaguement écoeuré.

Il ne fera pas halte chez Lisa pour l'instant, jamais à l'aller. Avaler la route aussi vite que possible, expédier les affaires d'algues, revenir avec un jour d'avance.

Il se peut que ce soit ma dernière visite, songe-t-il. Si Léo obtient toutes les informations, à quoi bon attendre ?

Chapitre VIII

Une fois de plus, Félix passe la soirée et la nuit en compagnie de Lisa et des enfants et, parce qu'il sait que ce sera probablement la dernière, il ressent les choses avec une intensité inhabituelle.

Titus et Nina n'ont pas failli à leur habitude. À son arrivée, ils étaient là, planqués derrière la palissade et l'ont descendu pour de faux.

Ce n'est peut-être pas l'idée du siècle que d'avoir confectionné pour eux ces pistolets factices, mais tous les enfants aiment ça et de toute façon, je n'avais pas le choix, se dit Félix.

Six ans auparavant, une fâcheuse imprudence faillit coûter la vie à l'un d'entre eux.

La portière du cloporte était restée ouverte après qu'il en soit sorti. Le calibre trente-huit chargé se trouvait dans la boîte à gants. Le temps de déposer ses cadeaux dans la cabane et de rebrousser chemin, il tombait nez à nez avec Titus et Nina hurlant et se battant pour la possession de l'arme. Chacun d'eux s'y agrippait et le tirait à lui comme deux singes furieux se disputant une banane.

Les gosses n'avaient que trois ans à cette époque, comment pouvaient-ils savoir ? Aujourd'hui, les jumeaux vont sur leurs neuf ans.

Le jour de cet incident, Félix entra dans une colère noire, envers lui-même il va sans dire.

Il se calma en confectionnant pour eux les deux armes factices, martyrisant de pauvres fourchettes innocentes. Et depuis ce jour, les choses étaient claires : « chacun son jouet ! »

De toute manière, leur enfance touche à sa fin. Ils quitteront bientôt leur monde de rêve et de magie pour faire face à l'improbable réalité. Comment les empêcher de vieillir brutalement, comment sauvegarder leurs illusions dans ces décors où l'espoir n'en finit plus de s'abimer ?

Les enfants ne furent pas étonnés de le voir arriver de si bonne heure. Lisa en revanche lui en fit la remarque. Elle avait noté quelque chose d'inhabituel dans l'air et dans son attitude.

Cette nuit-là, Lisa pose des questions inédites.

Elle veut savoir s'il a été marié, s'il a des enfants, comment c'était « avant ». Félix repense au message qu'il a enregistré pour elle il y a quelques jours, il est troublé. Elle l'entraîne jusqu'aux confins de sa mémoire. Sous le feu de ses questions pressantes, il se surprend à déterrer des souvenirs d'enfance qu'il pensait enfouis à jamais.

Elle sauve ce qui peut l'être, elle sait, elle sent, présume Félix. Et pour la première fois, il entrevoit quelque chose de vertigineux dans l'âme de cette jeune fille qui ne sait ni lire ni écrire et dont les connaissances en géographie se limitent à un périmètre de cinquante kilomètres alentour...

Lisa le questionne à plusieurs reprises au sujet de sa deuxième épouse. Elle ne s'intéresse pas le moins du monde aux détails sordides de sa disparition, elle semble même faire abstraction de ce fait, parlant d'elle au présent à plusieurs reprises.

Félix au contraire peine à se la remémorer vivante. Il ne voit que son fantôme, une silhouette étendue sur le carrelage où le sang, comme dans une bande dessinée, forme une bulle de pensée autour de sa tête. Mais la bulle est désespérément vide.

Toute autre personne qui m'aurait acculé à une telle conversation aurait pris mon poing dans la figure, songe-t-il. Pourtant il se laisse entraîner par le naturel et la bienveillance avec laquelle Lisa lui

soutire des souvenirs, comme on tenterait de sauver quelques ouvrages d'une bibliothèque en flammes.

Lisa n'a pas dormi. Elle n'a donc pas hurlé. Il n'a pas eu besoin de la consoler. C'est elle qui le veille.

Durant son bref sommeil, Félix rêve à nouveau de Titus et Nina armés... Le rêve a lieu durant une matinée radieuse. Il sort de la cabane de leur mère. Il est surpris et ébloui par la présence d'un véritable soleil, punaisé sur un ciel profondément bleu. Sur le sol, l'ombre et la lumière contrastent violemment. La cour devant la maison est cernée de hauts murs d'adobe, comme ceux d'une casbah marocaine. Leur hauteur ne laisse rien paraître du paysage alentour. À cheval entre lumière et pénombre se tiennent Titus et Nina, assis sagement en tailleur autour d'un plateau de jeux de société.

Il s'approche.

Le plateau de jeux n'est autre qu'une version grand format de la photo de groupe, celle sur laquelle Léo a effectué les recherches. Les figurants y sont cependant répartis le long des quatre bordures, coupés au milieu du corps par le cadre, leurs têtes dirigées vers le centre du plateau, comme les figures d'un jeu de massacre.

Au milieu du jeu se trouve son calibre trente-huit, Titus et Nina le font tourner à tour de rôle comme une roulette de casino. Il voudrait hurler pour interrompre l'imprudent passe-temps, mais aucun son ne sort de sa bouche. Il essaye de les toucher, mais ils ne réagissent pas plus que si ses mains étaient faites de vent.

Il se réveille avant que le jeu ne vire à la tragédie.

Au matin, lorsque l'occasion se présente, il planque les médicaments dans un panier et les barres de céréales vitaminées dans le tas de guenilles. Il vérifie au passage que son pistolet est toujours à sa place sous le siège passager.

Tout est en ordre.

Il fait traîner son départ, semble hésiter. Avant de partir, il confie à Lisa l'exemplaire original de la photo.

Lisa observe la photo un instant, puis, sans poser la moindre question, l'enveloppe consciencieusement dans un sac plastique élimé, la glisse sous la couche et le regarde comme pour recueillir son assentiment.

Le voilà maintenant à l'entrée du sas des marchandises, dans l'obscurité reposante du tunnel. Il s'efforce de penser à ce qui vient pour oublier ce qu'il laisse.

Cette fois, il a pris soin de se présenter avec une quantité réglementaire de contrebande, il est aussi peu suspect que possible.

Ni de Planquet ni de Santini au sas sud-ouest. À leur place deux agents blasés et normalement corrompus.

Chapitre IX

Le quatorze juin, Félix se présente au loft dès le milieu de l'après-midi, sans même avoir pris le temps de repasser chez lui. Sa tignasse est encore poussiéreuse et il sent un peu le bouc, constate Léo.

« Les loups ont bien travaillé Félix. Tu ne vas pas être déçu.

– Tu l'as localisé ?

– Oui, enfin... Disons que j'ai une localisation qui remonte à cinq ans. On peut espérer qu'elle soit encore valable. S'il est en vie bien entendu, ce que je ne peux pas garantir.

– Où est-ce ?

– C'est dans l'extrême sud-est, mais laisse-moi tout t'expliquer calmement. Assieds-toi. »

Léo a rassemblé dans une pochette divers documents imprimés, il l'ouvre sur ses genoux, se racle la gorge et commence son exposé.

« Bien. François Charon est né en 74. Le père Charon tient une casse auto entre Mallissant et Gos-sur-mer. 86, divorce des parents. La mère s'est taillée dans le Nord avec un nouveau jules. La villa qu'ils habitent est vendue, François et son père habitent une caravane parquée sur le terrain de la casse. Rien de notable dans les dossiers de collège et lycée : scolarité sans redoublement, mais sans exploits non plus. En 90 une condamnation mineure pour conduite sans permis, à l'âge de seize ans et demi. En 92, baccalauréat spécialité sciences économiques et sociales, mention assez bien grâce à un joli dix-huit sur vingt à l'épreuve de philosophie. Suivent deux années perdues en faculté de sciences éco, pour un diplôme non obtenu. Il ne s'est pas présenté aux examens... 94 : Service militaire dans la marine, à L'Isle

Longue. C'est la dernière génération de conscrits. États de service mitigés. Ses supérieurs lui reconnaissent des capacités de leadership mais trois mois avant la fin de son engagement, il est débarqué à terre. La grande muette tient parole. Motif flou : insubordination et incitation à l'insubordination... Durant les six mois qui suivent la fin de son service, il glande, bricole un peu avec son père. Je trouve ensuite un contrat de courte durée comme vendeur chez un concessionnaire du huitième arrondissement de Mallissant. Démission rapide.

Septembre 96, s'inscrit en fac de droit, à Mallissant toujours. Cette fois il obtient son deug. 98...

– C'est réellement important de se farcir tout ça ?, demande Félix.

– Tu connais le proverbe : connais ton ennemi...

– Je ne vois pas trop en quoi ce genre de trucs peuvent m'être utiles...

– Félix, j'ai bossé longtemps pour rassembler tout ça.

– Pardonne-moi, continue.

– 98, je le retrouve en licence de droit, mais à Leryon. Il est colocataire d'une certaine Élodie Lignan. Elle était également scolarisée à Mallissant l'année précédente. On peut penser qu'il s'agissait de sa petite amie ou d'une très bonne amie puisqu'elle fit le déplacement avec lui.

– Mais comment obtient-on ce genre d'informations, si longtemps après ?

– Ça dépend, cette dernière information par exemple, j'ai pu l'extraire des archives numérisées de la CPS.

– La quoi ?

– La Caisse des Prestations Sociales, l'organisme qui dispensait les allocations logement à l'époque. 99, ça devient intéressant. Écoute bien. Arnaud de Monteuil débarque de Hostbourg avec sa famille.

Grande famille... Le père Monteuil vient pour restructurer un complexe industriel de pétrochimie. Il fait ça très bien le père Monteuil, un virtuose de la désindustrialisation. Il reprend des boîtes moribondes avec leurs dettes, dépèce la bête, trie le grain de l'ivraie et quitte le navire trois ans après, avec une belle plus-value. Si tu veux plus de détails, j'ai une fiche qui récapitule le patrimoine hérité par les trois enfants dix ans plus tard... Sur cette famille, je suis incollable.

– Ça ira... Il a des frères et sœur cet Arnaud ?

– Il avait deux sœurs, elles sont décédées. En... Attends...

– Laisse tomber.

– OK. Donc, 99, Arnaud et François sont ensemble à l'université. Ils obtiennent tous deux leur maîtrise et tous deux réussissent leur pré-capa.

– Leur quoi ?

– L'examen pour devenir avocat. Nous voilà au début du siècle et ta photo date de cette époque. Les quatorze sont tous des étudiants reçus à cet examen. Ce n'est pas vraiment une photo de classe, ça n'existe plus à leur âge. Ils se sont probablement réunis pour célébrer ça. Les douze autres gusses sur la photo ne présentent pas grand intérêt. Leurs routes divergent assez vite. Par contre, à partir de cette époque, Arnaud et François ne se quittent plus. Le fils de bourgeois Hostbourgeois a adopté le fils du ferrailleur Mallissantais. Ils partent en vacances ensemble. Périples dans la république péninsulaire en passant par la principauté. Arnaud lui sort le grand jeu : les casinos, les cités balnéaires huppées... Regarde, c'est drôle, j'ai même une copie de la décision de retrait de permis pour excès de vitesse sur l'autoroute, à hauteur de Mentimillia, fin août. Je peux même te dire qu'ils sont passés par la confédération au retour.

– Et comment fais-tu pour connaître leurs déplacements si précisément ?

– Très simple, les relevés de carte bancaire. C’est toujours Arnaud qui raque d’ailleurs.

– Je pensais que les banques ne gardaient pas les historiques plus de dix ans...

– Ils ne les tiennent plus disponibles c’est tout, mais ce n’est pas perdu pour tout le monde... À l’automne, c’est la montée à la capitale. Probablement pistonnés par papa Monteuil, nos deux compères intègrent comme stagiaires le même cabinet d’avocat : Daemon & Brown, un cabinet prestigieux, il va sans dire. Au printemps suivant, Charon l’échappe belle. Il évite de justesse une condamnation pour détention de stupéfiants. Ce con se fait pincer avec dix grammes de cocaïne en petits paquets, à la sortie d’une discothèque rue Saint-Martre. Là encore, un piston a dû jouer, ça aurait pu lui poser problème pour l’inscription au barreau...

– Mais s’il n’a pas été condamné, d’où tiens-tu l’info ?

– Félix, à cette époque, tout est déjà informatisé, les fichiers de police officiels sont très détaillés... Tu veux voir le procès-verbal de la garde à vue ?

– Non, non, mais... Si je te comprends bien, on dispose de plus d’information sur cette époque que sur la suivante... ?

– En quelque sorte, oui... Je continue ? Donc, les voilà officiellement avocats, ils peuvent enfiler la robe et faire des effets de manche en audience. Mais Arnaud n’exercera pas, il rentre dans l’est où sa famille est revenue et s’enrôle dans les affaires aux côtés de son père qui se sait condamné. Tumeur au cerveau. Pendant les deux années qui viennent, Charon reste au cabinet Daemon & Brown et tous les dossiers des affaires Monteuil lui sont confiés. François Charon perd son père presque en même temps qu’Arnaud perd le sien. Et mine de rien, ce type qui vivait comme un gitan était assis sur un petit trésor. La vente du terrain rapportera quatre millions à François.

L'agglomération de Mallissant, s'est étendue, le terrain est devenu constructible... Un an plus tard, Charon fils fonde à Leryon son propre cabinet d'avocat. Il n'a que trente et un an. Arnaud lui donne du grain à moudre, essentiellement des opérations financières. Mais Charon se constitue également un portefeuille de clients moyennement recommandables : proxénètes de l'est, trafiquants de bagnoles volées... Il a mis sur pied un système de sociétés civiles immobilières avec écran dans la principauté et dans la confédération, ça sent le blanchiment. Lui-même ne se situe qu'à la limite de l'illégalité. Ses clients en revanche sont de véritables criminels. Un avocat ne gagne pas sa vie avec des innocents... J'élude un peu. Dans les années vingt, quand intervient la crise sanitaire avec les conséquences que tu connais sur le cours des denrées, notre duo de choc a un train d'avance. Monteuil père et fils avaient bien anticipé la tendance depuis cinq ans, le groupe Monteuil ayant fait l'acquisition de quantité de terres cultivables, dont ils louent le fermage. Charon s'est invité dans le capital de la holding et je présume que ce fut en échange de quelques précieux services, plutôt qu'en vertu d'une amitié estudiantine. Les choses devenant plus instables de mois en mois, avec les vols et les pillages de plus en plus fréquents, notre Marchand De Sable se déleste de son cabinet, pour se consacrer à la création d'une entreprise de surveillance et de sécurité : VG Lance. Arnaud a répudié les contrats de fermage et la surveillance des exploitations De Monteuil occupe une bonne partie des troupes de Charon. Les escadrons de surveillance de VG ne sont pas réputés pour leur clémence. Leur mission déborde largement de la stricte surveillance. Ils font office de contremaîtres en arme, veillent aux cadences. Plusieurs plaintes déposées pour intimidations, entorses au code du travail, violences. Sans suite. L'état est déjà débordé de tous côtés et le groupe Monteuil par trop indispensable aux équilibres

alimentaires régionaux. Il continue d'ailleurs son expansion, en prenant sous sa tutelle de nouvelles exploitations en échange de sa protection. »

L'attention de Félix baisse à vue d'œil, il semble s'enfoncer un peu plus dans le canapé et dans la rêverie, de minute en minute.

Léo évoque le vote de la loi « sécurité citoyenne » et Félix se souvient d'avoir écouté d'une oreille distraite les débats qui faisaient rage à la radio cet été-là. Dans leur maison de campagne du midi, son épouse et lui-même sentaient que quelque chose d'important se jouait, mais ils n'arrivaient pas vraiment à raccrocher cet enjeu politique à leur quotidien. On était pourtant sur le point d'autoriser des agents de sécurité privés à porter des armes lourdes et à s'en servir...

« En quelques semaines, les troupes de Charon sont équipées jusqu'aux dents. C'est la naissance de l'armée du Marchand De Sable. Effectifs : mille quatre cent vingt hommes. »

Félix s'est redressé en entendant ces derniers mots.

« En 24, en pays Mosoix, survient un incident qui fait tache. Environ deux cents exploitants des propriétés Monteuil se mettent en grève et bloquent les machines agricoles devant les hangars pour empêcher le travail de récolte. VG Lance fait une intervention musclée. Bilan, vingt-huit morts, des dizaines de blessés. Vive émotion. La famille De Monteuil s'émeut, fait semblant de découvrir les méthodes de son fournisseur, rompt les contrats avec VGL, rachète les parts que Charon détenait dans le groupe. Officiellement, le divorce est consommé, Arnaud déclare dans un communiqué que son groupe désapprouve entièrement les méthodes de son ex-partenaire et que toute relation commerciale est définitivement coupée. La holding passe contrat avec deux sociétés concurrentes. Dans la pratique, la douzaine de groupes leader sur le marché de la sécurité pratique une concurrence d'entente. Une grande partie du personnel étant employée

via des boîtes d'intérim, ils peuvent se prêter leurs effectifs sans que personne n'ait grand-chose à redire. La parole de ces miliciens est rarement mise en doute, ils ne sont pas assermentés, mais c'est tout comme. Les contre-pouvoirs sont en pleine débâcle, la presse indépendante moribonde et le journalisme d'investigation un lointain souvenir. »

L'exposé dure depuis une heure et l'attention de Félix, à nouveau, s'envole vers d'autres horizons.

« Pause-café », décrète Léo.

Ils boivent leur café dans un mutisme absolu. Félix tient sa tasse à deux mains, comme pour les réchauffer après une longue promenade hivernale. Ses yeux vagues plongent vers la surface noire du liquide, comme s'il cherchait à y lire son avenir.

Finalement il relève vers Léo son regard lointain.

« Mais, toi... Tu connaissais déjà bien la majeure partie de l'histoire De Monteuil... ?

– Oui, tout ce qui les concerne était déjà dans mes vieux dossiers. Je n'ai eu qu'à les dépoussiérer.

– Donc, François Charon, tu le connaissais également...

– Oui, enfin... Lorsque j'ai vu son nom l'autre jour à l'écran, je n'ai pas percuté immédiatement. Il y en avait du monde dans ce dossier. Je ne les avais pas tous en tête. Quelques heures après ton départ, l'agent de recherche qui se concentrait sur les registres de chambre de commerce m'a rafraîchi la mémoire. Quelque chose te chagrine ?

– Non, non. J'aime bien comprendre. Bon, si tu me disais où il crèche maintenant...

– J'y arrive. Vers l'année 25, j'ai encore quelques données intéressantes. Charon habite à nouveau Mallissant, il a réduit la voilure officielle de VG Lance qui ne compte plus que vingt salariés. Son armée bascule dans l'anonymat. Et c'est à cette époque qu'il fait

l'acquisition d'un très vaste domaine dans le Rocantour. Tout un vallon. L'accès est protégé par une immense clôture. Surveillance haut de gamme jour et nuit. J'ai retrouvé des factures de matériel conséquentes : panneaux solaires, éoliennes, pompes à eau, outils... À partir de ce moment, François Charon disparaît des radars. Pendant ce temps, c'est le bordel généralisé et Monteuil est barricadé dans son fief de l'est. Alors apparaissent les premiers témoignages sur le Marchand De Sable, sa liturgie foireuse, les innombrables exécutions. Et sans cette photo et ton témoignage, François Charon et le Marchand De Sable seraient restés deux personnes distinctes.

– Et tu penses qu'Arnaud et lui continuaient à trafiquer ensemble à cette époque ?

– Difficile à prouver. Mais les deux vocations ont un point commun. Arnaud à la fin des hostilités et François pendant, défendent chacun à leur façon la même idée : celle selon laquelle il faut faire un choix, sauver ce qui peut l'être, sacrifier le reste. Le Marchand De Sable applique cette sélectivité de façon pratique et meurtrière neuf ans durant, François la transforme en concept de zone sécurisée. Il regroupe les citoyens les plus utiles et les mieux nantis et abandonne à la misère et au non-droit les enfermés dehors. Grand Centre est né. J'avais raison Félix ! Depuis tout ce temps. De Monteuil est bien la crapule que j'ai tenté de dénoncer. Je ne fantasmais pas, j'étais même en deçà de la réalité !

– Et la localisation ?

– Pardon ?

– Tu m'as dit que tu avais une localisation datant de cinq ans.

– Oui, oui, effectivement. Charon n'a pas bougé en fait. Toujours dans sa vallée privatisée du Rocantour. J'ai obtenu péniblement un contact unique. Son ADN à l'état de trace sur des échantillons de miel, livrés à Grand Centre. Le fournisseur se nomme « Le Refuge ».

Pendant quatre ans, l'agent de réassort en contact décrit la source comme une communauté autonome saine et fiable. Les coordonnées géographiques correspondent à la vallée. Depuis, Grand Centre a cessé le commerce avec ces régions reculées : trop de problèmes. Fin de l'histoire... Elle te plaît ?

– J'en attendais pas tant.

– Qu'est-ce que tu comptes en faire ?

– Rentrer chez moi, réfléchir.

– Je te comprends, ça fait drôle n'est-ce pas ?

– Hem. Léo, un dernier service à te demander.

– Dis toujours.

– J'aimerais que tu me prépares un peu de musique pour écouter dans le cloporte. Marre du silence.

– Ha, ha ! Si ce n'est que ça, je te compile trois mois d'autonomie. »

Félix quitte le loft songeur, l'après-midi touche à sa fin.

À l'ouest, la couronne de brume vire au rouge sang.

Chapitre X

Félix employa les semaines qui suivirent, à planifier ce voyage dont il savait qu'il serait sans retour.

Il s'était procuré largement assez de carburant pour alimenter le cloporte jusqu'aux montagnes de l'extrême sud-est mais pas assez pour en revenir. Et ce qu'il avait l'intention d'accomplir entre-temps lui interdisait tout espoir de retour à Grand Centre.

Il ne pouvait même pas dire que ces préparatifs le rendaient fébrile. Les actes s'enchaînaient dans un étrange automatisme. Il ne s'était guère donné la peine d'évaluer avec soin le pour et le contre, la marche à suivre s'était imposée d'elle-même. Quitte à y être, un de plus ou un de moins...

Léo a rassemblé pour son ami un nécessaire de voyage plein de petites attentions : un carnet de route empruntant un itinéraire discret mais raisonnablement praticable, une clé chargée de plusieurs heures de musique, quelques bouteilles de sa gnôle trafiquée et, dans une petite valise d'aluminium rembourrée de mousse, le nécessaire du petit saboteur : cinq allumeurs électriques, deux jeux d'émetteurs et récepteurs, une télécommande et une notice manuscrite simple et didactique. « Pour le reste, lui assura-t-il, tu sauras te débrouiller. Tu sais réparer un moteur à hydrogène, tu sauras comment en piéger un... »

Félix passe sous silence son intention de faire un crochet par la capitale. Moins Léo en saurait, mieux il s'en porterait, présume-t-il.

Mais il doit bien se douter que l'objectif a été revu à la hausse puisque j'ai demandé l'adresse de Monteuil.

« Route de Malabosc. Saint Reclus.

– Au revoir Léo.

– Adieu, Félix. »

Deuxième partie

« Mes souvenirs sont d'une autre planète où les bouchers vendaient de l'homme à la criée »

Léo Ferré.

Chapitre XI

Il n'est que cinq heures lorsque le réveille-matin de Luc Leyrer sonne le début des hostilités. On entend les premiers véhicules qui passent en chuintant sur le boulevard.

La veille, à l'heure où ce dernier, s'apprêtait à quitter le bâtiment du palais de justice, son supérieur l'avait rappelé *in extremis* au bas des marches du grand hall : « Luc, Luc, lui avait-il lancé du haut de l'escalier, attendez- voir une minute ».

Attendez-voir une minute... Une expression que le boss prononçait vingt fois par jour, au bas mot. Un tic de langage qui s'immisçait dans son parler mielleux même lorsqu'il n'y avait rien à attendre et encore moins à voir.

« Pourriez-vous remonter une minute dans mon bureau je vous prie ? ».

Luc Leyrer interrompt ses rêveries d'escalier et rebrousse chemin. Le revoici las et penaud dans le bureau de son supérieur qui se saisit du combiné du téléphone resté décroché. « Ouiiii, je suis à vous à nouveau. Il est avec moi, oui... »

Il se retourne vers Luc Leyrer et dans un geste un peu théâtral, pointe un index solennel et vertical. Un signe qui, de sa part, ne peut vouloir dire qu'une seule chose : attendez voir une minute.

Quelle poisse. Dire que la plupart des collègues ont eu la géniale intuition de désertier le palais à dix-sept heures quarante-cinq précises, se lamente Luc.

« Tout à fait, ils se connaissaient bien... Mm... Ça ne posera aucun problème, poursuit son patron, je me porte garant de sa disponibilité.

Entendu... Ouïïï... Bien sûr... Vous pouvez me l'épeler... C'est noté. Je vois... Comptez sur moi... Mais je vous en prie, c'est tout naturel. Nous nous reparlons très vite, ouïïï. À très bientôt ». Il raccroche.

Luc Leyrer avait peine à croire que cette emphase doucereuse ait suffi à compenser la nullité notoire de son supérieur, il fallait pourtant se rendre à l'évidence...

Mais plus inquiétant, on parlait de lui au téléphone et pas du premier pigeon disponible rattrapé au vol sur les marches du palais : « ils se connaissaient bien », a-t-il dit.

Dans son impeccable chemise et sans regarder Luc, son patron écrase une touche du téléphone à trois reprises, quelques secondes plus tard, sa secrétaire surgit devant la porte du bureau. Il lui tend désinvolte la feuille sur laquelle il a pris note. « Madame Raisnais, demandez immédiatement au service des archives une copie de ce dossier C.M.V. Sous enveloppe cachetée. Dites-leur que c'est tout à fait urgent. Nous l'attendons. Enveloppe cachetée, n'oubliez pas. Bien bien, à nous deux maintenant. Monsieur Leyrer... Je viens de recevoir une demande d'assistance dans une enquête préliminaire du pôle criminel secteur capitale. Il semble que votre ancien collègue, Monsieur Léo Martin soit impliqué dans cette affaire... Ce n'est pas très clair. Vous vous connaissiez bien n'est-ce pas ?

– Oui, c'est-à-dire...

– Vous étiez même bons amis.

– Nous étions collègues à la C.M.V., mais...

– Mm... Bien, bien. Je ne peux guère vous en dire plus pour l'instant mais... Attendez-voir. »

La console était en train de recracher une page à en-tête officiel qui s'enroulait sur elle-même comme une couleuvre.

« Votre fiche de mission. Vous partez demain, pour une durée à préciser. Vous me voyez désolé pour cette notification tardive, mais

ils ont un besoin urgent de votre collaboration. Collaboration que j'attends entière de votre part, n'est-ce pas ? »

Luc avait pris l'habitude d'ignorer les questions rhétoriques de son supérieur. Ce dernier continua : « Je me permets de vous faire patienter quelques minutes dehors. Carole va rapporter un dossier cacheté que vous remettrez à Monsieur Bradet, là-haut. De la viande froide... Étrange histoire. »

Viande froide ?!, s'étonna l'inspecteur. On ne l'a jamais vu mettre un pied à la morgue ! Il ferait mieux de s'en tenir aux *attendez-voir*. Et ça dure longtemps une *durée à préciser* ? Quelle poisse, pestait Luc intérieurement.

« Et bien, on reparle de tout ceci très vite. Pour les billets vous voyez avec Carole.

– Entendu. »

Cinq heures et neuf minutes, le réveil rappelle à l'ordre Luc qui s'était entre-temps rendormi. Il n'avait pu trouver le sommeil avant deux heures du matin. « Pourquoi neuf minutes, dix, c'était trop demander ? », maugréa-t-il.

Sous la douche, Luc repense à son ancien collègue. Léo, Léo bordel. Quelle connerie as-tu faite ?

Il n'avait guère revu l'énergumène du recoupement ces dernières années. Quelques nouvelles de loin en loin tout au plus. Amis, c'est un bien grand mot... Tout le monde aimait bien Léo Martin, voilà tout.

Au sein de la Commission Mémoire et Vérité, Léo Martin était connu pour son caractère franchement loufoque. Mais on appréciait ses compétences techniques, ses collègues avaient souvent recours à ses talents.

Après son départ, un certain ennui s'était abattu sur la commission, d'autant que l'engouement du public pour tout ce qui avait un rapport avec la mémoire et la vérité allait s'amenuisant.

Lors de sa création pourtant, la C.M.V. fut submergée par les demandes pressantes des survivants. Puis les demandes s'étaient faites moins nombreuses et moins pressantes.

Les enquêtes révélaient souvent des ambiguïtés dont les survivants se seraient bien passés.

« Non Monsieur, je ne vous accuse pas de mentir, mais c'est notre travail de vérifier... Il ne s'agit pas d'agiter la merde, comme vous dites, mais d'établir la vérité... »

Dans ces conditions, la plupart se mirent à penser : autant faire son deuil de la vérité en même temps que celui des disparus.

Leyrer s'habille rapidement, sa compagne est toujours endormie, il attrape sa trousse de toilette, l'ajoute à son sac de voyage, jette un dernier regard compatissant sur sa figure blême dans le miroir de l'entrée et ferme la porte sans bruit derrière lui. Devant le portail du pavillon, un véhicule privé l'attend pour le conduire à la gare.

C'est bien la première fois qu'on me traite avec autant d'égards. Léo a dû faire une connerie de première classe.

Chapitre XII

Enregistrement numéro 7

Je n'ai pas l'habitude de dénoncer, mais je vais faire une exception. C'est Planquet qui a fourni le combustible, moyennant un bakchich indécent. Voilà, c'est dit.

Le jour où Félix vint trouver Planquet pour négocier deux cylindres d'hydrogène supplémentaires, ce dernier eut de la peine à cacher sa joie. Le tarif pour ce genre de prestations s'élevait bien au-delà des bonifications habituelles.

« Et tu vas où avec 600 kilomètres d'autonomie supplémentaire ?

– Je ne peux pas te le dire pour l'instant.

– Carl passe aux choses sérieuses on dirait. Ça doit être une sacrée cargaison pour mériter ce détour, fit Planquet en se frottant les mains.

– Très belle, tu verras.

– Tu me plais Félix ! Compte sur moi pour t'accueillir à l'arrivée.

– Patience, je suis pas encore parti.

– Ouais, ouais, départ le 5, j'ai pigé. Tu auras la thune ? Y a pas de crédit qui tienne pour l'hydrogène.

– Je l'aurai. »

Et Félix de penser : Je me demande ce que tu feras de cet argent, mais c'est le dernier que tu recevras de ma part, tu peux toujours l'attendre mon retour sur ton maudit quai.

Auparavant, Félix et Planquet étaient tombés d'accord sur la logistique du larcin : lors du prochain départ de Félix, le contrôleur de douane aurait introduit deux cylindres de combustible au parking des

départs, sortie sud, dans un véhicule stationné là pour l'occasion. Il ne resterait qu'à les transférer dans le cloporte et Planquet empocherait quatre-vingts jolis petits billets de cent.

Entre-temps, Félix devait encore effectuer une mission de réassort. À son retour, il disposerait de trois journées libres consécutives.

Son billet de train pour le secteur capitale était déjà réservé. Trois jours, c'est un peu court pour visiter une aussi grande ville et faire partir en fumée un illustre député...

Son intention était de quitter Grand Centre dans les vingt-quatre heures qui suivraient, afin de mettre toutes les chances de son côté.

Enregistrement numéro 8

Il me reste sept jours à tuer. Jamais le temps ne m'a paru aussi long. À croire que les heures sont plus difficiles à tuer que les gens.

La végétation agonise sous la chaleur du mois de juillet, le cloporte se dandine en direction de Grand Centre.

Six jours durant, il a arpenté la région de plateaux calcaires et les gorges réputées pour la santé de leurs forêts de pins et de chênes. Félix s'est rendu dans une douzaine de scieries, s'enivrant une dernière fois des odeurs de résine et de tanin. Il y a pris nombre d'engagements qu'il ne pourra pas tenir. Toute l'imposture de ses dernières années résumée en une ultime comédie. Ces pauvres gars vont perdre leur temps à cause de moi, déplore-t-il, alors qu'il n'est plus qu'à une demi-heure de son dernier contrôle douanier.

Demain matin, Félix doit s'embarquer à bord du train quotidien qui rallie la capitale.

Enregistrement numéro 9

Alors ça c'est drôle, Léo. Dans ta sélection musicale, il y a ça, écoute... Attends... Là !

(Musique, Bob Marley chante :

« I shot the Sherif

But I did not shoot the deputy ».)

Tu l'as fait exprès ! (rires)

Chapitre XIII

Le train de Luc Leyrer vient de s'immobiliser, ce dernier se réveille, jette un regard par la fenêtre, constate qu'ils ne sont pas stationnés en gare mais au milieu d'un paysage de banlieues vagues : des édifices passablement endommagés, quelques abris de fortune d'où s'élève un peu de fumée et de très rares silhouettes humaines.

« Notre train est maintenu à l'arrêt quelques minutes. Suite à un acte de vandalisme, les voies sont encombrées de débris qui peuvent nuire à la sécurité des passagers. Des agents libèrent actuellement la voie, nous allons repartir dans quelques instants ».

Luc se rendort.

Face au quai, Bradet et Luc Leyrer n'ont aucun mal à s'identifier : le train étant aux deux tiers vide, la gare presque déserte. Les vastes proportions du grand hall amplifient l'impression de calme. La salle des pas perdus n'aura jamais autant mérité son nom se dit Luc en entendant résonner les bruits de talons sous les arcades.

Tout en lui serrant trop fermement la main, l'inspecteur le jauge avec précision. Mais la tenue comme le visage de Luc Leyrer ne fournissent guère d'indice sur sa personnalité. Le visage de Leyrer est raisonnablement ramolli pour un cinquantenaire, le blanc de ses yeux est sain. Il ne se drogue pas, conclut Bradet.

« Vous êtes marié et vous avez deux enfants n'est-ce pas ?

– C'est exact. »

Une question de pure politesse, Bradet disposait déjà de cette information. Politesse que Luc ne se sent nullement obligé de retourner.

Ils s'installent à bord d'un véhicule privé, Bradet manœuvre lui-même. Au fait, il est quoi Bradet, commissaire, divisionnaire ?, s'interroge Luc. Au fond, qu'est-ce que ça change. Il choisit de profiter du trajet pour observer la ville, plutôt que d'engager la conversation.

Leyrer avait bien connu la capitale d'avant mais n'y était revenu qu'en de rares occasions après les évènements. Il a du mal à admettre que ces rues, autrefois si vivantes et affairées, soient aujourd'hui si vides et si négligées. Les façades sont les mêmes, les avenues tracent la même géométrie immuable, mais tous ces volets clos, l'absence d'embouteillages klaxonnant, l'herbe et la végétation distordant les trottoirs donnent un aspect terriblement mélancolique à ce décor.

« Vous avez un dossier cacheté pour moi n'est-ce pas ? », demande M. Bradet.

Sans prendre la peine de répondre, Leyrer tire l'enveloppe de la sacoche posée entre ses jambes. Enveloppe qu'il dut attendre jusqu'à vingt heures passées, assis sur un banc en bois comme un écolier attendant sa punition, tandis que son supérieur avait depuis longtemps déserté son poste. Davantage que l'attente, c'est le scellé de confidentialité qui l'avait irrité et vexé au plus haut point. Je sais tenir ma langue, bon sang ! Me mettre au parfum serait la moindre des choses.

Bradet conduit très prudemment, ne se tourne jamais vers son passager, même durant l'attente aux rares feux rouges encore en service.

« Cela va vous paraître étrange, Monsieur Leyrer, mais, avant toute discussion avec vous, je vais vous demander de lire un... Texte. Je souhaiterais avoir votre réaction spontanée sur ce... Document. »

Du vide-poches situé dans la portière gauche, Bradet tire une liasse de feuilles A4, dactylographiées.

« Léo est en ce moment en garde à vue prolongée dans nos bureaux. Il refuse de s'exprimer, mais insiste pour terminer ce... texte. Hier après-midi, nous avons extrait ces pages de la console qu'il utilise. À l'heure où je vous parle, il continue d'écrire. Nous n'avons rien contre le fait qu'il écrive, mais il se trouve que l'affaire urge un peu. Nous lui avons accordé jusqu'à ce soir pour terminer son... Histoire. »

Leyrer feuillette distraitemment les pages agrafées. La première page s'ouvre sur quelques phrases qui empruntent davantage au style du polar qu'à celui d'un procès-verbal : « *En matière d'homicide, selon l'idée reçue, le plus difficile serait de tuer pour la première fois...* »

Luc ouvre le document à la dernière page, son regard s'arrête sur la phrase suivante : « *Félix passe sous silence son intention de faire un crochet par la capitale. Moins Léo en saura, mieux il se portera, présume-t-il. Mais il doit bien se douter que l'objectif a été revu à la hausse puisque j'ai demandé l'adresse de Monteuil* »

Luc se souvient alors du communiqué parvenu l'avant-veille au palais : « ... *l'explosion inexplicquée du véhicule privé que le parlementaire avait l'habitude de conduire lui-même... Signaler d'urgence toute information pouvant avoir rapport, même lointain, avec la victime. Palais de l'Isle, secteur capitale* ». Mais Luc se garde bien d'y faire allusion.

Qu'est-ce donc que ce délire ? Léo serait mêlé à cela ? Luc peine à le croire. D'un autre côté, les gens changent, songe-t-il.

Leyrer n'aime pas lire en voiture, tout en profitant du documentaire haussmannien qui défile derrière les vitres, il demande :

« Je croyais que c'était Léo lui-même qui avait rédigé ce texte...

– En effet, en effet, c'est bien lui.

– Pourquoi parle-t-il de lui-même à la troisième personne dans ce cas ?

– Vous avez remarqué. »

Mis à part cet indigeste document, Bradet reste avare d'informations. Quelques minutes s'écoulent en silence.

Dire qu'on ne m'a toujours pas communiqué le chef d'inculpation. C'est tout de même un comble, se lamente intérieurement Luc Leyrer. Si ça se trouve, je suis sur la liste des suspects...

« Il y a un titre et des chapitres ? ! Ce n'est pas banal pour une déposition, reprend-il...

– Pas banal. Non vraiment pas banal. C'est pour cette raison que nous sollicitons votre aide. Vous le connaissiez. À ce propos, je suis désolé pour cet ordre de mission de dernière minute.

– Vous n'êtes plus à l'Isle ?

– Pardon ?

– Vos locaux, ils ne sont plus sur l'Isle ?

– Ah... Si si, c'est toujours là-bas que ça se passe. Mais je vous emmène directement à votre hôtel. Ce n'est pas le grand luxe, mais c'est correct.

– Ce n'est pas nécessaire, on peut y aller directement. Plus vite on aura commencé...

– C'est-à-dire que... Comme je vous l'ai signalé, votre première contribution consiste à lire ce document. Vous serez mieux à votre hôtel pour cela. Quand vous aurez terminé, nous viendrons vous chercher, disons, dans le courant de l'après-midi. Profitez-en pour vous reposer. Mais n'oubliez pas de faire vos devoirs ! »

Faire mes devoirs ?!, c'était la deuxième fois en très peu de temps que Luc se sentait traité comme un écolier.

La position lui semble très inconfortable.

Il ressent soudain un terrible malaise en réalisant toutes les humiliations qu'il a lui-même infligées à ses prévenus et témoins. Sans savoir lequel de ces deux statuts était le sien à ce stade de l'enquête, Luc éprouve un mauvais pressentiment, une chose est certaine, il n'est pas ici en tant que simple collaborateur.

Bradet le dépose devant l'hôtel, un immeuble sans âme du siècle dernier, dans une rue plutôt étroite pour le quartier. Deux collègues les y attendent, leur tenue ne laisse guère planer le doute. L'un d'eux ouvre la porte du véhicule pour Luc.

« Service voiturier tout de même...

– Ce sont des collègues, répond Bradet qui ne semble pas saisir la plaisanterie. Ils vont vous conduire à votre chambre. Lorsque vous aurez terminé, faites-leur signe.

– Je ne vais pas me perdre entre la réception et ma chambre...

– Au fait, je suis désolé pour le téléphone... Les ordres sont stricts, pas de contact avec l'extérieur. Mais plus tard, vous pourrez téléphoner à votre épouse depuis mon bureau si vous le désirez. »

Luc Leyrer n'est pas inquiet, mais profondément agacé. S'ils souhaitent mon entière collaboration, ils s'y prennent très mal. En tout cas, me voilà fixé : je suis suspect, mais pas au point d'entrer en garde à vue.

Le voilà enfermé dans sa chambre, sans téléphone, deux agents de police en faction devant sa porte. Il ressasse sa colère quelques minutes, puis se laisse tomber sur le lit et ouvre l'étrange déposition.

C'est la seule façon d'en savoir un peu plus et ça me calmera.

Chapitre XIV

Quarante-huit heures avant celui de Luc Leyrer, le train de Félix s'immobilise sur le même quai, sous la vaste halle de fer et de verre. Le temps n'est ni beau ni mauvais. Le ciel reste blanchâtre et bien trop lumineux, l'air est tiède et collant. Les turbines et le chlorure d'argent ne peuvent pas toujours faire des miracles.

On dirait qu'il va pleuvoir, pressent Félix.

Il rejoint la rive gauche, à bord d'un chariot de liaison, puis se rend à pied de l'autre côté du fleuve. Il traverse les deux ponts successifs qui enjambent majestueusement l'eau, mais entre leurs piles, le fleuve est tristement amaigri.

Une simple rivière brune coule au fond de l'ancien lit, les berges sont boueuses et jonchées de détritits. Une incroyable quantité de bouteilles vides, des casseroles, des bicyclettes, des épaves de scooters, quelques carcasses d'autos et divers objets difficiles à identifier, l'ensemble étant recouvert d'une pellicule de boue et de vase de la même teinte brunâtre. Il en émane un remugle d'œuf pourri.

À plusieurs ponts de distance, Félix aperçoit un groupe de jeunes silhouettes à la recherche de trésors, dans cet improbable paysage de marée basse.

Sur le parvis de la cathédrale, une poignée de visiteurs observe les bas-reliefs du portail. Félix remarque que l'un d'eux semble terrorisé, comme une proie surprise en terrain découvert. L'homme lance des coups d'œil inquiets derrière son épaule. Le regard de Félix et celui de l'homme se croisent brièvement, ce dernier baisse la tête instinctivement.

Celui-là passera le restant de ses jours tétanisé par la peur, diagnostique Félix qui en a connu d'autres traumatisé dans le genre.

À la station de la rive droite, Félix s'informe du prochain train en direction de Saint Reclus : il lui faudra attendre jusqu'à quatorze heures.

Dans une petite épicerie du quartier, Félix se procure du pain, des sardines en boîte et quelques pommes en guise de déjeuner. Il fait également provision de gâteaux secs qu'il enfourne dans le sac à dos.

Les clients sont plutôt rares et le vendeur tente d'engager la conversation.

« Vous n'êtes pas du quartier, vous visitez ?

– Effectivement.

– Si vous aimez bien les églises, faut aller voir celle de Saint François, ça vaut mieux que la cathédrale mais personne ne le sait. C'est peint de toutes les couleurs...

– Excusez-moi, mais ma femme m'attend, ment Félix.

– Pas de problème, c'est juste pour renseigner.

– Au revoir.

– Mm... »

Félix s'est installé sur un parapet face au fleuve, malgré l'effluve nauséabond. Quelques rares piétons lui jettent un rapide coup d'œil en passant.

Il pose devant lui le pain et pendant qu'il ouvre la boîte de sardines, garde un œil sur les pigeons qui s'assemblent en grand nombre autour de lui. Les volatiles se montrent plus entreprenants d'instant en instant, semblant considérer comme un fait acquis qu'une partie de sa pitance leur revient de plein droit. Félix lance un quignon à quelques mètres de lui et profite de la diversion pour terminer la confection de son sandwich.

La frénésie des premiers convives fait jaillir du ciel d'autres pigeons qui s'agglutinent et luttent autour du quignon trop volumineux. Parfois, dans la nuée de froissements d'ailes, l'un des volatiles s'empare du pain et tente de prendre son envol, mais la mêlée de plumes lui arrache bien vite le butin et le remet en jeu.

Avant que Félix n'ait avalé sa deuxième bouchée, le quignon a disparu, dépecé par les coups de becs rageurs.

Captivé par ce nuage vivant, Félix égrène un peu du pain restant sur le parapet, à deux pieds de lui, curieux de savoir jusqu'où se risqueront les oiseaux. Et les pigeons, nullement indisposés par sa présence envahissent l'espace et nettoient la pierre jusqu'à la dernière miette. Ils tournent maintenant vers Félix un petit œil rond et luisant comme une perle noire et tandis qu'il s'apprête à porter à sa bouche le sandwich, les pigeons volettent autour de lui et deux d'entre eux poussent l'audace jusqu'à venir se poser à même son avant-bras.

Fasciné par leur familiarité, il découpe un nouveau morceau de pain et le tient en l'air devant lui. Bien vite ses bras sont transformés en perchoir, tandis que d'autres pigeons tentent de lui arracher le morceau en plein vol. Les coups de bec sont rapides, nerveux, presque violents et sur le quai tout autour de lui, ils sont près d'une centaine à s'empresser, hochant la tête en cadence. Soudain, ils s'envolent en fouettant l'air comme un seul être pour se poser à peu de distance.

« C'est interdit de nourrir les pigeons, Monsieur ! »

Félix sort de sa rêverie ornithologique : « Pardon ? »

La petite vieille qui vient de surgir de nulle part lui jette un regard de désapprobation consterné.

« Les pigeons, vous ne devez pas les nourrir, sinon ils prolifèrent.

– Que vous ont-ils fait ? », s'insurge Félix.

Elle ne lui répond pas mais insiste : « Vous risquez une amende si je le signale à la police. Vous feriez mieux de retourner là d'où vous venez. »

Il se sent pris d'une envie de biffer cette dame et de lui hurler à la face : « Mais ce ne sont que des oiseaux, vieille bique ! » Mais il se contient. Ce n'est vraiment pas le moment d'attirer l'attention sur ma personne, surtout avec ce qui se trouve dans mon sac, se raisonne-t-il. Sans demander son reste, il rassemble ses affaires et quitte les lieux au plus vite, la vieille dame maugréant derrière lui. De toute manière, l'endroit n'était pas propice au pique-nique, les pigeons ne m'auraient jamais laissé manger en paix.

À treize heures vingt, le sandwich de sardine avalé, loin des pigeons et des harpies, Félix se dirige à nouveau vers la station de la rive droite.

Pendant les quinze minutes d'attente sur le quai en sous-sol, Félix observe attentivement la douzaine d'autres individus qui patientent.

Il se remémore l'époque où une foule pressée envahissait ces quais et où nul n'avait de regard pour les autres. Plus les voyageurs se trouvaient tassés, plus ils savaient faire abstraction les uns des autres.

Maintenant au contraire, tous s'observent, sans insistance, mais de façon systématique, sans que l'on sache s'ils le font par méfiance ou dans l'espoir de reconnaître un visage.

Le train entre en gare dans un affreux crissement d'essieux. La carrosserie des voitures est cabossée et maculée de rouille. Félix s'installe au premier, il est le seul voyageur à cet étage du wagon.

Les stations au nom familier défilent, mais seuls leurs noms sont familiers. Félix ne parvient à les rattacher à aucun souvenir. Le territoire lui est absolument étranger.

Le convoi progresse lentement, chaque changement d'allure distend ou écrase le train dans un grand fracas. Les voitures semblent souffrir comme les vertèbres d'une échine malmenée par l'effort.

À l'orée du centre-ville, le train retrouve l'air libre, mais les voies restent protégées par une robuste voûte grillagée.

Aux alentours, le paysage est d'une austérité accomplie : des îlots de bâtiments sans fenêtres, de vastes avenues désertes, défoncées, encombrées de gravats, de débris et de véhicules incendiés.

Bien qu'incorporés à Grand Centre, ces quartiers restent peu et mal fréquentés. En de rares endroits, un mince filet de fumée témoigne néanmoins d'une présence humaine sporadique.

Quelques kilomètres au-delà, le paysage reprend un peu de dignité.

Le train fait sa première halte depuis le centre.

Félix fixe alors son attention sur un homme à l'allure anachronique qui s'éloigne sur le quai. L'homme avance sans empressement, regardant ses pieds. Il est coiffé d'un feutre gris un peu déformé, porte un imperméable aux formes avachies, au bout de son bras flasque se balance une serviette de cuir élimée. Son aspect intrigue Félix. À quoi ressemble la vie de cet homme ? Qu'a-t-il fait et enduré durant les vingt dernières années ? On dirait qu'il n'a pas pu se résoudre à changer de tenue depuis tout ce temps...

Le train repart.

Félix se laisse absorber par le défilement des paysages. Dans ce wagon où il se sent passivement conduit vers son destin, les longues chevauchées à bord du cloporte lui manquent.

Lorsque le train atteint le terminus de Saint Reclus, son corps se raidit brusquement.

Il quitte la gare, en même temps qu'une petite trentaine de voyageurs et s'efforce de se conduire comme s'il savait précisément où il allait.

Depuis des années, il s'était habitué à se fondre dans la population de Grand Centre, à s'y glisser comme un fantôme sans attirer l'attention sur lui, à tel point qu'il lui semblait parfois être doté d'une sorte de don d'invisibilité. Pourtant, dans le terminus de cette petite gare qui fut celle d'une banlieue cossue, il se sent jaugé, épié comme un animal qu'on aurait laissé échapper d'un zoo par mégarde.

Devant la gare, une voiture de patrouille est stationnée.

Pas maintenant, pas comme cela, supplie-t-il en silence en tentant de conserver une attitude décontractée.

Il s'éloigne rapidement des abords de la gare par une rue en pente, bordée d'un côté par des pavillons aux volets clos, de l'autre par une forêt.

S'estimant hors de la vue de quiconque, il quitte la route en quelques foulées pour disparaître dans le sous-bois souple et odorant.

Les arbres, des chênes pour l'essentiel ont l'air mal en point, leurs feuilles sont partiellement brûlées par un feu bactérien qui leur donne une vilaine couleur de rouille. Certains spécimens sont définitivement morts et laissent apparaître un ciel gris entre leurs branches nues.

Assis sur un tronc, Félix consulte le plan qui va lui permettre d'atteindre la résidence d'Arnaud de Monteuil.

Selon son estimation, il peut rejoindre la route principale en coupant à travers bois droit vers l'est, ensuite, en la longeant durant un kilomètre il croisera celle de Malabosc dans laquelle réside Monteuil.

Les mouches sont nombreuses à venir le harceler, il se met en route. Seul au milieu de ces troncs centenaires il se sent dérisoire et la situation lui semble vaguement absurde alors qu'il bataille pour franchir des massifs de ronces. Mais il met toute son énergie à combattre ses doutes, les taillis et les mouches. Il continue à s'enfoncer dans ces bois moribonds qui lui semblent plus hostiles que

tous les paysages dévastés dont il a l'habitude, dans les vastes territoires au-delà de Grand Centre et de sa sécurité.

La transpiration rend ses vêtements lourds et collants. Un essaim de mouches, nuage d'électrons fébriles, s'est mis en orbite autour de son visage moite et il reconnaît le vibrato aigu des moustiques près de ses oreilles.

Il avance comme un robot, sans réfléchir.

Après vingt minutes d'efforts, il débouche sur la grande route forestière. Félix chemine le long de la route, mais s'en tient à quelques mètres de distance. Les mouches font suffisamment de bruit pour masquer l'approche d'un véhicule à hydrogène. Il ne fait aucun doute que ses vagabondages seraient jugés hautement suspects.

Que le contenu de son sac fût inspecté et tout s'effondrerait.

Quelques minutes plus tard, en effet, un véhicule de patrouille se glisse à faible allure sur la route, Félix ne l'entend que tardivement. Il se plaque au sol, le véhicule poursuit sa course.

Félix s'éloigne un peu plus de la voie et parcourt les kilomètres suivants en bataillant contre broussailles et branches mortes. Lorsqu'il croise enfin la route de Malabosc, il est essoufflé, trempé de sueur et les mouches redoublent de fébrilité autour de son visage moite.

C'est à cet instant seulement que Félix prend conscience d'un oubli de taille. Il n'a rien emmené à boire ! Il est incrédule. Comment ai-je pu oublier cela ?! La première chose dont il fallait se préoccuper !

Il avait pensé à son arme, à son couteau, aux explosifs, aux détonateurs, à une cagoule, une lampe frontale, une lime au tungstène, une paire de gants fins, une tenue de rechange, une petite longue-vue télescopique, de la nourriture, du feu...

Mais, habitué qu'il était aux réservoirs toujours pleins que transporte le cloporte, il en avait oublié cette chose primordiale : l'eau.

Par une telle chaleur, son corps ne tiendrait pas quarante-huit heures... À cette seule pensée, Félix sent sa bouche s'assécher et sa soif s'accroître, mais il est trop tard pour faire demi-tour.

Quand bien même il trouverait un commerce dans les bourgs alentour, y apparaître serait bien trop risqué. Il lève les yeux vers le ciel, son seul espoir. La pluie ou crever de soif en planque, songe-t-il.

La tête lui tourne un peu, son cœur bat trop vite, il se sent obligé de s'asseoir. Une sensation désagréable l'envahit. Il lui semble être coupé en deux, à la fois acteur et spectateur d'un film dont les images se mettraient à défiler trop lentement. Et cette lenteur a quelque chose de menaçant. La lumière l'aveugle et il semble que d'un instant à l'autre, la bobine de ce film va s'arrêter, se déchirer sous l'effet de la chaleur intense du projecteur et, qu'à travers la pellicule cloquée va surgir la blancheur violente d'une lumière qui mettra fin à son propre spectacle. Alors, comme pour confirmer cette sensation cauchemardesque, les bruits qui l'entourent s'atténuent progressivement comme si la bande-son subissait les premiers dommages.

La crise finit enfin par s'estomper.

Le bruit des oiseaux et celui des mouches reprennent progressivement comme si le démiurge de cette comédie remontait enfin le volume. Son pouls reprend un rythme normal mais il lui reste au fond du cœur cette désagréable amertume qui perdure après que l'on se soit réveillé d'un mauvais rêve.

Qu'est-ce que c'était que ça ?, s'inquiète-t-il avant de se relever.

Il absorbe deux des pilules que Léo lui a recommandées en cas de fatigue. « Prends-les, on ne sait jamais, ça t'aidera à rester concentré », avait insisté son ami.

Il se remet en route à pas mesurés, économise son souffle. Dix minutes de marche supplémentaire, numéro six, c'est ici. Le voici face à l'enceinte de la résidence qu'il aperçoit au milieu d'un parc, à travers les grilles d'un portail de fer forgé. Il se sent mieux mais garde une étrange impression de la crise qu'il vient de vivre.

Les arbres sont muets, pas un soupçon de vent ne fait bruire leurs feuilles. Seuls quelques cris d'oiseaux et le bourdonnement des mouches remplissent le silence moite. Félix remarque une paire de caméras de part et d'autre du portail, mais s'estime chanceux que la demeure se tienne isolée au centre d'un parc de plus d'un hectare.

Tout ce qu'il a pu apprendre sur les habitudes du député retraité, il le tient de quelques articles de presse, glanés récemment. Arnaud y répète à l'envi qu'il mène une vie de campagnard paisible, qu'il reçoit aussi peu qu'il ne sort et que, compte tenu de son âge, il entend mettre à profit le peu d'années qui lui restent pour rédiger ses mémoires.

Félix a également appris de Léo que l'ex-député, chose étonnante, ne s'est jamais marié et n'a jamais jugé bon d'assurer sa descendance.

Arnaud avait démontré son goût pour la vitesse dans sa jeunesse, Félix s'en souvient et table sur le fait que le député conduira lui-même son véhicule. Il patientera en attendant que l'occasion se présente et dans le cas contraire, il resterait deux solutions : l'arme de poing, ou renoncer. Après tout, De Monteuil n'est pas son objectif principal. Quelques semaines auparavant, il ignorait encore presque tout de lui.

Deux pavillons plus modestes se trouvent de part et d'autre de la propriété De Monteuil, celle qui la borde à droite est manifestement abandonnée, la clôture est rompue en plusieurs endroits et des carreaux manquent aux fenêtres.

Après avoir patienté quelques minutes, Félix traverse la route avec une extrême prudence, pénètre dans la propriété adjacente et longe rapidement le mur qui la sépare de celle de son objectif. Parvenu à une cinquantaine de mètres de la rue, il s'accroupit et scrute les alentours.

Rien ne bouge.

Il pose son sac au sol, l'ouvre et s'équipe calmement. Il ôte sa chemise pour ne garder qu'un justaucorps noir à manches longues, croise le holster autour de sa poitrine, y range son revolver, passe ses jambes de pantalon dans ses chaussettes et entoure ses chevilles de ruban adhésif noir. Enfin, son visage disparaît sous la cagoule noire qui ne laisse apparaître que ses yeux. Il enfle les gants, range la petite longue-vue dans une poche de jambe et boucle son sac.

Il ne resterait qu'à ajouter un squelette en trompe-l'œil à cette obscure silhouette pour en faire une incarnation carnavalesque de la mort.

Félix jette un dernier regard dans son dos, puis, escalade les deux mètres cinquante du mur d'enceinte, telle une araignée noire.

Le sommet arrondi du mur est incrusté de nombreux tessons de verres, vestige d'une ancienne pratique. Le temps les a rendus inoffensifs.

Il scrute le théâtre des opérations : l'allée centrale qui relie le portail d'entrée à la maison maître se trouve à une trentaine de mètres du mur où il se tient perché. La distance qui le sépare de la maison et de l'allée est clairsemée d'arbres, arbustes et massifs de buis. Le jardin est entretenu certes, mais sans magnificence. Ici aussi une partie des essences semble affectée. La bâtisse principale est vaste et élégante, mais pas aussi luxueuse que dans les fantasmes de Félix qui se l'était imaginée comme un véritable palais. Elle présente néanmoins une très agréable façade de calcaire clair rythmée par sept larges et hautes

portes-fenêtres au rez-de-chaussée. Au premier étage court une terrasse derrière une balustrade de pierres. Le fronton triangulaire parachève les prétentions néoclassiques du bâtiment. Face à la maison, l'allée gravillonnée de silex forme une boucle qui contourne un massif fleuri.

Un véhicule se trouve stationné à l'extérieur, face à la maison et Félix aperçoit, de l'autre côté de l'allée, une annexe aux larges portes qui pourrait tout à fait faire office de garage.

Félix tend l'oreille au moindre bruit et scrute le parc durant quelques minutes, il ne voit ni n'entend rien. Il avise un respectable cèdre, situé à une vingtaine de mètres du mur. Ses branches étagées et fournies en feraient un bon poste avancé. Il s'apprête à se laisser tomber à l'intérieur de la propriété, quand un aboiement l'arrête net.

« Merde, peste-t-il. J'aurais pu me douter qu'il faudrait compter avec un putain de clebs ! ».

Contre ces fléaux sur pattes, rien n'était prévu, il faudrait improviser.

Chapitre XV

L'agacement de Luc Leyrer cède progressivement la place à la curiosité. Allongé sur le lit de sa chambre d'hôtel, en chaussettes, chevilles croisées, il tourne les pages depuis près d'une demi-heure.

« Mais peu importe mon histoire, vous la connaissez, celle qui compte, c'est celle de Félix Levensky. Je vais reprendre au jour où il est venu me demander d'effectuer des recherches sur cette photo, car avec les enregistrements seuls, vous n'arriverez jamais à recoller les morceaux.

J'admets que ce jour-là, je suis devenu complice d'une sacrée connerie. Comment aurais-je pu penser qu'il irait jusque-là ?

Hé, Bradet, pourquoi avoir nié l'existence de ce dictaphone ? Je savais qu'il s'enregistrait depuis quelque temps et tous ces détails, vous n'aviez aucun moyen de les connaître aussi vite. Rappelez-vous que je suis du métier... »

Ainsi, Léo ne serait soupçonné que de complicité. Un moindre mal tout de même, bien que, si les faits sont aussi graves que Luc le présume, ce soit déjà beaucoup trop.

Complicité d'assassinat... Léo aurait de la chance s'il évitait la peine capitale. Le bannissement paraissait inéluctable et Luc imagine très mal que l'énergumène parvienne à survivre en dehors des limites de Grand Centre. Mais que sais-je vraiment de lui ? C'est devant l'obstacle que l'on se révèle...

Il interrompt sa lecture, laissant le temps aux souvenirs qu'il garde de Léo de refaire surface.

Léo Martin, le seul collègue de couleur en fonction à la Commission Mémoire et Vérité. Luc revoit cet homme un peu fantasque, maniant un humour aussi noir que les costumes et les chemises qui l'habillaient tous les jours sans exception. Il repense à la fougue quasi enfantine de Léo, entrecoupée de périodes d'abattement total.

Léo était ce que l'on nomme communément un personnage. Un individu de chair, de sang et de larmes, certes, mais doté d'une dimension théâtrale tellement évidente qu'on l'aurait cru échappé d'une fiction littéraire. Même dans une bande dessinée, son personnage aurait semblé moins incongru qu'entre les sinistres murs de la Commission. Comment se fait-il qu'il se soit accroché aussi longtemps à un rôle qui lui convenait si peu ?, s'interroge Luc.

Les mois précédant l'éviction de Léo laissaient un nœud de remords douloureux dans les entrailles de Luc. Il se sentait pris d'un vague sentiment de honte lorsqu'il se remémorait les lâches stratagèmes dont il usa pour éviter de croiser l'agent déchu. Il se revoit avec une netteté cruelle déclinant les invitations insistantes à coups d'excuses mal préparées. Il repense avec amertume à cette réunion décisive, en compagnie du chef d'antenne de l'époque et de l'inspecteur chargé de l'enquête disciplinaire, au cours de laquelle il dut valider à regret le diagnostic et les sanctions.

Cette trahison lui fut pour ainsi dire imposée, pourtant, c'est une scène qu'il avait souvent rejouée de façon imaginaire par la suite. Lorsqu'il revisitait cet épisode, Luc se composait un rôle à sa mesure, se transformait en rebelle éloquent au service de la cause de Léo, donnait de cinglantes leçons d'humanité et de droiture qui faisaient finalement vaciller ses juges.

Mais rien de tout cela n'avait eut lieu. L'inspiration pour ses meilleures réparties n'était venue que bien plus tard. Trop tard. Comme à son habitude, le réel s'était contenté du médiocre.

Certes, l'entêtement dont fit preuve Léo au sujet du dossier Monteuil n'était ni réaliste ni même tout à fait professionnel. La façon dont il en fit une affaire personnelle interdisait de le défendre pleinement. Néanmoins, les états de service de Léo étaient impressionnants. Cela aurait dû jouer davantage en sa faveur.

Il ne méritait pas ça.

Oui, Luc et tous les collègues de la C.M.V. firent preuve de lâcheté à cette époque.

Pourtant, avant qu'il ne soit trop tard, Luc tenta à maintes reprises de dissuader Léo de se jeter dans ce combat perdu d'avance.

Rien n'y fit.

Le pot de terre se fracassa sur le pot de fer. Et ce choc marqua le début de la fin d'une époque, celle de la C.M.V.

Et voilà qu'aujourd'hui, Luc Leyrer se retrouve à nouveau en position de témoin à charge contre Léo Martin. Mais cette fois, il se sent décidé à tout faire pour ne pas aggraver le cas de ce dernier.

Il reprend la lecture de ce qu'il convient bien d'appeler déposition, aussi incongrue soit-elle.

Luc tombe sur un passage qu'il doit relire à plusieurs reprises tant il peine à en croire ses yeux :

« Léo a rassemblé pour son ami un nécessaire de voyage plein de petites attentions : un carnet de route empruntant un itinéraire discret mais raisonnablement praticable, une clé chargée de plusieurs heures de musique, quelques bouteilles de sa gnôle trafiquée et dans une petite valise d'aluminium rembourrée de mousse, le nécessaire du petit saboteur : cinq allumeurs électriques, deux jeux d'émetteurs et

récepteurs, une télécommande et une notice manuscrite simple et didactique. « Pour le reste, lui assura-t-il, tu sauras te débrouiller, tu sais réparer un moteur à hydrogène, tu sauras comment en piéger un... »

Le doute n'est plus permis, Léo Martin est mêlé à une connerie de première catégorie !

L'hypothèse de l'explosion accidentelle s'envole à tire d'aile.

Dans les vestiges du véhicule carbonisé, on n'avait retrouvé qu'une chevalière à demi fondue et deux dents en or.

Luc réalise qu'il lui sera encore plus difficile de venir en aide à Léo Martin que lors de son éviction, quelques années auparavant.

Ce qu'il ne comprend guère en revanche, c'est ce qui pousse Léo à raconter avec tant de détails des faits qui le compromettent autant. Pourquoi se vante-t-il ? À quoi joue-t-il ? Cela, Luc ne peut pas le comprendre. Léo aurait-il senti que son cas était désespéré ?

Il lit le reste du document d'un trait, comme on termine la dernière gorgée d'un express au comptoir. Il lui faut en savoir plus.

Les craintes de l'inspecteur se sont en grande partie dissipées : à aucun moment le document n'évoque le nom de Luc Leyrer et rien dans le récit ne le rattache de près ou de loin à cette sinistre embrouille.

Quatorze heures, le plateau-repas servi un peu plus tôt traîne sur la moquette beige au pied du lit, Luc n'y a guère touché.

Avant de sonner ses geôliers, Leyrer s'accorde quelque temps de répit, laisse son esprit flâner entre les corridors de sa mémoire et l'étrange impression que lui procure ce texte aujourd'hui.

En quelques occasions, Luc y a relevé des incohérences, des distorsions flagrantes de la réalité. Ce qui l'amène à considérer

l'ensemble du récit avec circonspection. Mais ce qui l'interpelle davantage encore, c'est l'abondance de détails en apparence purement décoratifs et le soin particulier avec lequel Léo décrit la vie et la psychologie de son mystérieux ami : Félix Levensky. Habitué à travailler à partir de faits bruts, Luc saisit mal pourquoi la déposition a pris une telle tournure.

Se pourrait-il que Bradet m'ait mystifié ?, se demande Luc. Et si Léo n'était nullement l'auteur de ce texte...

Et, progressivement, naît en lui l'impression que ce récit énigmatique en cache un autre. Comme si une histoire hors champ s'invitait de façon lancinante entre les lignes, à la manière d'un sortilège. Certains éléments hantent le récit comme des signaux d'alarme étouffés.

Luc en mettrait sa main au feu : ce récit s'adresse à une personne en particulier, une personne que l'auteur met au défi de remettre en ordre les pièces d'un puzzle tragiquement embrouillé.

Mais que veut-il faire entendre et surtout, à qui ?

S'il pouvait en savoir plus sur ce Félix Levensky, il trouverait un moyen d'aider Léo.

S'agit-il du dossier sous enveloppe cachetée...

Un dossier bien mince.

Chapitre XVI

Le chien surgit de derrière la maison en aboyant, au moment même où la porte principale s'ouvre, laissant sortir deux hommes d'une soixantaine d'années, portant costume et cravate. Ceux-là se retournent et saluent une troisième personne demeurée sur le seuil.

Félix ne parvient pas à voir ce troisième visage, mais le chien qui est venu se poster près de l'entrée agite sa queue pointue. Ses yeux noirs comme des balles de mousquet pointent dans la direction de la porte ouverte.

« Un doberman, c'est bien ma veine », maugrée Félix.

Les deux hommes regagnent le véhicule stationné face à la maison, s'installent à bord et démarrent. Lorsqu'ils sont parvenus, au bout de l'allée, Félix voit le portail s'ouvrir automatiquement. Le véhicule disparaît, le portail se referme, alors seulement, la porte de la maison se referme, elle aussi.

« Alors comme ça, on reçoit très peu de visite », ironise Félix, qui n'a pour l'heure pas d'autres loisirs que de patienter et d'observer.

Le chien s'en est retourné vers l'arrière du bâtiment, Félix croit distinguer le bruit d'un sécateur ou d'une serpette à l'œuvre dans cette même direction.

Félix patiente et patiente encore. Les mouches vont et viennent sur lui, il ne s'en préoccupe que lorsqu'elles viennent l'agacer à la commissure des yeux, la seule partie de son corps qui se puisse encore atteindre.

Une demi-heure plus tard, de l'arrière de la maison, un homme d'une quarantaine d'années apparaît, vêtu d'une combinaison de travail vert bouteille, tenant en main une large cisaille.

Le jardinier assurément.

À ses côtés trotte le doberman à robe blanche, noire et beige, les oreilles dressées. Sa truffe renifle le gravier.

Le jardinier et le chien s'immobilisent devant l'entrée de la demeure, le molosse dresse la tête en direction de la porte et exhibe une poitrine aussi imposante que celle d'un centurion romain en armure.

La porte s'ouvre. Un vieil homme en tenue de *gentleman-farmer* fait son apparition : veste de velours brun, foulard, pantalon gris glissé dans des bottes noires. Les cheveux argentés coiffés mi-longs, le visage sec, le nez aquilin, nul doute possible pour Félix : Arnaud de Monteuil se trouve à quelques dizaines de mètres de lui à peine et si la demeure est quelque peu en deçà de ses espérances, le député en revanche est à la hauteur des clichés.

Le doberman lui témoigne son affection par un coup de museau baveux sur la main.

Les deux hommes se dirigent alors vers le petit édifice dont Félix présume qu'il s'agit d'un garage. Sur son côté, sous un appentis encombré, le jardinier s'empare d'une brouette dans laquelle reposent divers outils. Ils disparaissent de sa vue derrière la maison, le chien trotant sur leurs talons.

Quelques minutes plus tard, le bruit d'une tronçonneuse se fait entendre. Puis vient le craquement de branches qui s'abattent au sol. On dirait que mon client aime voir les arbres tomber, remarque Félix, c'est peut-être une occasion.

Félix fait un rapide calcul. Ils sont tous loin de sa position, le chien, le jardinier et le maître. Le bruit et l'odeur de la tronçonneuse

distraient le molosse. Mais il fait encore grand jour, il pourrait se trouver d'autres individus dans la maison et rien ne permet de penser que le garage est ouvert. Et le chien ! Il va sentir ma présence une fois enfermé dans le garage. Maudit clebs !

Félix se décide pour une solution intermédiaire : rejoindre le cèdre, s'y réfugier en attendant la nuit. De cet arbre, l'obscurité venue, les fenêtres de la demeure seront accessibles à l'observation.

Il saute au bas du mur, se réceptionne par une roulade, se redresse immédiatement et escamote sa mince silhouette noire derrière un tronc. Il y demeure à l'arrêt quelques secondes. Ne remarquant rien d'anormal il progresse rapidement d'arbre en arbre vers le majestueux cèdre. Il parvient de justesse à se saisir de la plus basse des branches, s'y hisse. Ensuite, l'ascension est assez aisée. Il s'allonge sur une branche située à près de quatre mètres du sol, le hamac naturel des ramages en fait une position confortable et discrète.

De son poste, il peut parfaitement observer la façade de la maison à une vingtaine de mètres tout au plus. Les fenêtres sont visibles, mais pour l'instant, le contraste ne permet pas de voir au dedans.

C'est le chien qui préoccupe Félix plus que tout.

Pourvu que ce sale clébard n'ait pas l'odorat trop développé. J'aurais l'air fin pour expliquer ce que je fais, juché ici et dans cette tenue.

Et d'affreux doutes le taraudent.

Suis-je vraiment en train de faire cela ? Grand Centre, après tout, n'a jamais été mon problème et qu'est-ce que je connais à la politique de ce cloaque périurbain ? Est-ce vraiment la faute de ce type si tant de gens sont prêt à sacrifier leur liberté sur l'autel de la sécurité ? Je pourrais déjà être en train de filer vers le sud-est.

Mais il les repousse.

Non, ç'aurait été trop facile. Quelqu'un doit payer. Il ne s'agit pas de réparer ce qui s'est brisé. C'est impossible, je le sais. Instillé un peu d'inquiétude dans les consciences avant de tirer ma révérence. Le sommeil du juste, c'est pour les justes. Que ceux qui ont encore quelque chose à se reprocher ne dorment que d'un œil à l'avenir, et tout cela n'aura pas été vain. C'est une putain de question d'esthétique.

Des mouches continuent de l'importuner, en moins grand nombre que dans l'humidité pesante du sous-bois toutefois. Mais Félix a soif, horriblement soif. Il tente d'orienter son esprit ailleurs, mais sans cesse, la sensation de soif revient, s'impose, contamine ses pensées.

Félix lève les yeux vers le ciel qui s'est assombri et lui lance une prière muette.

Une autre demi-heure s'écoule avant que les bruits de la tronçonneuse et de la chute des branches ne cessent. Félix consulte sa montre, sept heures moins le quart. La nuit ne viendra pas avant trois heures.

Un vent étonnamment frais s'est levé et agite les arbres autour de lui, il apporte le parfum de la pluie. Si seulement, pense Félix.

Les deux hommes refont leur apparition, le chien, babines pendantes les précède. Arnaud et son doberman pénètrent dans la maison. Ce type ferait-il partie de l'espèce des propriétaires dormant avec leur chien ?, se prend à espérer Félix tandis que le jardinier se trouve devant la porte du garage où il s'apprête à remiser les outils.

L'homme en combinaison vert bouteille se glisse à l'intérieur, mais le hangar est trop sombre pour que Félix puisse distinguer quoi que ce soit.

Quelques minutes s'écoulent, le jardinier ressort du garage, referme le battant qu'il avait entrouvert mais ne semble pas le verrouiller d'aucune manière.

Félix, qui n'a jamais pu se départir d'un sens exagéré du romanesque est frappé par le manque de saveur de la situation. Sans musique et sans coupe au montage, ce moment, qui devrait être l'un des plus intenses de sa vie, lui semble dénué de rythme et de panache.

La guerre est affaire d'attente et d'ordinaire.

À nouveau, mais sans que cela n'engendre de réel malaise, il se sent vaguement dédoublé. D'un côté, il y a celui qui se trouve ici, en planque dans ce cèdre, d'un autre, celui qui l'observe, depuis un lieu et un temps qui ne peuvent être situés.

Félix s'efforce d'évacuer cette sensation en se concentrant sur l'ici et le maintenant. Il récapitule sa situation.

Du côté des bonnes nouvelles : le clebs dort peut-être avec son maître, à l'intérieur, et le garage ne semble pas fermé à clé. Du côté des mauvaises : j'ai soif à en crever.

Certes, il n'a aucune assurance que le véhicule personnel d'Arnaud se tienne bien parké dans ce local. Mais où un véhicule pourrait-il être conduit sans ravager les massifs ? Tout compte fait, l'affaire ne se présente pas si mal.

Tu as connu des clients plus compliqués que celui-ci. Tu es à la hauteur de la situation, s'exhorte-t-il.

Félix en est à ces réflexions, quand il entend un bruit de crépitement s'approchant à grande vitesse. Il pense d'abord à un véhicule sur l'allée de gravillons, puis comprend très vite en recevant les premières gouttes que c'est celui d'une averse orageuse mitraillant les feuillages. La pluie se met à tomber copieusement et un long roulement de tonnerre fait trembler l'atmosphère.

Les branches supérieures le tiennent au sec quelques instants, mais très vite, la pluie ruisselle en petits filets entre les ramages du cèdre. Félix approche sa bouche et boit cette eau délivrée au compte-gouttes, cette eau au goût de résine, cette eau sublime comme le meilleur hydromel.

L'orage s'intensifie, le ciel s'est tellement obscurci que la nuit semble s'être abattue soudainement. Des éclairs rallument cette fausse nuit par intermittence, tout n'est plus que crépitements et détonations.

Félix est fasciné et soulagé d'avoir pu se réhydrater, pourtant, il ne peut s'empêcher de penser à la crise qui s'est emparée de lui dans le sous-bois. La clarté aveuglante et triomphante qui photographie le ciel et la terre au rythme de la foudre semble sur le point de déchirer les décors de son spectacle, d'y imposer une autre vérité. Une vérité plus puissante, plus absolue, plus indifférente.

Il reprend deux pilules et les avale avec une gorgée d'eau au parfum de cèdre.

Félix constate alors que des fenêtres viennent de s'illuminer dans la bâtisse. Une à l'étage, derrière laquelle il peut reconnaître la silhouette d'Arnaud contemplant l'orage au dehors, deux au rez-de-chaussée, aux deux extrémités de la façade.

La plus éloignée semble donner sur une cuisine, il n'y voit personne, la plus proche de lui donne sur pièce très simple. Sur un bureau moderne, il reconnaît deux moniteurs de console, mais ne peut observer si quelqu'un les consulte. À cet instant, une ombre passe sur les murs de cette pièce et un homme vient se poster devant la porte-fenêtre pour contempler l'orage à son tour.

Sa panoplie ne laisse pas de doute sur ses fonctions : gilet pare-balles, fusil-mitrailleur de type Uzi en bandoulière, une arme de poing à la ceinture...

Félix récapitule sa situation.

Du côté des bonnes nouvelles : le clebs dort peut-être avec son maître, à l'intérieur, le garage ne semble pas fermé à clé et je n'ai plus soif. Du côté des mauvaises : nous avons un putain de gorille armé jusqu'aux dents !

Félix est troublé, non par la présence d'un cerbère dans la maison isolée d'un personnage aussi important, mais par le fait qu'il n'avait pas anticipé ceci, pas plus qu'il n'avait anticipé la présence d'un chien, pas plus qu'il n'avait songé à prendre de l'eau...

L'amateurisme avec lequel il entreprenait ce coup, son plus gros coup, était indigne de lui. Durant sa longue série de règlements de comptes, il avait toujours agi avec méthode sans jamais s'en remettre au hasard. Même sa première victime fut exécutée avec plus de rigueur. Cet amateurisme, ce n'est pas lui, ça ne lui ressemble pas.

Ai-je-perdu la main à ce point ? Il faut te ressaisir, s'exhorte-t-il sous la pluie battante qui imbibe tous ses vêtements.

Les jambes ramenées contre lui, Félix grelotte, il ne pense pas. L'orage s'est calmé, les éclairs et le tonnerre s'éloignent. Aux trombes de l'averse orageuse succède une pluie plus fine et plus régulière.

Il entend les gouttières de la maison qui jouent du xylophone.

Pour tuer le temps plus que par véritable appétit, Félix grignote ses gâteaux secs et croque une pomme. Il est neuf heures à sa montre lorsque sort de la maison le gorille en arme. Il se tient sous un large parapluie, jette un coup d'œil à la ronde depuis le seuil.

Le garde du corps, mitraillette à l'épaule entreprend une ronde d'une vingtaine de minutes, commence par se rendre au portail qui donne sur la rue, le ferme d'une chaîne, puis déambule dans les allées. Il passe au pied de l'arbre où se perche Félix, ce dernier entend le bruit de ses pas sur le sol détrempé.

Mais Félix n'est pas inquiet, dans le fouillis des branches et par cette obscurité, il a peu de chance d'être repéré.

Planqué sous ton parapluie, tu ne risques pas de voir ce qui se trouve au-dessus de ta tête, ironise-t-il.

Le garde disparaît derrière la maison, c'est dans cette direction qu'a disparu le jardinier tout à l'heure, il doit exister une dépendance que Félix ne peut repérer de là où il se trouve.

Enfin, l'homme d'arme revient, replie et secoue son parapluie, se retourne une dernière fois et rentre dans la bâtisse principale.

Pendant le quart d'heure qui suit, Félix l'aperçoit dans la cuisine en conversation avec une dame d'une cinquantaine d'années occupée à essuyer et ranger ses ustensiles.

Femme de ménage, jardinier, garde du corps, le casting est au complet, se dit Félix.

Derrière la fenêtre du maître des lieux, à l'étage, il y a toujours de la lumière.

Peu de temps après, la dame sort de la maison, un manteau sur ses épaules et rejoint l'arrière de la propriété. Seul le garde semble loger dans la maison-maître.

À minuit, enfin, les dernières ampoules s'éteignent. Seule reste visible la lumière bleutée des moniteurs, dans la pièce du vigile. La pluie a totalement cessé de tomber et les grillons célèbrent la nuit avec une allégresse redoublée.

Félix patiente, une demi-heure, trois quarts d'heure... Sur le coup des une heure du matin, il se risque enfin au sol. Il se laisse glisser au bas du cèdre, l'obscurité presque totale escamote sa silhouette noire. Son corps est engourdi par les crampes et l'humidité, il est soulagé de pouvoir le déployer à nouveau.

Il traverse l'étendue de gravier avec grande précaution, pourtant, malgré ses efforts, il lui semble que chaque enjambée produit un crissement de tous les diables. Mais les grillons couvrent ses pas de leur stridence complice.

Le voilà devant la porte du garage, rien ne semble bouger, aucune lumière ne s'est allumée, aucun bruit du côté de la maison.

Il baisse la poignée, la porte s'ouvre sans difficultés mais émet un grincement assez déplaisant. Il se dépêche d'entrer, referme derrière lui et se tapit, inquiet, derrière le véhicule. Durant plusieurs minutes, il reste attentif à chaque son, mais rien ne vient.

Lampe frontale sur la tête, il rampe sous le châssis du véhicule, vers un point situé sous le moteur d'où il sait pouvoir atteindre l'injecteur de la chambre de combustion, le seul endroit où l'hydrogène et l'oxygène sont déjà mélangés et encore accessibles.

Il a tout juste la place de glisser son corps mince entre le sol et le véhicule.

Il lui faudra près d'une demi-heure pour retirer le carter de protection qui protège le ventre de la bête. Une fois démontée, il ne peut que poser la lourde plaque à même son ventre tant la place lui manque.

Le faisceau de la lampe inspecte les entrailles du moteur, la configuration est différente du cloporte, mais il identifie finalement ce qu'il cherche.

Avec une infinie douceur, il attaque la première enveloppe de l'injecteur. La tâche est pénible, la coque de métal qui protège l'injecteur est d'un acier solide et sa position l'oblige à travailler à l'aveuglette. Les coups de lime entament le métal de façon si insignifiante qu'il lui faut près de deux heures pour en venir à bout.

Son bras et ses doigts sont perclus de crampes, il s'extirpe de sous le véhicule pour se masser et permettre au sang de circuler à nouveau.

Le plus dur est fait, il associe l'allumeur au phosphore avec deux récepteurs en série, par précaution. Il ne lui reste qu'à appairer les récepteurs avec les émetteurs, se glisser une dernière fois sous le véhicule, fixer les allumeurs à l'endroit où l'incision avait été pratiquée, colmater. Replacer le carter de protection, sans oublier la moindre vis.

Voilà.

Le moment voulu, l'allumeur chaufferait à blanc la durite qu'il avait mise à nu dans l'injecteur. Le mélange parfait qui y circulait exploserait gentiment, communiquerait son retour de flamme à la chambre sous pression du mitigeur qui exploserait plus méchamment et provoquerait le bouquet final : l'embrasement des réservoirs principaux. Un cataclysme barbare qui transformerait la chaussée en un cratère fumant.

Félix consulte sa montre, presque quatre heures du matin.

Déjà !

Ne pas traîner sur les lieux.

La première ronde peut débuter tôt, le châtelain ou son jardinier sont peut-être matinaux.

Ressortir aussi discrètement qu'il est entré.

Si son intrusion est surprise maintenant, tout le projet sera démasqué. Il pourrait dire adieu à son autre objectif, son véritable objectif, celui de toujours : Le Marchand De Sable.

Félix frémit à l'idée que tant de choses semblent maintenant dépendre d'une paire de dés qui valdinguent sur un tapis vert.

Pourquoi suis-je ici déjà ? Ah oui, pour dézinguer un type que je connaissais à peine il y a trois semaines... Logique. Non, arrête, nous

avons déjà parlé de tout ça. Nous ?! Putain Félix, tu débloques, concentre-toi !

Vient-il réellement de vivre tout cela, est-ce bien lui qui vient de s'introduire illégalement dans la propriété de cette illustre personne, est-ce bien lui qui vient d'assoir la faucheuse sur le siège passager de ce véhicule ?

Il reprend deux pilules pour se donner du courage avant de se risquer dehors.

Une fois le mur d'enceinte franchi, tout sera plus simple et plus sûr. Il suffira d'attendre que le grand seigneur daigne utiliser son véhicule. C'était le maillon faible de ce projet, mais piéger un moteur pour qu'il explose au démarrage, c'est une autre paire de manches et il ne s'agirait pas de faire exploser un malheureux jardinier ou un quidam quelconque à la place d'Arnaud. Félix n'a jamais fait de victimes collatérales, il ne pourrait se le pardonner.

Il vérifie à deux reprises que rien n'a été oublié sous la voiture, coupe la lumière de la frontale.

Il ouvre la porte du garage en la soutenant un peu pour atténuer les grincements, se glisse dehors et se pétrifie instantanément comme si tout son sang venait de givrer d'un coup d'un seul dans ses veines.

Devant lui, à deux mètres à peine, se tient l'abominable doberman.

Chapitre XVII

Léo se réveille en sursaut, en proie à une terreur indicible. Il fait encore nuit. Par les hautes fenêtres du loft, les nuages reflètent la lumière orange avec laquelle les hommes badigeonnent le ciel.

Il vient de faire un cauchemar. Et ce songe apocalyptique, il en est persuadé, il l'a déjà rêvé à l'identique, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Il l'avait oublié, mais à rêver une nouvelle fois cette catastrophe, il comprend que, toute sa vie durant, il a vécu avec cette terreur en latence, ce profond sentiment d'impuissance face à l'inéluctable, cette tragédie tapie en embuscade dans son futur.

Dans ce rêve, il se revoit en compagnie d'êtres familiers, mais il ne parvient pas à les identifier clairement. Déjà, le décor du rêve s'estompe, se trouvait-il dans une ville, à la campagne, peut-être les deux à la fois. La situation est de prime abord agréable, en apparence anodine, quand soudain, s'élève à l'horizon, le monstrueux champignon de lumière d'une explosion thermonucléaire, une chose éblouissante dont les remous organiques enflent et dévorent le ciel. Fascinante méduse de feu, totem divin qui l'hypnotise, le pétrifie. Et pourtant, à cet instant du songe, il se sent résigné, sans peur, presque soulagé de savoir qu'il ne reste plus rien à tenter, que le sort en est jeté, qu'il est inutile de fuir où de se cacher.

Ce n'est qu'en s'éveillant qu'il ressent pleinement l'indescriptible angoisse qu'il aurait dû éprouver en rêve. Et, sans pouvoir le formuler clairement, une impression absurde le saisit. L'impression que tout aurait pu être différent, que certains événements auraient pu être

évités sans cette peur recroquevillée tout au fond de lui, dans l'enfance du souvenir.

Les méduses de feu, jamais il ne les vit d'aussi près que dans son rêve, Dieu merci. Il ne serait pas là pour en rêver à nouveau. Cela avait eu lieu, mais plus loin, dans d'autres contrées. De ces catastrophes n'étaient parvenues que des images, des rumeurs et des niveaux alarmants de contamination.

Pourtant, une étrange association venait de s'établir dans son esprit entre cette peur et tout ce que l'humanité dut traverser par la suite. Comme si ce rêve d'enfant caché dans son esprit comme une tumeur en sommeil était la cause de tout.

Tout cela n'a aucun sens, tente-t-il de se raisonner. Il s'efforce d'évacuer l'image qui fait long feu dans son esprit.

Il se lève, consulte l'heure. Il n'est que deux heures du matin. Rien à voir avec son rythme habituel.

Pourquoi me suis-je couché si tôt au fait ?

Quelque chose ne colle pas.

Il se souvient d'avoir passé la soirée à l'Infernillo, d'en être rentré seul, au petit matin. Il y était en compagnie de Félix... Non, non, c'est absurde. Félix est parti, depuis quelques jours déjà et leur virée nocturne à tous les deux remonte déjà à plusieurs semaines.

C'est curieux, il me semble que c'était hier, s'étonne-t-il.

Pourtant, lui-même y est bien retourné. Certaines images de son arrivée la veille lui reviennent, mais se mêlent à celle de Félix enlacé avec la sauterelle. Il a eu du mal à décoller, il s'en souvient, il se sentait plus nerveux qu'à l'habitude.

Tu as forcé sur les doses Léo, se reproche-t-il.

Il se verse un café, allume un joint pour tenter de maîtriser ses nerfs, mais il se sent terriblement oppressé, menacé.

Ça ne peut pas commencer, pas déjà.

Le monde autour de lui n'est plus qu'une scène de théâtre hostile. Les bouches de l'enfer s'ouvrent de toute part, ses souvenirs les plus violents se ruent sur lui comme des créatures vivantes et tout dans le décor du loft lui semble soudain hideux et inquiétant. La pièce et tous les objets qu'elle contient semblent animés d'une énergie puissante, sombre, menaçante. Il se sent observé à travers le moniteur de la console, ne le supporte plus, se lève pour l'éteindre. À ce moment seulement, il remarque la date affichée à l'écran. Six juillet...

Tout s'explique !

Il vient de dormir trente-six heures durant. Pourquoi tant d'épuisement ?

Il éprouve une soif inhabituelle, comme si la méduse de feu dans son rêve l'avait vidé de toute son eau. Il boit énormément, désespérément, jusqu'en avoir l'estomac gonflé.

Il reste une heure sur le canapé, roulant et fumant compulsivement ses joints, mais rien n'y fait.

La noirceur triomphe.

Tu viens de perdre ton seul ami véritable. Toutes tes autres fréquentations sont pathétiques. Ces gens ne te connaissent pas, ils ne connaissent rien, ni le monde, ni eux-mêmes. Pour eux, tu n'es qu'un bouffon, un bouffon utile à leurs addictions, mais un bouffon tout de même. Félix, tu l'as envoyé au casse-pipe. Tout ça pour quoi ? Pour ta vengeance, pour ton ego. Quel besoin y avait-il de lui bourrer le crâne avec les liens qui unissaient son Marchand De Sable et ton député ?

Léo se souvient alors que, dans le fin fond de sa pharmacie, il détient depuis de nombreuses années quelques pastilles d'inhibiteur. Qu'est-ce qu'il a pu en rire. Il n'aurait jamais pensé en avoir besoin.

Tu te croyais plus fort que ça, pauvre fou ?

Quelques cachets seulement, pas de quoi entreprendre une cure, mais de quoi tenir quelques jours et voir venir.

Où les as-tu rangés bon sang ?! Ils sont là. Oui, c'est bien ça.

Il extrait deux minuscules comprimés bleus de leur opercule. Peu importe la date de péremption.

Il se dirige ensuite vers les quelques livres qui reposent sur une étagère et qu'il ne consulte plus guère que dans des moments de grande allégresse ou de grand désarroi. Et puisqu'il se trouve en cet instant dans le second cas de figure, sa main hésite entre un exemplaire des *Traitées de Maître Ekart* et les pages cornées des *Pensées de Blaise Pascal*.

Il ouvre le second ouvrage au hasard comme on consulterait les Dieux et leurs oracles.

Il lit.

« Parce que les songes sont tous différents et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage ; et alors on dit : « Il me semble que je rêve » ; car la vie est un songe un peu moins inconstant. »

Il repose l'ouvrage à sa place et retourne s'asseoir.

Une demi-heure plus tard, il se sent un peu mieux. Prostré, vidé, absent, mais mieux.

Alors, au-dessus de l'établi, il constate que l'ampoule rouge vient de s'allumer. Il l'observe, s'étonne de ne rien ressentir, ni surprise, ni inquiétude.

On frappe à la porte, il se lève machinalement et va ouvrir.

Face à lui, deux hommes pointent sur lui leurs pistolets tenus à deux mains, l'un est debout, tandis que l'autre est accroupi au sol. Derrière eux, un agent exhibe face à son visage une carte qui lui est familière,

une carte portant l'insigne de la justice de Grand Centre, identique à celle qu'il fut si fier de brandir lui-même.

« Monsieur Léo Martin, vous êtes en état d'arrestation. »

Chapitre XVIII

La silhouette massive du doberman est campée devant lui, sa poitrine blanche et triomphante fait une tache dans l'obscurité comme la lune sur la nuit du ciel. Les billes sombres de ses yeux brillent d'un vilain reflet et les babines noires retroussées laissent apparaître la blancheur d'ivoire de ses crocs luisants de bave.

Dans les veines de Félix, le sang dégivre, le temps ralentit. Il sent tous ses moyens lui revenir, puis décupler sous la décharge massive d'adrénaline qui envahit son corps.

Putain de créature de Baskerville, pourquoi n'es-tu pas déjà en train d'aboyer ?, pense Félix alors que l'idée de lui coller une balle entre les deux yeux le traverse brièvement. Non, très mauvaise idée.

Une faible lueur d'espoir renaît.

« À quoi on joue ? Qu'est-ce que tu fais ici, tout seul au milieu de la nuit ? », demande Félix au clébard, de sa voix la plus amicale, pour tenter d'engager un dialogue.

L'homme et la bête s'observent, campés l'un face à l'autre. À tâtons, très lentement, Félix se saisit de la poignée et la referme délicatement la porte du garage. dans son dos.

« Grrrr.

– C'est bon, tu vois, je faisais que passer, je m'en vais, gentiment. »

Il risque un pas de côté, le molosse incline sa nuque comme un taureau de corrida.

« Grrrrrrrrr.

– C'est bon, j'ai compris, je bouge pas. Gentil toutou, oui, c'est bon chien ça. Attends, j'ai quelque chose pour toi. »

Avec une lenteur extrême, Félix fait glisser le sac de ses épaules.

« Grrrrrrrrr Grrrrrrrrr. »

Il tire un biscuit de son sac, le bruit de l'emballage fait dresser une oreille à la bête. Félix s'accroupit. Je lui offre ma gorge, mais je suis moins menaçant ainsi, calcule-t-il. Félix tend le biscuit vers la gueule du chien.

Le chien baisse à peine le regard vers l'offrande et maintient ses yeux de jais plantés dans ceux de Félix.

« Grrrrr.

– Mais tiens, goûte, c'est bon.

– Grrrrrrrrr.

– J'insiste pas, t'es un bon chien, bien dressé et tout. Mais je vais pas pouvoir rester avec toi. »

Aucune lumière ni aucun son en provenance de la maison, mais Félix sait que cette guerre froide ne pourra pas se prolonger éternellement.

Félix s'est redressé.

« Grrrrrrrrrrrrr. »

Il se déplace très lentement à pas chassés pour contourner la bête.

« Grrrrrrrrr. Wahouf. »

Un aboiement rauque et mou vient de sortir de la bouche flasque du doberman. Pas encore de quoi réveiller toute la maisonnée estime Félix.

Le monstre a suivi le mouvement giratoire de Félix en pivotant sur lui-même. Félix recule à petits pas, le chien avance pour maintenir la distance entre eux.

« Grrrrrrrrr. Wahouf, Wahouf.

– Chutt, tout doux, je m'en vais tu vois, gentil. »

Félix tourne son regard vers la façade, pas de lumière. Se pourrait-il que la créature se contente de le reconduire vers la sortie ? Quelques

pas de plus sur le gravier crissant et il sent l'herbe sous ses semelles, l'allée est franchie.

« Grrrrrrr. WOUF, WOUF.

– Chutt... Ça va, ça va, je bouge plus, laaa, tu vois ? »

La bête s'impatiente, réduit la distance entre eux.

Il reste une vingtaine de mètres à parcourir pour atteindre le mur. Félix pourrait se retourner et courir, mais s'il tourne le dos à ces mâchoires luisantes, il sait ce qui arrivera.

D'un autre côté, s'il n'atteint pas le mur avec une légère avance le chien se saisira de ses mollets avant qu'il n'ait eu le temps de se hisser assez haut.

Si tu cèdes à la panique et cours vers ce mur, qui sait le bruit que peut faire ce sale cabot ? Sans compter qu'il court certainement plus vite que toi, gamberge Félix.

Quelques secondes d'hésitation supplémentaires et Félix opte pour l'option panique.

Il se retourne et se rue en direction du mur, avec la même énergie que s'il avait le diable à ses trousses. Il entend la bête aboyer dans son dos, il fonce droit devant, sautant par-dessus les massifs de buis, le chien les contourne et lui laisse une légère avance. Cinq mètres, dix mètres ? Pourvu qu'il ne me coupe pas la route. Le mur enfin, il saute, tente de s'accrocher d'un seul bond à son sommet. Ratés, ses doigts glissent sur la pierre humide, il retombe, tente une escalade plus méthodique. Sa tête est presque au niveau du sommet, ses doigts démesurément crispés sur les pierres. Il sent alors le baiser fugace et aigu de son poursuivant se refermer sur son mollet.

Le chien a mordu mais relâché aussitôt comme un requin goûtant une proie douteuse.

Félix est allongé sur le sommet du mur, face contre pierre, sous lui, le doberman se tient debout, les deux pattes avant appuyées sur le

mur. Le chien hurle et aboie sans discontinuer. Il fait un boucan d'enfer.

Félix saute au bas du mur et court le long de celui-ci en direction de la rue, les aboiements du chien le suivent de l'autre côté de la muraille. À chaque foulée, il ressent une vive douleur dans le muscle lacéré.

Il traverse la route, s'enfonce dans le sous-bois qui lui fait face et ne s'arrête que quand les aboiements s'estompent au loin.

Assis sur un tronc humide et pourrissant, il reprend son souffle. La peur se libère à retardement, la nausée l'envahit.

Il remonte le bas de pantalon déchiré. Dans la lumière de la frontale, il découvre la série d'incisions nettes, profondes et symétriques de part et d'autre du mollet. Le sang s'en écoule, mais sans excès. La douleur est vive, mais supportable.

Il plaque sur la blessure un morceau du sac de papier qui enveloppait les pommes. Le sang fait adhérer le pansement de fortune, il le maintient en remontant sa chaussette.

Il est cinq heures à la montre de Félix, le ciel encore nuageux reste plongé dans sa nuit d'encre.

Avec tout ce raffut, difficile de croire que personne n'aura rien entendu. Comment réagiront-ils ? Un chien peut aboyer pour diverses raisons. Le garde en armes doit patrouiller à l'heure qu'il est. Que peut-il découvrir ? Des traces au sol ? Je ne pense pas, en tout cas, je n'ai rien laissé traîner. Une silhouette anonyme sur l'enregistrement de caméras de surveillance infrarouges. Je n'en ai repéré aucune aux abords du garage. Mais il peut s'en trouver d'autres plus discrètes. Si c'est le cas, que penseront-ils ? Tentative de cambriolage avortée. C'est la première idée qui me viendrait. Mais s'ils convoquent la police et qu'ils font des relevés, ils peuvent tout découvrir. Je ne peux pas m'approcher à nouveau du domaine pour voir ce qu'il s'y passe.

Trop risqué et le chien reconnaîtra mon odeur de loin cette fois, maintenant qu'il m'a goûté de près. Un travail ni fait ni à faire. Cet amateurisme, ce n'est pas moi.

Félix reste bloqué un certain temps à ce niveau de réflexion, quand enfin, la solution s'impose à lui.

Si De Monteuil monte à bord de son véhicule, ce ne sera certainement pas pour faire le tour du massif de buis devant sa porte. Il rejoindra très probablement la grand-route, pour se diriger vers la capitale, ou du moins vers le centre du bourg.

En se postant à l'embranchement de la route de Malabosc et de la voie principale, non seulement il s'assure de le voir passer, mais il pourra aussi guetter l'arrivée éventuelle d'une équipe de police convoquée pour une fouille approfondie.

L'horizon se teinte enfin des premières lueurs de l'aube, mais le sous-bois s'attarde dans la nuit. Renonçant à utiliser sa lampe, il chemine tel un somnambule, butant sur les obstacles.

Vingt minutes de marche tâtonnante le ramènent à proximité de l'embranchement. Il s'installe à une dizaine de mètres de la chaussée, à l'abri d'un large tronc, dans l'axe de la route de Malabosc qui file devant lui sous une voûte de végétation couvant encore la nuit.

Là, il passe toute la matinée embusqué, assoiffé, tyrannisé par les mouches. La route en face de lui reste déserte. Il a aussi faim que soif, mais n'ose pas s'alimenter de gâteaux secs. Ces trucs vont éponger le peu de salive qu'il me reste.

Le ciel s'est dégagé et le soleil montant à travers les feuillages répand des taches de lumière dorée sur l'asphalte. L'orage de la veille a rendu l'atmosphère plus lourde et plus insupportable encore. Les mouches redoublent d'impertinence et viennent l'agacer à la

commissure des lèvres et au bord des narines. Vous avez soif ? Moi aussi ! Néanmoins le harcèlement incessant l'aide à se maintenir éveillé.

La journée passe et rien ne se passe. Le soleil décline, les mouches cèdent la place aux moucheron et aux moustiques.

Vingt heures.

Au cours de la journée, seule une dizaine de véhicules ont emprunté la grand-route, dont un véhicule de patrouille. Mais aucun n'a bifurqué sur la route de Malabosc. Félix est rassuré sur cet aspect-là, mais il lui reste moins de vingt-quatre heures pour saisir sa chance.

Le manque de repos se fait sentir, Félix s'impose une position inconfortable, dédaignant de s'adosser à un tronc, mais même ainsi, il se sent glisser dans le sommeil à plusieurs reprises.

Il est accablé à la perspective de passer la nuit ici pour rien, assoiffé dans ce sous-bois poisseux. Il se prend à rêver d'une nuit de repos, dans une auberge du bourg, de l'eau, une douche, un véritable repas, un lit... Hélas, avec sa mine hirsute, son visage souillé de cambouis, ses vêtements maculés de terre et de sang... Mieux vaut n'y plus penser.

La nuit est presque tombée, déjà sous la voûte des arbres, la route s'endort dans l'obscurité. Il ne croit plus au miracle, s'allonge sur l'humus encore humide quand soudain, une lumière !

Comme un marin perdant tout espoir et qui aperçoit la lueur d'un phare, Félix voit deux cônes de lumière barrant la route de Malabosc. Puis, tels ceux d'un prédateur nocturne, deux yeux jaunes se tournent dans sa direction.

Dans le contre-jour des pleins phares, le tunnel de verdure s'anime d'ombres fantasmagoriques.

La berline progresse dans sa direction à vitesse modérée, l'approche semble interminable. Enfin, elle marque le stop au croisement, à quelque vingt mètres de sa position. Un seul occupant.

Félix s'est emparé en hâte de l'émetteur. Une petite lumière verte sur le boîtier confirme que le récepteur est dans son rayon d'action.

Félix, fébrile, un doigt sur la commande, laisse le véhicule s'engager. Ce dernier se dirige paisiblement vers la droite, vers la capitale. Félix l'observe par le flanc droit, les phares éblouissants se sont détournés de lui. Il reconnaît alors sans équivoque le profil d'Arnaud, faiblement éclairé par les lumières intérieures de l'habitacle.

Alors comme ça, on ne sort quasiment jamais... Ben mon vieux, tes mémoires, t'aurais mieux fait de te grouiller de les écrire. T'en fais pas, y a des biographes pour ça, jubile Félix, laissant la berline mettre un peu de distance entre elle et lui.

Et puis... Clic.

Trois secondes, trois interminables secondes, trois secondes pendant lesquelles rien ne se produit et qui laissent à Félix le temps de se pétrifier.

J'ai foiré !

Puis enfin, étouffant le faible sifflement du moteur, une première explosion sèche se fait entendre, immédiatement suivie par une déflagration barbare.

L'espace d'un instant le véhicule entier semble fait de lumière et tout n'est plus qu'une magnifique balle de feu.

La troisième explosion fait trembler le sol, la terre, les arbres. Le ciel et la nuit entière sont réveillés en plein rêve par la violence de l'onde de choc. Aplati au sol, Félix entend siffler des éclats véloces qui transpercent l'obscurité comme des frelons frénétiques. Un souffle brûlant l'enveloppe.

Après de longues secondes retentit le bruit des tôles retombant sur la chaussée et jusque dans les taillis alentour. Il relève la tête pour contempler le spectacle.

Un champignon de cendres et de feu s'élève, triomphant, au-dessus des maigres restes de la carcasse. Des flammèches y subsistent qui semblent se délecter des derniers morceaux d'un festin sauvage.

Chapitre XIX

Bradet se tient debout, les mains croisées dans le dos, il joue avec son alliance. À travers le miroir sans tain de la salle d'interrogatoire, il observe d'un air vague Léo Martin.

Il l'observe depuis plusieurs minutes, constatant que le visage du prévenu est parcouru par des spasmes, comme si des vagues d'émotions se répandaient en ondes successives à la surface de son corps, tandis qu'il frappe frénétiquement sur le clavier de la console portative.

Léo commence à souffrir du manque dans toutes ses cellules. Il ne s'en est pas encore plaint. Néanmoins, ses traits se crispent inexorablement d'heure en heure. Sur son front noir luisent des perles de sueur.

À intervalles réguliers, Léo porte à son oreille le dictaphone, comme un enfant écoutant le ressac imaginaire de la mer dans un coquillage. Alors, ses traits se détendent un peu, un sourire pensif et lointain refait surface sur son visage. Il repose le dictaphone, reprend son tapotage compulsif. Progressivement ses traits se crispent à nouveau et le manège recommence.

On vient d'annoncer au commissaire que Luc Leyrer était en route.

En début d'après midi, Bradet eut un premier entretien avec le psychiatre affecté à l'affaire. Un des meilleurs prétendait-on. Mais Bradet n'apprécie que moyennement le discours de ce type. D'une manière générale, Bradet, qui se considère comme un homme de bon sens, goûte peu l'avis des psychiatres.

Il détestait qu'une affaire l'oblige à composer avec eux.

Les conceptions de cet officier de police sont simples, pour ne pas dire simplistes : « Un psy, ça prend soin des victimes qui en ont besoin. Quant aux coupables, c'est mon affaire », se plait-il à marteler.

Mais il y a plus pénible encore que l'intervention d'un psychiatre : l'interférence des politiques. Et voilà que dans ce dossier, les deux familles d'empêcheurs de tourner en rond se trouvent réunies pour lui compliquer la vie.

Sous la pression conjuguée de ces deux forces, il avait accepté de se prêter au jeu grotesque de cette déposition spontanée.

« Je ne vois franchement pas ce que ça va nous apprendre de plus qu'une enquête rondement menée suivie d'un interrogatoire musclé ».

Autant dire qu'à ce stade, Bradet est impatient de rendre à la salle d'interrogatoire sa fonction première et que se termine enfin ce ridicule exercice d'écriture.

Léo avait obtenu jusqu'à ce soir pour terminer son récit, après quoi Bradet reprendrait les méthodes conventionnelles.

Le commissaire dut cependant dû l'admettre, l'exercice n'avait pas été totalement vain puisqu'il avait permis de résoudre un dossier resté en suspens depuis des années. Un quadruple homicide sur les forces de l'ordre, dans un campement hors zone.

« Il me l'aurait craché en entretien de toute manière, se vante-t-il. Les familles des jeunes conscrits pourront enfin mettre un nom sur l'assassin de leur progéniture : Félix Levensky. Inutile de salir leur mémoire en révélant que leurs petits héros se livraient à un viol collectif... »

On frappe faiblement à la porte de la salle d'observation. Il se dirige calmement vers l'entrée, l'ouvre tout en conservant l'une de ses mains dans le dos.

« Monsieur Bradet. Je vous ai ramené Leyrer. Il poireaute dans la salle nue.

– Merci, j’en ai pour une minute. »

Bradet reste encore dix bonnes minutes à observer distraitement Léo, mais, pour l’inspecteur, l’affaire est entendue, du moins sur le plan technique.

Tout a été minutieusement vérifié du côté de Leyrer. Il est totalement étranger à l’affaire. Il ne lui serait maintenant plus d’une grande utilité.

Le reste n’est que fadaïses et charlataneries !, conclut-il en quittant la pièce.

Chapitre XX

C'est ainsi qu'Arnaud de Monteuil, ex-parlementaire, homme d'affaires sans scrupules partit en fumée, par une chaude soirée d'été. Ironie du sort, cet homme d'une froideur à toute épreuve quittait ce monde dans une fantastique débauche de chaleur.

Quant à Félix, l'homme qui aida la poussière à retourner à la poussière, il parvint à regagner le sud de Grand Centre sans anicroches, malgré toutes ses craintes.

Combien de temps faudrait-il avant que l'enquête révèle le caractère non accidentel du feu d'artifice ?, se demande-t-il.

Comme convenu, le matin du cinq juillet, Félix se trouve au parking des départs du sas le plus méridional de Grand Centre. Comme convenu, il remet à Julien Planquet une consistante liasse de billets et comme convenu, celui-ci l'aide à transborder deux cylindres contenant chacun quarante-cinq litres d'hydrogène liquide.

Et c'est une étrange sensation qu'éprouve Félix en quittant Grand Centre pour la dernière fois, disparaissant à jamais de ce poussiéreux musée de la civilisation occidentale.

Le début du parcours vers le sud se fait en terrain connu. Saint Armand Le Mont où il s'arrête pour négocier une dernière fois des cigares, Haulte, Guérisson, Le Monstet, Grannot. Puis Aiguevague, Ranfan, Marlingues...

Tous ces bourgs et villages lui sont familiers. Maintes fois il a emprunté ce parcours, maintes fois il a commercé avec leurs

habitants. Pourtant ces lieux prennent un aspect inédit en cette journée pas comme les autres.

Après quatre heures de route, il se retrouve en vue des reliefs doux du massif qui occupe le centre de l'ancien pays. Il contourne Thors par l'ouest, se souvenant que de nombreux agents de réassort y ont été victimes d'attaques il y a trois ans. Depuis, le négoce direct avec cette ville franche est inexistant. Elle a rejoint la liste de ces « repaires de bandits » dont Grand Centre se défie.

Il vient de traverser Croupiert et, dans le soir tombant, les courbes douces et modestes du relief reposent sur l'horizon comme des oreillers de satin bleus.

Sur les contreforts sud de ce massif, Félix s'en souvient, se trouve une vaste région dont les reliefs accidentés ont toujours imposé labeur et respect à leurs rares habitants. Déjà, avant les événements, peu d'âmes avaient le courage d'y vivre. Il se souvient de hêtres, de châtaigniers, de bruyères, de torrents glacés.

Qu'en sera-t-il advenu maintenant ?

Et s'il réussissait et trouvait ensuite la force d'aller là-bas, une dernière fois, pour voir, pour vivre qui sait ? Non, au fond, il est trop tard, il le sent.

Plus bas, dans la large vallée qui sépare cet ancien massif de la haute chaîne qui enjambe l'ancienne frontière, coule le grand fleuve qui emporte ses eaux vers le sud. Il devra le traverser plus en aval. Et plus bas encore, le fleuve va rejoindre cette autre mer qu'il n'a jamais revue depuis.

Il stationne le cloporte à l'abri d'un hameau abandonné pour y passer la nuit. Après avoir avalé une ration froide, il s'endort rapidement sur la couchette à l'arrière du véhicule, bercé par le son des grillons.

Au matin, le soleil vient frapper dès six heures la carapace du cloporte, la chaleur le réveille. Il se rince sommairement le visage pour ne pas compromettre inutilement ses réserves d'eau, allume le moteur le temps de préparer un ersatz de café.

Il entreprend ensuite une petite reconnaissance dans le hameau envahi de lierre. Il ne tente pas de s'introduire dans les maisons. Qui sait quels vestiges macabres se cachent derrière ces portes disloquées et ces carreaux brisés ? Rien qui donne envie d'être contemplé de bon matin.

Il reprend place à bord de sa maison roulante, car il faut bien admettre que le cloporte est devenu son ultime domicile.

Depuis qu'il a laissé derrière lui la ville abandonnée d'Alabert, le voyage prend une autre tournure. Il a franchi le périmètre de ses habitudes. À partir de maintenant, c'est l'inconnu, réalise-t-il. Aucun de ses souvenirs d'avant ne pourra plus lui être utile.

Il suit méticuleusement le tracé mis au point par Léo. Les agglomérations d'importance, abandonnées ou repeuplées, sont systématiquement évitées. Sur ces anciennes routes départementales défoncées, il lui semble parfois tourner en rond. Il met le poste en marche, la cabine se remplit d'une polyphonie mélancolique sur fond de mélodie synthétique : « *Don't save us from the flame* ». Hum.

Depuis trois heures, la route est une succession de virages paresseux. Il chemine tantôt dans le fond de modestes vallons tantôt sur des plateaux.

Tout autour s'étend un paysage de savane. Les herbes et fourrés jaunissent sous les assauts de la sécheresse. En de nombreux endroits, les pluies trop rares et trop soudaines ont raviné cette terre que plus rien ne maintient.

Contemplé d'en haut, au passage du col du Porthuis, le paysage ressemble à une immense carpe en peau de léopard. Dans certaines combes cependant, la présence d'humidité est signalée par une oasis de peupliers.

L'air est toujours très poisseux, mais une agréable odeur de fenouil plane.

Félix n'a quitté la ville que depuis vingt-quatre heures, pourtant, il lui semble avoir déjà mis une éternité entre Grand Centre et lui. Son esprit se libère progressivement de la machinerie bruyante de ses regrets.

Passant par Fraye, il rejoint l'ancienne départementale trois cent soixante et dix-huit, qui le fait passer à proximité du sommet du Mont Verbier. Malgré le triste dénuement de la flore, les perspectives vers l'est sont magnifiques. Si l'air n'était pas aussi brumeux, il apercevrait peut-être le fleuve. Il commence à suspecter Léo d'avoir introduit quelques ingrédients touristiques dans la préparation du parcours. Ça lui ressemblerait bien.

Félix sourit.

Il a maintenant bifurqué vers l'est, traversé Mézrial et Saint Melville. Il descend les derniers contreforts du massif, en direction de la vallée de l'Oultré. À quelques kilomètres au sud de Polence, se trouve le tunnel par lequel il est censé traverser le fleuve.

Il appréhende cette traversée.

Léo est resté imprécis quant au risque à ce niveau et lui-même n'a guère pu collecter d'informations. Mais un tel goulot d'étranglement a de bonnes chances de devenir un enjeu de pouvoir et de racket. Sans savoir pourquoi, il s'imagine ce boyau reliant les deux rives du fleuve

comme une obscure cour des miracles. Une fourmilière grouillant de larrons et de miséreux.

Quel effet produira sur eux mon véhicule ?, s'inquiète-t-il.

Ce qu'il craint dans le fond, c'est qu'une horde désespérée se mette en travers de sa route. Alors quoi faire, foncer dans le tas ? Il a toujours réussi à l'éviter jusqu'à présent. Il a posé le calibre trente-huit à portée de main, sur le siège passager.

Lorsque le cloporte s'approche enfin de l'entrée du tunnel, Félix constate avec plaisir que l'activité y est modérée. Devant la gueule sombre et béante se tient une vingtaine de personnes. Quelques étals de marchands et une guérite de fortune. Les candidats à la traversée forment une file, certains poussant de petites charrettes à bras. Tous vont à pied.

Deux jeunes types armés de fusils de chasse contrôlent l'entrée du tunnel. Lorsque ces derniers remarquent l'arrivée du cloporte, ils s'agitent et s'égosillent pour faire évacuer la file des piétons vers le côté de la chaussée.

Le petit groupe s'exécute en observant le cloporte d'un air médusé.

Les deux jeunes hommes font signe au cloporte d'avancer et le stoppent à leur niveau. Ils sont souriants, manifestement admiratifs.

L'un des types tape à son carreau, l'autre fait le tour du véhicule avec un air incrédule.

Félix déverrouille le petit vantail triangulaire pour qu'ils puissent se parler.

« Bonjour citoyen, lance l'un des jeunes hommes.

– Salut mon frère, embraye Félix.

– Ça fait longtemps qu'on voit pas un camion de Grand Centre ici. Vous allez revenir ?

– Moi ?

– Non, les bus de Grand Centre, ils reviennent par ici ?

– Peut-être, ça dépendra si tout se passe bien, ment Félix.

– Il faut donner pour le passage. Le tunnel appartient à la guilde du fleuve.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– C'est un gros camion.

– Qu'est-ce que tu veux ?, répète Félix.

– Tu as des balles pour les carabines comme ça, demande le jeune homme en montrant le fusil ? »

Félix a envie de rire, mais se retient.

« C'est pas des balles qu'il te faut, c'est des cartouches, lui dit-il en s'emparant du revolver posé à ses côtés. Là-dedans, il y a des balles, mais toi, tu as besoin de cartouches pour ton fusil. J'en ai pas. »

Le jeune homme prend un air désemparé.

« Attends, lui dit Félix, qui attrape quelques boîtes de médicaments et deux rations. Tiens. »

Le garçon à l'air satisfait.

« Vas-y, vas-y. Tu reviendras hein ? »

Félix redémarre, allume ses phares et s'engouffre dans la bouche noire. Tous suivent le cloporte du regard jusqu'à ce qu'il ait disparu dans l'obscurité du tunnel.

Il avance lentement et, dans la lumière des phares, Félix surprend de temps à autre le visage sidéré d'un voyageur déguenillé. Le dos plaqué au mur par peur d'être dévoré par l'étonnante créature qui rampe dans cette obscure galerie.

Débouchant à l'air libre sur l'autre rive, il provoque à nouveau la stupéfaction d'un petit groupe d'individus s'appêtant à traverser en sens inverse.

Une demi-heure plus tard, il atteint et dépasse Criestin. Au sortir de ces vestiges, il suit un petit chemin raviné qui descend rejoindre les

berges d'un affluent du Grand Fleuve. Le cloporte se dandine dans les ornières profondes, puis débouche sur un lit de galets démesurément large au milieu duquel glisse un cours d'eau moribond.

Le soleil est encore haut, mais Félix estime avoir assez roulé pour aujourd'hui. La présence de l'eau lui permet d'envisager une toilette sommaire.

Un kilomètre en aval de sa position, sur la même rive, Félix repère le mince filet de fumée d'un feu. Il laisse ses bottes, sa chemise et le revolver sur les galets près de lui pendant qu'il se débarbouille le visage et s'asperge le haut du corps, les pieds dans l'eau tiède. Le lit de la rivière est envahi de longs filaments d'algues vertes.

Félix rassemble quelques broussailles et, quand vient le soir, il allume un feu de camp. Les buissons secs crépitent et des brandons se lancent à l'assaut du ciel comme des lucioles.

Les deux journées qui viennent de s'écouler l'ont rassuré.

Finalement, observe-t-il, les abords de Grand Centre sont bien plus violents que ces territoires déconnectés.

Durant sa veillée solitaire, il lui semble entendre des bruissements en provenance des fourrés de roseaux bordant la rive. Il se tient silencieux, tournant le dos à la rivière, scrutant en vain l'obscurité totale qui s'étend au-delà du brasier.

Finalement, après avoir avalé sa sempiternelle ration, il laisse le feu s'éteindre et rentre dormir dans le ventre du cloporte dont il verrouille tous les accès.

Durant la nuit, un abominable cauchemar lui sauve la vie.

Le rêve commence dans son ancienne demeure, dans le sud. Il est en pleine altercation avec sa première épouse. Cette maison, elle ne l'a pourtant jamais connue, mais les rêves sont ainsi faits. Il ignore la

cause exacte de cette dispute. Mais l'affrontement a quelque chose de violent, définitif, irrémédiable. Quelque chose est en train de se briser entre eux, il est accablé.

Il sort dans la cour devant la maison, le gravier sous ses pieds crisse de façon abominable. Il n'y a jamais eu de gravier dans cette maison, mais les rêves sont ainsi faits.

Son véhicule est stationné dans la cour. Pas son véhicule de l'époque, mais le cloporte.

Il y entre bien décidé à y passer la nuit pour fuir la tempête domestique. Il s'enferme, mais les insupportables crissements continuent, sa femme est à l'extérieur qui raye rageusement la carrosserie de ses ongles.

Félix s'éveille en sursaut et, durant quelques secondes, il se demande où il se trouve. Puis, tout lui revient, le périple, le bivouac le cloporte. Chaque chose reprend sa place.

Mais les crissements, eux, n'ont pas cessé... Quelque chose est en train de s'attaquer à l'habitable. Sous un effort de torsion, la tôle grogne comme un ours en colère.

Félix ne veut pas se risquer dehors, ils peuvent être nombreux, armés, bien que les munitions ne semblent pas être le point fort des autochtones... Il empoigne l'arme posée à côté de sa tête, en pousse le cran de sûreté et, sans sommations, tire dans la paroi de l'habitable, en dirigeant l'arme vers le haut de la porte arrière.

Dans le volume clos, la détonation emboutit ses tympanes et éclaire subitement l'intérieur du véhicule comme un éclair sur la campagne.

Au lever du jour, ses oreilles souffrent encore d'un sifflement fantôme, il n'a pas pu refermer l'œil, mais n'a plus été dérangé. Au premier coup de semonce, les assaillants se sont enfuis

précipitamment. Deux personnes, peut-être trois, à en juger par les bruits de pas sur les galets.

Depuis l'aube, il chemine vers le sud, en empruntant l'ancienne départementale cinq cent trente-huit, du moins ce qu'il en reste...

Vers midi, il fait étape à Saulac. Les quelques habitants affairés dans ce bourg lui paraissant d'humeur placide, il décide d'y faire halte. Il troquera avec eux cinq kilos de pêches biscornues, en échange d'une boîte de six ampoules de Doxycycline. Ils réalisent une excellente affaire. Félix s'estime également satisfait, lui qui n'est jamais tombé malade en six ans.

Les autochtones font relativement peu cas de sa présence. Balançant entre indifférence et méfiance, ils se tiennent à une distance respectable du cloporte et défendent aux jeunes enfants de s'en approcher. Félix s'efforce d'être aussi souriant et désinvolte qu'il le peut, tout en épluchant et savourant deux fruits juteux.

Ils sont nettement meilleurs que leur aspect ne le laissait prévoir, s'étonne-t-il.

Félix se prépare du café. Il espère vaguement que ceci incitera les autochtones à s'approcher, mais ceux-ci semblent déjà lassés de l'observer et vaquent déjà à leurs occupations sans plus lui accorder grande attention.

Pour contrer la fatigue, il allume un cigare qu'il fume en observant ce petit trou rond percé par le coup de feu d'hier. Sans ce stigmate, l'épisode de la nuit dernière pourrait passer pour un mauvais rêve de plus.

Félix claque la porte du cloporte et redémarre. L'après-midi touche à sa fin. Le vent s'est levé et parvient à balayer un peu la chape de brume estivale. Le ciel est d'un bleu très pâle, mais c'est du bleu tout de même.

Autour de la route s'élèvent des collines de calcaire aux crêtes saillantes comme des échines de dragons et il semble que les paysages de garrigue moribonde aient été calcinés par leur haleine de feu.

Félix repense aux derniers moments passés en compagnie de Lisa. À ses questions insistantes au sujet de sa dernière épouse et lui à la peine au moment de l'évoquer. Lui qui bute sur cette unique image : son corps sur le carrelage, le sang qui forme une bulle de pensée autour de sa tête.

Qu'aurait-il pu lui raconter de plus ? Une succession d'instantanés parfois magiques. Mais les raconter ce serait tout à fait comme espérer emporter un peu de la beauté de l'océan en mettant quelques coquillages dans sa poche. Cette façon que son épouse avait de traiter la vie, comme une envie de moelleux au chocolat, fut une planche de salut pour un homme englué dans le pessimisme. Félix savait pourtant que Louise ne fut jamais aussi heureuse que ce qu'elle s'efforçait de paraître, mais il l'aimait d'autant plus pour sa capacité à essayer tout de même.

En de rares moments, il avait surpris dans ses yeux une mélancolie aussi ancienne que les étoiles. En parler n'aurait servi à rien, ça n'avait rien de terrestre. Elle avait la nostalgie d'Orion et qu'est-ce qu'un homme peut contre ça ?

Il fallut du temps, mais avec les années, Félix finit par accepter au moins la mort de son épouse. C'est du moins ce qu'il avait voulu croire jusqu'à tout récemment. Car au fond, qu'était-il en train de faire ? Déposer d'autres coquelicots sur sa tombe, encore et encore.

Ses enfants ? Il n'en reparla jamais. Même devant Léo Martin, à l'époque de l'investigation, il évita méthodiquement de prononcer leurs prénoms. Faire comme s'ils n'avaient pas vraiment existé, c'est la seule issue qu'avait trouvée son esprit. D'une certaine manière, le

stratagème avait fonctionné, au prix d'un énorme sacrifice, sur ses souvenirs, sa vie, la meilleure part de lui-même.

Titus et Nina ont maintenant l'âge qu'auront ses enfants à tout jamais. Quant à Lisa et ses questions, Félix est bien trop reclus et trop ignorant du mystère féminin pour comprendre ce qu'elle avait tenté d'exprimer, une dernière fois, avant qu'il ne soit trop tard : souviens-toi de moi ! Souviens-toi que je t'aimais, souviens-t'en avant la fin, imbécile !

Le cloporte continue courageusement son chemin, s'aventurant toujours plus avant à l'intérieur de la haute chaîne qui marque l'ancienne frontière. Sa carapace ronde et noire, tantôt se tortille au fond de vallées d'une profondeur lugubre, le long de gorges spectaculaires et oppressantes, tantôt se hisse vers les cols par des routes en lacets.

En altitude, la relative fraîcheur condense les brumes humides qui se déposent en rosée sur les roches et la végétation. Les paysages reprennent des couleurs, des prairies vertes parsemées de marguerites, de boutons d'or et de bleuets bordent la voie.

À deux reprises, Félix se voit obligé de combler de profondes ornières avec des pierres, afin de permettre au cloporte de les enjamber.

Félix et son myriapode viennent de franchir le col de Torani, ils font une dernière halte pour avaler le premier repas de cette journée déjà bien avancée. Il profite une dernière fois des services du cloporte pour préparer un café et fume en contemplant les sommets qui semblent se succéder à l'infini.

Dans quelques kilomètres, le cloporte et lui devront se séparer. Félix entreprendra l'approche finale à pied, empruntant un sentier de haute montagne.

Dans le fossé, Félix remarque quelques coquelicots tardifs. Leurs pétales fragiles dansent dans le vent comme des robes de satin rouge. Il s'accroupit devant un bouton floral encore fermé et se surprend à faire ces gestes dont, enfant, il était coutumier : de l'ongle, il ouvre délicatement la gangue verte, à l'intérieur, le coquelicot n'est qu'un petit cœur rouge et froissé. Il le caresse de haut en bas et les pétales se déploient, émouvante robe de papier crépon. Il replie la robe vers le bas et contemple satisfait cette petite danseuse de flamenco décapitée bravant le vent.

Il se relève, inspire profondément, il se sent calme. Il remonte à bord du cloporte, il ne pense à rien.

Le poste diffuse la dernière chanson qu'il lui sera donné d'entendre : *Dead Bodies de Air...*

Le véhicule se repose maintenant en retrait de la route, sous le couvert d'un bosquet de résineux, et Félix contemple le vallon et la crête qui l'attendent. Sur les sommets, le vent et les bancs de brume s'affrontent mollement. La légère bruine se dépose sur ses mains, ses vêtements, son visage, ses cheveux et fait luire la carapace sombre du cloporte.

Il enregistre un dernier message et dissimule le dictaphone sous le siège, vérifie une dernière fois son équipement et déclenche la balise de détresse installée à bord. Il en verrouille toutes les portes et s'éloigne.

Félix imagine brièvement la tête de Carl, son employeur, en apprenant que le cloporte Levensky appelle au secours à cinq cents kilomètres de son périmètre d'activité, en plein Rocantour.

Mais ce monde-là n'est déjà plus le sien.

Il porte sur son dos trois jours de provisions en eau et en nourriture, un couteau, une couverture de survie et son revolver. Une charge

réduite à l'essentiel et suffisante pour un aller simple. Rien n'est envisagé pour le retour.

Retourner vers où ?

Quand il en aura fini, il partira droit devant lui, toujours plus loin dans les montagnes. Il laissera cette nature immense et sauvage le juger, faire ce qu'elle veut de lui. Ce tribunal lui paraît plus légitime que celui des hommes et, en cet instant, il éprouve un respect presque religieux face à ces entités telluriques qui défient le temps et tutoient le ciel.

Enregistrement numéro 10

J'ai longtemps réfléchi à ce message, le dernier. J'ai réfléchi aux souvenirs qui mériteraient vraiment d'être sauvés, maintenant que je m'en vais. Je veux dire, mis à part Louise, les enfants, Lisa, Nina, Titus, Léo...

Et j'ai pensé à ceux-là.

Tout d'abord, les coquelicots, surtout lorsqu'on les trouvait en très grand nombre, envahissant vignes et champs de blé. J'ignore pourquoi j'ai autant aimé ces fleurs. Il me semble qu'elles sont plus qu'une couleur, bien plus.

En second, je dirais, le petit cri bref et perçant que poussaient les hirondelles, au crépuscule dans le Midi. Et ça non plus je ne saurais pas l'expliquer. C'est comme si ce cri me rappelait les tout premiers jours de ma vie, comme si je m'en souvenais depuis le berceau.

Et pour terminer, j'ai cette image des chaos granitiques, au pied des forêts de hêtres et de la couleur verte de la mousse qui envahissait les blocs de pierre grise. Et ce n'est pas uniquement parce que c'était beau. Non, c'est autre chose, mais quoi ?

Bye

Il sait que sa propre aventure n'est pas tout à fait terminée, mais il éprouve une certaine tristesse à s'être séparé du dictaphone, le seul lien qui le rattachait encore au monde.

En renonçant à s'enregistrer, il a l'impression de renoncer en partie à lui-même. À quoi va maintenant se réduire sa vie dans ces lieux de solitude infinie ?

Existe-t-il un endroit où se poursuivent les histoires inachevées, celles que l'on a oublié d'écrire ? Il lui semble que beaucoup d'autres choses méritaient encore d'être dites, mais toutes les histoires ont une fin, du moins celles que les hommes aiment se raconter.

Chapitre XXI

Luc Leyrer patiente depuis plus d'une demi-heure dans une salle d'attente sans fenêtres, éclairée par une paire de néons poussiéreux et anachroniques. Les murs entièrement nus sont peints d'une couleur écœurante hésitant entre le beige et le rose.

Il se tient assis sur une inconfortable chaise de bois et de métal comme celles qu'utilisaient les écoles d'avant. Et Luc pour la troisième fois en moins de vingt-quatre heures, se sent traité comme un écolier. Décidément...

Il connaît bien ces méthodes : faire mariner le client comme un filet d'anchois. Il doit pourtant admettre que cela fonctionne, même sur un homme averti. Les yeux fixés sur les dalles de linoléum au sol, ses pouces massent ses paumes moites.

Il se sent diminué.

La porte s'ouvre à cet instant. Un homme grand et mince à la peau très sombre est poussé à l'intérieur. Il porte une ridicule veste blanche, zébrée de bleu.

Luc comprend immédiatement à qui il a affaire, mais demeure inexpressif. Il est frappé par la blancheur des yeux tranchant sur l'ébène de ce visage africain aux pommettes anguleuses scarifiées. Il est menotté par-devant et vient s'appuyer dos au mur.

Il est fier, il refuse de s'asseoir, analyse Luc à qui l'homme fait forte impression. Luc tente de se rassurer : À moi du moins, ils n'ont pas passé de menottes.

Mais ses craintes reviennent. On lui aura peut-être caché certaines pages, Léo est peut-être, en ce moment même, en train de lui faire une place dans sa production délirante. Et quelle place ?

Tout est possible.

Luc se sent inexorablement enrôlé dans cette histoire. Une étrange solidarité le relie à ce zèbre bleu, propulsé comme lui dans cette grotesque tragédie. Il est presque tenté d'engager la conversation, de le mettre en garde. Je ne peux pas prendre ce risque, se raisonne-t-il. Il peut s'agir d'un piège.

Enfin, la porte s'ouvre et l'un des sbires de Bradet vient le tirer de cet inconfortable huis clos.

L'assistant de Bradet qui l'avait ce matin même escorté jusqu'à sa chambre d'hôtel se tient dans l'embrasure de la porte, avec le même regard bovin. Jeans un peu trop serré sur ses parties génitales, chemise de jeans bleu pâle rentrée sous sa grosse ceinture de cuir, cheveux proprement coiffés à la tondeuse : l'uniforme du flic en civil pense Luc, dont l'esprit de corps s'étiolé de minute en minute.

« On y va ? », demanda Monsieur Bovin, sans laisser transparaître la moindre émotion.

Leyrer se lève paresseusement et emboîte le pas au jeune homme à travers les corridors.

On l'introduit dans une pièce presque aussi sordide que celle qu'il vient de quitter. Mais celle-ci est équipée d'une table et de six chaises de bureau.

Sans dire un mot, l'homme aux yeux de génisse referme la porte derrière Luc. Ce dernier prend place au hasard, résigné à une deuxième attente qui détruira ses dernières défenses. Dire qu'il ne restait que trois ans avant la retraite, se lamente-t-il. Mais, quelques secondes plus tard à peine, Bradet pénètre dans la pièce. Il semble

légèrement excédé. Un autre individu lui succède, achevant un propos que Luc Leyrer ne peut saisir.

« Oui, bon... », rétorque Bradet avec une intonation qui trahit plutôt le « Non, mais... »

Puis, tournant son visage vers Luc : « Monsieur Leyrer, toutes mes excuses pour cette attente. »

Toutes ses excuses... Tu parles !

« Je vais laisser Monsieur Renoult, ici présent, conduire le début de l'entretien. Tout ce que je vous demande pour l'instant, c'est de répondre à ses questions de la façon la plus spontanée. »

Bradet semble mécontent de cette passation de pouvoir. C'est du moins ce qu'en déduit Luc, à en juger par sa mine contrite.

Se dispensant de toute présentation, ce Monsieur Renoult, d'une voix douce et posée, débute par quelques vérifications inutiles. Choissant ses mots de façon méticuleuse et presque chirurgicale, il se lance dans un petit résumé de l'état civil et du *curriculum vitae* de Luc Leyrer, enquêteur rattaché au parquet de Retroie.

« ... et surtout et c'est bien la raison pour laquelle votre présence a été sollicitée pour les besoins de cette enquête, ancien collègue de travail de M. Léo Martin au sein de la Commission Mémoire et Vérité... »

Le visage de Renoult est long et mince, des rides précoces entourent ses yeux. Il donne l'impression d'un homme habité par le questionnement et le doute. Luc ne lui donne pas plus de quarante-cinq ans malgré ses cheveux poivre et sel.

Sa tête repose sur un long corps un peu perdu dans le flottement d'un pantalon et d'une chemise feutrée, vague imitation de flanelle.

Il est assis de façon légèrement négligente, les fesses trop avancées sur son siège. Ses yeux bleu pâle scrutent Luc avec un vif intérêt.

De temps à autre, son regard se perd en direction du plafond, comme s'il cherchait l'inspiration là-haut, aux cieux.

« Monsieur Leyrer, peut-on dire que Léo Martin et vous-même étiez amis ?

– Oui, se surprend à répondre Luc, sans hésitation.

– Mm... »

Et le voilà, qui s'absorbe à nouveau dans la contemplation du plafond. Ses doigts fins sont restés tout ce temps croisés sur son ventre.

« J'ai cru comprendre que vous vous étiez perdus de vue au moment de son départ, lors de ses difficultés professionnelles et personnelles. Pouvez-vous me parler davantage des derniers temps de votre relation ? À quel moment avez-vous décidé de ne plus le fréquenter ? Et pourquoi ? »

Ce n'est pas un flic !, Leyrer en est persuadé. Ce grand échalas est tout sauf un flic, d'où l'agacement de Bradet.

Assis en bout de table, ce dernier contient son impatience en tapotant des doigts sur la table.

Luc se sent légèrement rasséréiné, il lui semble que l'étau se desserre autour de lui. La curiosité le reprend. Luc approche son buste de la table et son index vient râper la barbe naissante, sur sa joue.

Cette petite séquence de gestes anodins ne passe pas inaperçue aux yeux bleu clair du psychiatre. Car c'en est un, Luc n'en doute plus.

S'ensuit une discussion courtoise et mesurée, mais qui l'oblige astucieusement à révéler des détails intimes sur son ex-ami. Rien de très factuel, rien qui se rapporte très concrètement avec l'enquête pourtant.

Leyrer a repris des couleurs et du poil de la bête. Bradet manifeste son exaspération sans plus de retenue, tapotant son stylo sur le bloc-notes où il n'a quasiment rien noté. Inutile de connaître cet homme

pour deviner ses pensées en cet instant : « mais qu'est-ce qu'il faut pas se farcir comme fadaïses ! ».

À cet instant, alors que Luc promène son regard d'un visage à l'autre, deux mots resurgissent dans l'esprit de Luc, rapides comme un coup de griffe. Il les entend à nouveau dans la bouche de son obséquieux patron : « Viande froide... ». Bordel ! « Viande froide » !

Son visage a dû le trahir, car le psychiatre interrompt sa question soporifique pour le fixer d'un air interrogateur.

Au même moment, on frappe à la porte, ce qui épargne à Luc toute explication. Il se revoit alors enfant, sauvé par la sonnerie des classes, au moment de passer au tableau. Décidément...

Monsieur Bovin, dans son blue jeans trop serré, entre et vient chuchoter à l'oreille de Bradet.

« Il y a du nouveau, suivez-moi, s'écrie Monsieur Bradet, visiblement soulagé de trouver une issue à cet entretien. »

Luc Leyrer, ne se le fait pas dire deux fois.

Les quatre hommes se dirigent à pas rapides à la suite de Bradet, ils pénètrent dans la pièce attenante à la salle d'interrogatoire.

Derrière le miroir sans tain, Luc ne voit pas Léo. Il est déçu comme un enfant devant une cage vide au zoo.

Puis, par terre, dans un des angles de la pièce, il aperçoit finalement son ami. Assis, jambes tendues, les yeux perdus vers l'infini ou sur le bout de sa chaussure, qui sait ?

Il est méconnaissable, la bouche entrouverte comme celle d'un demeuré, un petit filet de bave s'écoulant de la commissure des lèvres, le visage perlé de sueur. Sa respiration semble calme, mais de temps à autre, son bras se replie rapidement et sa main vient claquer sa tempe comme pour en chasser une mouche imaginaire.

Sur la table au centre de la pièce, une petite console portative et, posé à ses côtés, un dictaphone d'antiquité.

« Merde, regardez-moi ça ! Il s'est pissé dessus », peste Bradet, comme si la corvée nettoyage lui incombait.

Effectivement, le pantalon de Léo est mouillé à l'entrejambe et une rigole d'urine s'est répandue dans leur direction depuis sa cheville. Le pantalon retroussé laisse entrevoir un bandage autour du tibia de l'agent déchu.

Du Léo que connut Luc, il ne reste plus qu'une espèce de clochard au summum de sa déchéance.

Le psychiatre contemple le cruel spectacle avec attention, Luc ne saurait dire ce qui se cache derrière les yeux bleu clair : du dégoût, de la fascination, de la curiosité professionnelle, de la pitié ?

Dans l'esprit de Luc, tout s'effondre et se recompose. Une infinie tristesse l'envahit.

« Il est mort n'est-ce pas ? dit-il sans douter de la réponse.

– Qui ? Martin ?!, reprend Bradet surpris.

– Non, Levensky, Félix Levensky. Il est mort il y a longtemps. Le dossier viande froide que j'ai rapporté des archives de la commission, c'était lui.

– Ha... Heu, oui, oui. C'est exact. C'était bien un agent de réassort tel que le décrit Martin, sauf que le type est clamsé depuis six ans.

– Mais... Était-il véritablement un tueur ?! Les homicides, tout ça...

– Semblerait bien, on en a déjà recoupé une douzaine...

– Comment est-il mort ?, questionne Luc qui peine à en croire ses oreilles.

– Il est mort en service. C'est un gamin hors zone, un enfermé dehors d'à peine trois ans qui l'a abattu accidentellement avec son propre flingue. Il fricotait avec la mère du chérubin... Drôles de fréquentations. Enfin... C'est quand même con d'avoir survécu à tout cela et de se faire dessouder par un môme.

– Mais le dictaphone... Les enregistrements... ?

– Ah ! Ça... Il n’y a rien sur la bande. Enfin si, un album de Bob Marley... Ha, ha ! Une idée de Lassargue, il est drôle quand il veut. Martin insistait tellement pour qu’on lui fournisse ce foutu dictaphone. Alors on a fini par lui filer ça. Le plus curieux, c’est qu’il a paru satisfait et s’est mis à écrire comme s’il entendait des voix. »

Luc demeure hébété. Il vient d’encaisser trop d’informations et son esprit rechigne à admettre les conclusions qui s’imposent.

« Monsieur Leyrer, j’espère que vous ne m’en voulez pas trop. Vous comprenez, vous vous connaissiez, nous étions obligés de tout vérifier. Mais ne vous inquiétez plus, vous êtes hors de soupçons. »

Ce n’était déjà plus ce qui inquiétait Luc.

« Bon, je vous laisse finir vos histoires de psy. Je vous ferai remettre une copie de la déposition finale, vous pouvez échanger vos impressions avec le Docteur Renoult », conclut le commissaire en prononçant le nom du psychiatre avec une condescendance appuyée.

Bradet quitte les lieux, Luc se tourne vers Renoult. Comme à regret, ce dernier s’arrache au misérable spectacle.

« Je suis désolé pour le mauvais moment qu’on vous a fait passer, Monsieur Leyrer. Pour tout vous dire, j’ai appuyé pour ce protocole d’entretien à votre égard. »

« ...appuyé pour ce protocole d’entretien à votre égard... » Ce type est quand même un peu inquiétant, songe Luc.

« Compte tenu de l’identité de la victime, vous imaginez bien qu’on attend de nous une enquête extrêmement détaillée sous tous les aspects. La lumière doit être faite sous tous les angles. La culpabilité de Monsieur Martin ne fait plus aucun doute mais...

– Comment en est-on certain ?

– Les preuves ne manquent pas. Billets de train, caméras de surveillance, des cheveux de Léo trouvés dans le garage, son sang sur le mur de la propriété... S’il a la patience de vous répondre, c’est à

Monsieur Bradet qu'il faudra demander ces détails. Mon problème est d'une autre nature. Vous comprenez ? La question à laquelle je dois répondre est la suivante : Léo Martin est-il fou ou bien tente-t-il de nous mystifier ? En général, je discerne assez rapidement les imposteurs des cas pathologiques. Mais je suis perplexe dans le cas de Monsieur Martin. Le syndrome de dédoublement de personnalité est très crédible, presque trop crédible, trop construit. Léo n'est pas n'importe qui. Il a travaillé de l'autre côté du miroir... Il connaît la musique. Il peut avoir prémédité de régler ses comptes et de simuler ensuite la folie. Il connaît l'enjeu... »

Renoult laisse passer quelques secondes.

« Luc, vous ne voudriez pas essayer de lui parler ? »

Le psy l'appelle par son prénom, une ruse digne d'un vendeur de tapis.

« Non

– Je comprends. Et vous-même, qu'en pensez-vous, demande le psychiatre qui tient l'étrange déposition de Léo en main ?

– C'est pas mal, pas mal du tout.

– Pas mal ?! Que voulez-vous dire ?, s'inquiète le docteur Renoult.

– C'est assez bien écrit. »

Le psychiatre laisse échapper un sourire malicieux.

– Ha, lâche-t-il soulagé. Oui, je trouve aussi. Mais ce que je voulais dire, c'est... Pensez-vous qu'il soit fou ? »

Le psychiatre semble sincèrement attendre une réponse de Luc, comme si le point de vue de ce dernier avait une quelconque importance, comme si Luc pouvait être celui qui tirerait l'expert de son embarras.

Luc lui-même ne parvient pas à savoir ce qu'il préférerait pour Léo. Qu'il soit fou, évite la peine capitale, mais se retrouve dehors et désarmé comme un enfant ? Qu'il soit sain d'esprit et termine sa vie

sur cet incroyable baroud d'honneur ? Luc esquive : « Nous sommes tous plus ou moins fous.

– Certes, certes, concède Renoult qui éprouve manifestement plus de sympathie pour ce modeste enquêteur que pour Monsieur Bradet. Mais comprenez-moi bien. Assez rapidement, il va falloir offrir une vérité. Voilà ce qu'on attend de nous, en plus haut lieu. »

Derrière la vitre, Léo a toujours les yeux dans le vague et chasse régulièrement ses mouches imaginaires. Leyrer, s'imagine très bien le dilemme de l'expert, mais n'éprouve aucune envie de l'aider. Il tourne les talons, pressé de quitter le misérable spectacle qu'offre son ami.

Combien de temps vont-ils le laisser ainsi ?, s'apitoie-t-il en silence.

Sur le seuil de la porte, Luc se retourne et donne un dernier conseil à l'expert : « En haut lieu, vous n'avez qu'à leur dire qu'il n'y a pas de vérité. Seulement des histoires. »

Épilogue

Six ans auparavant.

En ce début de printemps, il fait déjà très doux et le cloporte de Félix vient de s'immobiliser devant la cabane de Lisa.

Titus et Nina se ruent à sa rencontre de leurs pas chancelants.

Il les accueille au bas du talus et soulève les deux poids plumes, un dans chaque bras. Ils ont à peine trois ans et, à eux deux, ne pèsent guère plus de vingt kilos.

Il les dépose et monte à la rencontre de Lisa qui l'attend au seuil de sa maison. Elle le regarde venir, elle a cet imperceptible sourire aux lèvres.

Il lui sourit, mais quelque chose dans son regard timide vient brutalement de changer. Elle fixe autre chose, derrière lui, et c'est de l'effroi que Félix lit dans ses yeux.

Elle court dans sa direction en hurlant : « Nina, Titus ! »

Pourquoi ?

Félix se retourne et devant la porte ouverte du cloporte, les deux très jeunes enfants se disputent âprement pour la possession d'un objet. Lisa a reconnu l'objet, Félix pas encore, mais tous deux se précipitent vers les enfants.

Lisa l'a doublé, elle est presque sur eux, Félix est à quelques pas derrière elle quand il entend la détonation sèche.

Les enfants stupéfaits ont laissé tomber le revolver dans la poussière. Ils se mettent à hurler.

Lisa est auprès d'eux.

Elle s'est emparée de l'arme au sol et se retourne lançant un regard furibond vers Félix.

Mais lui, n'a pas continué sa course.

Pourquoi ?

Le regard de Lisa se modifie. À nouveau Félix y lit de l'effroi.

Pourquoi ?

Lisa a porté la main à sa bouche, elle semble pétrifiée.

Félix se tient à genoux dans la poussière, il ne se souvient pas de s'être agenouillé.

Pourquoi ?

Il lui semble que Lisa crie son nom, ses lèvres bougent, mais il ne l'entend pas, pas plus qu'il n'entend les cris des enfants. Il ne perçoit qu'un acouphène tenu mais strident.

Il baisse les yeux vers sa propre poitrine et là, juste sous son menton, à l'emplacement du cœur, il voit cet accroc dans le tissu et la tache de sang qui grandit à vue d'œil.

Il ne sent rien, ni douleur, ni froid, ni chaleur.

Lentement les formes et les couleurs disparaissent dans un fondu au noir.

Félix s'éveille en sursaut. Encore un cauchemar ? Où est-il

« Lisa ?! »

Elle est là, près de la couche, son regard plein de sollicitude penché sur lui.

Dehors il fait jour. « Quelle heure est-il ? » Il consulte sa montre : dix heures ! Que fait-il encore ici ?

Il veut se relever, mais une terrible douleur le saisit au niveau du thorax sur son flanc droit. Lisa pose une main sur sa poitrine pour le maintenir allongé. Il sent la chaleur de sa paume à même sa peau. Il

ne porte plus sa chemise, mais un torchon humide est posé sur sa poitrine.

Il soulève le cataplasme, Lisa tente de l'en empêcher, mais il veut voir.

Sur son flanc droit, une vilaine plaie est refermée par quelques points de suture. La blessure n'a pas l'air si profonde, mais tout autour un vaste hématome noircit et bleuit sa chair.

« C'est toi qui m'as recousu ? »

Lisa hoche la tête.

« Que s'est-il passé ? »

– Tu ne te souviens pas ?

– Non. J'ai rêvé, les enfants, le revolver, une balle, ici, de l'autre côté, dans le cœur...

– Pourquoi gardes-tu cette arme ? Pourquoi tu ne l'avais pas mieux rangée ? Tu nous as fait tellement peur. »

Les yeux de Lisa sont humides, elle lutte pour retenir ses larmes. Sa main est encore posée sur sa poitrine. Jamais il ne l'a trouvée aussi belle. Félix essaye de se souvenir, mais il ne revoit que ce rêve, si net, si précis.

Pourquoi ?

Il se redresse malgré la douleur, la serre dans ses bras, l'embrasse dans le cou, sur le front, sur les yeux, sur la bouche.

Il pleure. Quelque part au fond de lui, une digue vient de céder.

Et il pleure.

Et ces larmes sont les plus belles et les meilleures qui furent jamais versées. Et Lisa pleure et rit à la fois et ils s'embrassent.

Devant la porte d'entrée il voit l'image de Nina et Titus déformée par le kaléidoscope de ses larmes. Les enfants sont intrigués, gênés et amusés tout à la fois.

Il veut être leur père et il veut que Lisa soit sa femme et rien ne lui a jamais semblé si évident et si bon et si vrai.

Il reste allongé toute la journée, Lisa ne s'éloigne que pour faire chauffer la décoction de plantain avec laquelle elle tamponne amoureusement la balafre qui lui décore le flanc.

Il sait qu'on l'attend à Grand Centre, qu'il aurait dû se présenter au sas ce matin, mais plus rien n'a d'importance.

Il peut à peine parler, chacune de ses phrases se termine en sanglot, mais il voudrait pleurer ce genre de larmes toute sa vie, encore et encore. Chacune d'entre elles le purifie d'un poison qui coulait depuis trop longtemps dans ses veines.

Sa vie. Où était-elle passée pendant toutes ces années ?

Le soir est tombé, il entend le concert des grillons qui célèbrent la nuit. Aucune musique, jamais, ne lui a semblé aussi douce.

« Lisa, demain nous partirons d'ici, tous ensemble. Vers le sud, je me souviens d'une région de montagne, avant. Des hêtres, des châtaigniers, de la bruyère et des torrents. »

Elle acquiesce, elle le suivrait n'importe où.

Ils ont roulé, deux journées entières. Il ne ressent pas la fatigue et tout lui paraît simple, immédiat, évident. Il lui semble savoir exactement où aller, d'instinct, comme si son esprit fabriquait le paysage au fur et à mesure de leurs besoins.

Les enfants sont collés à la vitre, leurs yeux ébahis ne perdent pas une miette des paysages qui défilent. Et Félix, qui contemple à travers leurs yeux, trouve pour la première fois de la beauté sous la rudesse de ce décor.

Lisa observe le profil de Félix, sa nuque bronzée, ses mains d'homme posées sur le volant.

Depuis leur fuite, trois, déjà, se sont écoulés.

Avant que le cloporte n'ait épuisé son carburant, ils ont jeté leur dévolu sur un vallon orienté au nord, à mille deux cents mètres d'altitude. Il y coule encore de l'eau en cette fin du mois de juillet. Trois maisons en ruine, juxtaposées, occupent l'une des rives du ruisseau. Il s'agit d'un ancien moulin, une meule de pierre brisée gît encore parmi les décombres, dans les orties.

Lisa lui a transmis l'art des pièges à insectes et l'a habitué à reconnaître les plus comestibles. « Les grillons, les sauterelles, les criquets, d'accord. Mais si tu laisses une seule punaise, gare à toi ! », l'avertit-elle en riant.

Dans le village situé à quelques kilomètres, les occupants leur ont fait plutôt bon accueil. Un aïeul leur a fait porter deux poules et un coq, des semences de maïs, de haricots, de pommes de terre, et chaque jour, Nina et Titus aident leurs parents à transporter de l'eau jusqu'au petit lopin.

Félix est parfois tenté de leur enseigner quelque chose, mais quoi ? Toutes ses certitudes ont volé en éclats. Il n'est plus sûr de rien, il ne sait plus rien. Et il lui semble que les enfants ont tout à lui apprendre.

Une fois par semaine, Félix parcourt les huit kilomètres qui les séparent du modeste village et se voit offrir une jarre de lait. Il a cessé d'offrir ses pastilles d'antibiotiques en échange, mais l'aïeul s'est montré intéressé par le principe des pièges à résine.

Ils ont également hérité d'un jeune chien qui leur est assez peu fidèle, préférant marauder par monts et par vaux à longueur de journée. La pitance est insuffisante pour s'attacher tout à fait ses services.

Félix a le projet de déblayer l'une des ruines et de la couvrir d'un toit. Il n'est pas certain de la façon dont il faudrait s'y prendre, mais il trouvera.

Pour l'heure, le cloporte fait office de maison et le véhicule immobilisé semble prendre du bon temps. On s'attendrait presque à le voir brouter à l'ombre des acacias qui encombrant les rives du maigre ruisseau.

Des anciens châtaigniers, il ne reste que des fantômes gris et noirs submergés par les bois de chênes verts. Leurs corps et leurs bras noueux hantent encore les paysages, des années après leur mort. « La maladie les a emportés. C'est rien que du bois de chauffe maintenant », leur explique l'aïeul.

La chaleur baisse un peu en cette fin de journée.

Félix est assis. Il ne fait rien, ne pense à rien, ni à hier, ni au lendemain. Il s'étonne de ne plus ressentir ni peurs ni regrets.

Le monde est toujours là, les choses et les personnes sont identiques, pourtant tout semble étrangement différent, plus proche et plus lointain à la fois, plus intense, plus puissant et plus inoffensif.

Lisa s'est approchée et le regarde. Ses cheveux noirs ont un peu repoussé et dans la lumière du soir, il aime plus que jamais ce sourire énigmatique qui ne la quitte plus depuis quelques jours.

Elle caresse distraitemment son ventre de sa main fine. Elle n'a que vingt et un ans et pourtant son visage irradie quelque chose d'immortel, d'éternel.

Félix connaît ce sourire, il lui semble l'avoir déjà vu, sur un autre visage... Il y a longtemps.

C'est le sourire de la Joconde ! Il en est certain, Lisa porte ce même sourire, le même exactement !

Ce sourire est une énigme : celle de la vie.

Lisa attend un enfant, leur enfant !

Il se lève, la rejoint, place lui aussi sa main sur son ventre. Il accomplit ce geste sans la moindre préméditation.

Il ne pense plus, n'agit plus et pourtant, cela pense, cela agit. Il se sent vécu par une force venue d'au-delà de lui-même. Une force dont il ne saurait dire si elle est intérieure ou extérieure à son être. Une puissance tranquille et infiniment bienveillante. Une puissance à laquelle il s'abandonne.

Il n'a plus peur, ni de la faim, ni de la douleur, ni de la mort, ni du deuil.

Car il est déjà mort, il le sent, il le sait.

Pourtant, pour la première fois de sa vie, Félix pense : il me semble que j'existe.

FIN

Remerciements à Annette, Barbara, Jeanne, Monique et Armand
pour leurs suggestions et corrections.

À propos de l'auteur

L'auteur a évolué quinze ans dans le domaine des sciences et de l'ingénierie.

À 35 ans, il renonce à la ville et à cette carrière pour s'installer comme aubergiste et guide de montagne en Patagonie Chilienne, où il a vécu sept années durant, sur les pentes du volcan Calbuco. En 2015, l'éruption brutale de ce dernier le ramène vers les Cévennes et l'entraîne vers l'écriture.

Depuis quatre ans, sous le nom de plume Leafar Izen, il se consacre à la littérature. Il a aujourd'hui 47 ans et partage son temps entre Cévennes et Patagonie.

Déjà publié

L'Hypothèse du Tout, un « précis de (méta)physique à l'usage du commun des immortels » qui réconcilie avec audace les intuitions spirituelles les plus anciennes avec la théorie quantique.

Souvenirs du Néant, Souvenirs du Présent, La Forme et le Temps, Plénitude du Vide : quatre recueils de poésie réunis sous le titre *Œuvre Incomplète*.

Ouvrages disponibles en librairie où sur le site de l'auteur.

www.leafar-izen.com

À paraître

La Marche du Levant : dans cette odyssee épique et poétique qui bouscule les codes du fantastique, le temps fait figure de personnage principal. Cette trilogie est son deuxième roman. Parution en septembre 2020 chez Albin Michel Imaginaire.